12

LES

PAYSANS

DRAME EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX,

PAR

MM. DENNERY, CORMON ET GRANGÉ,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 16 novembre 1847.

Personnages.	*Acteurs.*
LE PÈRE DOMINIQUE, mendiant aveugle	MM. SAINT-ERNEST.
VAUDOYER, nourrisseur	CHILLY.
CHARMOULU, menétrier	MATIS.
PHOEBUS DE PRÉVALÉ	COQUET.
GRAIN D'ÉPI, jeune paysan	LAURENT.
RAOUL DE LUXEUIL, fils de la comtesse de Luxeuil	PRAGUE.
LUCIEN, médecin de village	GUICHARD.
HOUDARD, fermier	ARNAULT.
JEAN BRIGOT, berger	ADALBERT.
THOMAS BOIVIN, barbier	THIÉRY.
CHAMPUIS, MARTIN, } paysans	P. MÉNIER. BOUSQUET.
JOSEPH, domestique du château	
LA COMTESSE DE LUXEUIL	Mmes BRIAUD.
VALENTINE DE LUXEUIL, sa fille	NAPTAL-ARNAULT.
MARGUERITE BENOIT, mère de Lucien	LEMAIRE.
FLEUR DE LYS, nièce de Charmoulu	LEROUX.
LA MÈRE BOIVIN, femme de Boivin	CAROLINE

PAYSANS, PAYSANNES.

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU. — LA PLACE DU VILLAGE.

A droite, la maison de Thomas Boivin, barbier. — Au bas de la maison, élevée sur un talus, coule un ruisseau d'eau courante. — A gauche, un cabaret, occupant le premier et le deuxième plans. — Du deuxième au quatrième plan, l'entrée de la ferme d'Houdard. — Au fond, et un peu obliquement, la façade d'une église de village.

SCÈNE I.

BOIVIN, LA MÈRE BOIVIN, CHAMPUIS, MARTIN, BRIGOT, AUTRES PAYSANS.

(Au lever du rideau, les paysans sont rassemblés. — Les uns boivent à la porte du cabaret. — D'autres, parmi lesquels Champuis et Martin, sont assis au bord du talus, attendant leur tour de barbe. — Boivin est en train de raser Champuis, d'un côté, tandis que sa femme rase Martin, de l'autre. — Brigot, agenouillé au bord du ruisseau, se savonne le menton, délrempant le savon dans l'eau.)

MARTIN, se querellant avec Champuis.

J' te dis qu' t'as mordu sur moi...

CHAMPUIS.

J' te disons qu' c'est toi qu'as mordu sus mon champ...

MARTIN.

Tu me voles trois sillons, au moins!

CHAMPUIS.

Tu m' filoutes quinze pouces d' terre.

MARTIN.

Moi?...

CHAMPUIS.

Oui, toi!... oui, toi!...

BOIVIN.

Eh! doucement, Champuis... ne bouge pas comme ça... ou je te fais une estafilade...

MÈRE BOIVIN.

Si vous remuez toujours, monsieur Martin, vous allez vous faire couper quèque chose.

CHAMPUIS.

Coupez-y donc la langue, mame Boivin... ça l'empêchera d' dire des faussetés...

BRIGOT, se relevant, la figure toute barbouillée de savon.

Ah çà! dites donc, les aut's, c'est-y pour aujourd'hui mon tour?

MÈRE BOIVIN.

T'nes, v'là Jean Brigot qui s'impatiente après moi... (A Brigot.) Tout à l'heure, berger... j'achève une pratique.

BRIGOT.

Dépêchez-vous, mame Boivin... v'là mon savon qui *chesse*.

BOIVIN.

Frotte toujours, en attendant!...

BRIGOT.

Merci!... c'est point tout commode d' frotter... avec l' ruisseau qui vous sert d' plat à barbe...

BOIVIN, reprenant Champuis.

Allons, vivement... y a d'autres mentons qui attendent.

BRIGOT.

Quoi que vous avez donc tous les deux à vous asticoter comme ça?...

MARTIN.

Tiens, Jean Brigot, j' vas t' conter l'affaire...

CHAMPUIS.

J' vas t' dire le fait.

BRIGOT.

A chacun son tour...

CHAMPUIS.

C'est juste...

MARTIN.

C'est vrai...

CHAMPUIS.

Va, Martin... Je causerai après toi.

MARTIN.

Non, parle, Champuis, je jaserai ensuite.

CHAMPUIS.

Non, toi...

MARTIN.

Non, toi...

(Champuis et Martin parlant ensemble et très vite.)

ENSEMBLE.

CHAMPUIS.

Eh ben! c'est Martin qui, en rabourant son champ, s'est avisé, depuis quèque temps, d' pousser une pointe sur moi, si bien qu'à présent ses blés poussent dans mes pommes de terre, c' qui fait qu' y prétend récolter les pommes de terre et les blés.

MARTIN.

Eh ben! c'est Champuis qui s' a imaginé, d'puis quèque temps, que son champ n'était pas assez grand; si bien qu'à présent ses pommes de terre poussent dans mes blés, et qu' y veut récolter à la fois les blés et les pommes de terre.

CHAMPUIS, allant se laver au ruisseau.

Y es-tu, à c't' heure?

MARTIN, de même.

As-tu compris?

BRIGOT.

Je suis juste aussi avancé qu'avant.

MÈRE BOIVIN.

Allons, allons, la paix!...

CHAMPUIS.

Eh ben! soit, la paix!...

MARTIN.

Oui, la paix... Nous n'aurons plus de querelles... J' te ferai un bon procès...

CHAMPUIS.

J' t'écrirai par huissier...

BOIVIN.

Bah! bah! les procès, ça n'est bon qu'à ruiner le monde... Vaut mieux s'arranger à l'amiab!... A vot' place j' nommerions d' s'arbitres...

MARTIN et CHAMPUIS.

Des arbitres!...

BOIVIN.

Y prononceront entre vous...

MARTIN.

Et celui d' nous deux qu' aura tort...

CHAMPUIS.

Aura tort!... Tope! j'y consens!

MARTIN.

Accepté!

CHAMPUIS.

Tiens! justement, v'là M. Vaudoyer qui vient par ici avec l' père Houdard... les deux plus forts richards du canton, faut les prendre pour juges du différend.

MARTIN.

Ça va!... Moi, j' choisis l' père Houdard, le fermier...

BRIGOT.

Mon bourgeois... C'est l' plus honnête homme du pays.

CHAMPUIS.

Et moi, m'sieur Vaudoyer, l' nourrisseur.

BRIGOT.

Ah! celui-là... c'est l' plus riche, mais v'là tout.

SCÈNE II.

LES MÊMES, VAUDOYER, HOUDARD.

VAUDOYER, entrant par la droite avec Houdard.

Eh bien! père Houdard, est-ce convenu? Voulez-vous me vendre vot' ferme du Bois-Ménil?

HOUDARD.

Dame! si vous m'en donniez un prix raisonnable, je ne dis pas non...

BRIGOT, à Houdard.

Serviteur, bourgeois.

HOUDARD.

Ah! c'est toi, Brigot... Comment vont nos moutons?

BRIGOT.

Sous vot' respect, bourgeois, j'aurais quèques

Digitized by Google

petites choses à vous dire touchant ces bonnes bêtes et touchant d'autres iton...

(Il regarde Vaudoyer.)

HOUDARD.

Eh bien! plus tard, mon garçon; plus tard.

CHAMPUIS, s'approchant.

Bonjour, m'sieur Vaudoyer; et vot' santé est bonne?

VAUDOYER.

Ah! c'est toi, Champuis!...

MARTIN.

Salut, m'sieur Houdard.

HOUDARD.

Boojour, Martin; bonjour.

CHAMPUIS.

Pardon, excuse, si j' vous dérangeons...

MARTIN.

J'aurions un petit service à vous demander...

HOUDARD.

Un srrvice!... Allons, parle, mon garçon...

VAUDOYER.

Un service!... Je suis très pressé, je n'ai pas le temps.

CHAMPUIS.

Oh! c'est moins que rien, monsieur Vaudoyer, et tout gros millionnaire que vous êtes... ça ne vous coûtera pas un liard.

VAUDOYER, souriant.

Millionnaire, moi!... Allons donc!

CHAMPUIS.

Mais, dame!... puisqu'on dit qu' vous avez plus de quatre cent mille francs...

HOUDARD.

C'est juste, alors...

VAUDOYER.

Enfin, parle...

CHAMPUIS.

Pour lors, monsieur Vaudoyer, c'est par rapport à une difficulté qui s'a enlevée entre Martin et moi.

MARTIN.

Si bien que j'venons vous prier d'nous servir d'arbitres...

VAUDOYER et HOUDARD.

Nous!...

CHAMPUIS.

Quoi que vous dites d'ça, m'sieur Vaudoyer?

VAUDOYER.

Je dis que vous avez tort tous les deux.

MARTIN et CHAMPUIS.

Tous les deux?

VAUDOYER.

Oui, tort de passer vot' temps en querelles, en contestations... Est-ce qu'au lieu d'vous faire la guerre les uns aux autres, vous ne devriez pas plutôt vous rapprocher... vous entendre... vous unir contre les riches?... C'est en s'unissant qu'on devient fort... c'est en faisant cause commune que les paysans deviennent les maîtres d'un pays!

CHAMPUIS.

C'est possible, m'sieur Vaudoyer; mais les trois sillons?...

MARTIN.

Voyons, vous, m'sieur Houdard, qu'etes un si honnête homme, quoi que vous en pensez?

HOUDARD.

Eh ben! mes enfans, y aurait peut-être un moyen... qui concilierait tout...

MARTIN et CHAMPUIS.

Lequel? lequel?

HOUDARD.

Ce serait... ce serait de vous reculer un brin, chacun de son côté...

CHAMPUIS.

Hein!... d'un demi-sillon?

HOUDARD.

Plus que ça...

CHAMPUIS, étonné.

D'un sillon tout entier?

HOUDARD.

Plus que ça encore...

CHAMPUIS, ébahi.

Ah bah!... et d' combien donc?

HOUDARD.

Mais, dame!... à peu près chacun d'un demi-arpent...

CHAMPUIS.

Vous voulez plaisanter!...

MARTIN.

D'un demi-arpent!...

HOUDARD.

Oui... car enfin, si j'ai bonne mémoire, autrefois vos champs n'étaient pas mitoyens... Il y avait entre eux deux... un terrain...

CHAMPUIS.

Un bout de terrain, vous croyez?...

MARTIN.

Quèque petit morceau d'terre...

HOUDARD.

Non, non, mieux que ça... un bel et bon arpent de terre, appartenant au château de Luxeuil.

CHAMPUIS.

Au château... Connais pas.

MARTIN.

Un arpent aux Luxeuil!... J'ai jamais vu ça... Où diable qu'y peut être allé, c't arpent-là?...

HOUDARD.

Eh ben!... si je n'craignais pas d'vous fâcher... j' vous le dirais... J' vous rappellerais que chaque fois qu'y labourait son champ, Champuis, par mégarde sans doute, poussait un peu sa charrue sur la droite... tandis que Martin qu'était situé de l'autre côté, par mégarde aussi ben certainement... poussait un peu la sienne sur la gauche.. Un sillon d'un côté, un sillon de l'autre...

à la fin de la journée, ça faisait deux sillons de moins dans le champ de la comtesse...

CHAMPUIS.

Là, quand je te disais que je tu mordais, Martin.

MARTIN.

Quand je te disais que tu mangeais, Champuis!

HOUDARD.

Plus tard, nouveau labourage... nouvelles distractions de Champuis et de Martin... en sorte qu'au bout de quelque temps Martin et Champuis, en travaillant le matin, pouvaient déjà se donner une poignée de main par dessus l'orpent de Mme la comtesse, et sans sortir de chez eux...

BRICOT.

Escusez ! y z'avaient le bras long.

TOUS.

Ah ! oui... ah ! oui...

HOUDARD.

Plus tard encore, on a marché de nouveau... si bien que de distraction en distraction et de sillon en sillon, un beau jour, en labourant, vos deux charrues se touchaient, et le champ de la comtesse n'existait plus.

TOUS.

C'est vrai ! c'est vrai !

HOUDARD.

Voilà d'où vient votre différend... C'est votre voisinage qui cause votre querelle... Eh bien! mes enfans, que chacun rende à la comtesse ce qu'il lui a pris... et la paix sera rétablie entre vous... Voilà le moyen que je vous propose !...

(Les paysans se mettent à rire.)

MARTIN.

Merci !... eh ben ! il est gentil le moyen !...

CHAMPUIS.

Rendre quèqu'chose... plus souvent !...

HOUDARD.

Mais pourtant, si c'est un bien dont vous avez fait tort à la comtesse.

VAUDOYER.

Bah! c'est à elle à garder ses propriétés... Voyez si on me pille, moi... si quelqu'un s'avise de couper mon bois, ou d'envoyer ses bestiaux brouter l'herbe de mes prés... Mais c'est qu'aussi je veille au grain, comme on dit... Que les gens du château fassent comme moi...

HOUDARD.

Eh ! que voulez-vous que fassent des femmes dont l'une est affaiblie par le chagrin... dont l'autre est trop jeune pour diriger une propriété ?

VAUDOYER.

Elles ont un intendant, des gardes...

HOUDARD.

Un fripon qui les trompe... des paresseux qui passent leur temps au cabaret...

VAUDOYER.

Qu'elles les renvoient, c'est leur affaire...

HOUDARD.

Mais enfin est-il juste d'abuser de leur inexpérience... de leur faiblesse ?...

VAUDOYER

Ah ! dame !... que voulez-vous ?... les gens des châteaux ont pesé autrefois sur le paysan, et à présent il prend sa revanche. Autrefois le paysan donnait ses sueurs et son travail pour des seigneurs qui lui faisaient féconder leurs champs et venaient s'emparer de la moisson, sans se soucier du laboureur. Aujourd'hui le paysan veut avoir son champ à lui, et ne travailler que pour soi-même. Ils ont bien encore, eux autres, les grands noms et les titres pompeux, mais nous possédons leurs terres et quelquefois leurs orgueilleux châteaux ; ce qui fait que si nous ne les aimons guère, ils nous le rendent du fond de l'âme !... Aussi, quand par hasard ils viennent à nous poliment, le chapeau à la main et le sourire sur les lèvres, c'est pour nous demander notre voix... et une fois qu'ils sont bel et bien nommés, allez essayer de leur demander aussi quelque chose, vous verrez reparaître le dédain et le mépris !... Eh bien ! moi, je veux les dédaigner à mon tour, et je veux les haïr à mon aise!

HOUDARD.

Les haïr !

MARTIN.

Mais, dame !...

VAUDOYER.

Oui, les maudire tout haut ! Ah ! jadis, nous tremblions devant eux, mais la grande révolution est venue qui a tout nivelé, tout confondu... Les paysans en profitent ! et ils ont raison !

CHAMPUIS.

C'est bien dit ça !

HOUDARD.

Mais depuis c'te révolution-là, j'avais entendu dire qu'il y a une dix-septaine d'années, il en était survenu une autre... une autre petite qu'avait voulu que ce ne soit plus le tour de personne, ou que ça soit le tour de tout le monde ; je croyais enfin qu'il était convenu que le paysan qu'est maître chez lui, à c't'heure, permettrait aux anciens grands seigneurs d'être aussi un peu maîtres chez eux.

VAUDOYER.

Tenez, monsieur Houdard, ne prenez pas le parti de ces gens-là...

HOUDARD, bas.

Et vous, monsieur Vaudoyer, n'affichez pas tant votre haine contre eux, vous feriez croire que ce qu'on dit est vrai.

VAUDOYER.

Et que dit-on, monsieur Houdard ?...

HOUDARD.

Que votre fortune a grandi en même temps que la leur diminuait ; que la demoiselle du château est bien belle !...

VAUDOYER, se ravisant.

Valentine !

HOUDART, avec intention.

Mlle Valentine... et que si vous haïssez tant nos anciens seigneurs, c'est qu'ils ne sont pas disposés à comprendre, comme vous, tout l'avantage qu'ils auraient à redorer, avec vos écus neufs, le vieux blason de leur famille...

VAUDOYER.

Ceux qui disent cela ont menti... Je déteste les gens du château parce qu'ils ont fait condamner mon père, parce qu'ils ont pesé sur nous tous... et nous leur en ferons tant, qu'il faudra qu'ils quittent le pays !...

TOUS.

Oui, oui!...

CHAMPUIS.

Faudra qu'y quittions l'pays.

GRAIN D'ÉPI.

Par ici, père Dominique, par ici..

MARTIN.

Tiens! c'est l'aveugle...

CHAMPUIS.

Avec c' polisson d' Grain d'Épi.

VAUDOYER, à Houdard.

Entrons chez vous, monsieur Houdard, pour causer d' cette vente.

HOUDARD.

Entrons... (A part.) Et que le ciel protége ces pauvres femmes!...

(Ils entrent à la ferme.)

SCÈNE III.

LES PAYSANS, LE PÈRE DOMINIQUE, GRAIN D'ÉPI.

GRAIN D'ÉPI, entrant avec le père Dominique, qui marche à tâtons.

Encore un pas, vieux mendiant... n' craignez pas d' vous bass'ler... j' suis avec vous!

DOMINIQUE.

Où me conduis-tu, mon garçon ?

GRAIN D'ÉPI.

Vous v'là sur la place du village, père Dominique... jusse en face d' l'église... l' meilleur endroit pour les petites recettes.

DOMINIQUE.

Oui... oui... en effet... c'est ici que je viens tous les dimanches implorer les secours des âmes charitables...

GRAIN D'ÉPI.

Pardine !... c' pauvre cher homme... avec son infirmité... il n' peut plus travailler...

MÈRE BOIVIN.

Lui, c'est son excuse... mais, toi, Grain d'Épi, pourquoi que tu n' travailles pas à c't' heure?...

GRAIN D'ÉPI.

Moi, j'suis infirme aussi...

TOUS.

Infirme !...

GRAIN D'ÉPI.

Eh oui!...l' travail me donne sur les *nerfles!*... J'aime pas l' travail, quoi!... c'est mon *infirmité*...

BRIGOT.

Et ta place de batteur en grange... pourquoi que tu l'as quittée?...

GRAIN D'ÉPI.

Cet état-là me fatiguait la rate... j'ai la poitrine délicate... et puis l'odeur du foin m' faisait mal aux yeux...

DOMINIQUE.

Alors, mon garçon, comment que tu fais pour vivre?...

CHAMPUIS.

C'est vrai, de quoi que t'existes alors?..

GRAIN D'ÉPI.

De quoi que j'existe?... mais de ce que je mange et de ce que je bois... v'là tout...

BRIGOT.

Bon !... mais où que tu le prends ?...

GRAIN D'ÉPI.

Chez le marchand, bêtat...

BRIGOT.

Bon encore... Avec quoi que tu le payes?... ah !...

GRAIN D'ÉPI.

Avec quoi?... avec mes rentes... J'suis rentier... voilà !...

MARTIN.

Rentier !... toi !...

GRAIN D'ÉPI.

Mais voui, j' vis d' mes pauv' petites rentes...

BRIGOT.

Mais d'où donc qu'ell' te sont venues?... T'as jamais eu d'ant' père que ton oncle Bourdillat, qu'est à son aise, mais qui ne te donne jamais un son...

GRAIN D'ÉPI.

C'est vrai... mais j'emprunte de dessus l'héritage... Je touche des rentes, en attendant la succession...

DOMINIQUE.

Aussi, ce pauvre garçon, depuis ce temps-là, m'accompagne presque toujours.

GRAIN D'ÉPI.

Oui, je me suis dit : Grain d'Épi, faut être utile à ton prochain... V'là l' père Dominique qu'a perdu son chien... et ce pauvre brave homme a l'air de jouer au colin-maillard... faut être là pour y crier : Casse-cou... Et, depuis ce temps-là, je ne le quitte plus... c'est moi que je lui sers de caniche... (On se met à rire.)

BRIGOT.

C' pauvre père Dominique !... Le fait est que ça doit être ben gênant d' n'y pas voir... Comment donc que c't accident vous a arrivé ?...

GRAIN D'ÉPI.

Tiens! est-il bête!... y n' sait pas l'histoire au père Dominique...

BRIGOT.

Ma fine! non...

GRAIN D'ÉPI.

Ni moi non plus...

BRIGOT.

V'là bentôt quatre ans qu'il est dans l' pays... et j'ons jamais pensé à lui demander d' qué manière il avait perdu la vue.

DOMINIQUE.

Hélas! mes enfans, c'est une triste histoire... et que je n'aime pas à dire... car elle me rappelle un temps que je voudrais oublier...

GRAIN D'ÉPI.

C'est égal, contez toujours, père Dominique...

TOUS.

Oui, oui!...

DOMINIQUE.

Avant cet accident... il y a long-temps de cela... j'habitais un village... à quelques lieues de Colmar...

BRIGOT.

Tiens, vous êtes Champenois, père Dominique?...

GRAIN D'ÉPI.

Eh! non, bêta!... Colmar, c'est dans la Picardie...

TOUS.

Eh! oui...

DOMINIQUE.

A cette époque, j'étais ouvrier forgeron... Heureux temps, mes enfans... le plus beau de ma vie... J'allais épouser une jeune et jolie fille des environs... Bonne Thérèse!... Ah! je l'aimais bien!... et elle aussi m'aimait!... car j'étais pauvre... et elle avait refusé pour moi plus d'un riche prétendant... Et moi, voyant tant d'amour et de dévoûment, j'avais redoublé de courage... Je frappais jour et nuit sur mon enclume, afin d'amasser la petite somme nécessaire pour nous mettre en ménage... Enfin, à force d'efforts et de travail, j'y étais parvenu... Le moment était arrivé où nous allions être heureux... Encore quelques heures, et j'étais l'époux de ma bien-aimée... Dès le matin, je m'étais mis en route avec elle pour le village qu'habitaient ses parens... Nous marchions gaîment tous les deux, parés de nos plus beaux habits, faisant mille rêves de bonheur... Hélas! il était écrit là-haut qu'ils ne devaient pas s'accomplir!...

TOUS.

Comment?...

DOMINIQUE.

Pendant le chemin, le temps s'était obscurci... le ciel était tout en feu... Un orage épouvantable grondait sur nos têtes... Thérèse était frémissante, comme si un mauvais pressentiment l'agitait... Moi, je la serrais dans mes bras pour la rassurer... Tout à coup un sillon de feu traverse l'air... un bruit terrible se fait entendre... Je veux saisir la main de Thérèse, mais un choc affreux me renverse inanimé... C'était le bruit du tonnerre, c'était le feu du ciel qui venait de tomber à mes pieds!...

TOUS.

Le tonnerre!...

DOMINIQUE.

Quand je revins à moi, il me sembla que l'orage avait cessé, mais que j'étais resté long-temps, bien long-temps évanoui, puisque la nuit était venue... une nuit bien obscure et bien triste... Et cependant, il y avait du monde autour de moi... Je reconnus la voix de Thérèse, qui m'appelait en pleurant... Je sentis sa main sur mon cœur... ses lèvres sur mon front... « Thérèse! m'écriai-je, où donc es-tu?... — Là, me dit-elle, là!... près de toi!... » Mais c'est en vain que j'ouvrais les yeux... mes regards ne la rencontraient pas... Ma main pressait la sienne, mais je ne pouvais plus la voir... C'était une nuit éternelle qui venait de commencer pour moi... car la foudre m'avait frappé!... J'étais aveugle!...

TOUS.

Qué malheur!...

BRIGOT.

Pauvre vieux!... Eh ben! et votre fiancée, elle n' vous a donc pas épousé?...

DOMINIQUE.

Elle aurait consenti peut-être... mais je n'ai pas voulu lui faire partager mes douleurs et ma misère... Celui que la main de Dieu a frappé doit vivre seul, me suis-je dit... et, un jour, je me suis arraché à ses soins, à sa tendresse... je suis parti, errant de village en village... implorant la charité des passans... demandant du pain pour le jour... un abri pour la nuit... car le Seigneur, qui m'avait dit : Souffre et pleure, ne m'avait pas dit de mourir!...

BRIGOT.

Et, pour lors, vous êtes venu ici?...

DOMINIQUE.

Oui, dans ce pays, où j'ai trouvé de bonnes âmes!...

GRAIN D'ÉPI.

Oh! ça, tous bonnes âmes dans l'pays!...

DOMINIQUE.

Oui, oui!... de braves gens... à commencer par les dames du château...

BRIGOT.

A la bonne heure!... en voilà un, du moins, qui les défend...

CHAMPUIS.

Pardié! c'est tout simple!... elles lui donnent souvent la pièce...

BRIGOT.

Ça prouve leur bienfaisance !...

CHAMPUIS.

Qué qu'ça fait?.. Nous ne les aimons pas, oous autres !...

TOUS.

Non, non !... nous ne les aimons pas !...

CHAMPUIS.

C'est tout canailles !...

GRAIN D'ÉPI, qui a regardé au fond.

Chot !... les v'là qui viennent par ici...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA COMTESSE, VALENTINE.

(La comtesse est en grand deuil de veuve ; elle donne le bras à Valentine. — Un domestique en livrée, portant leurs livres de messe, marche derrière elles. — Les paysans, en les voyant paraître, ont ôté leurs chapeaux.)

MARTIN.

Salut, madame la comtesse.

LES PAYSANS.

Salut, mame la comtesse.

CHAMPUIS.

Salut, mame la comtesse... (Saluant Valentine.) Vot' serviteur, mamselle... vot' santé est bonne?...

LA COMTESSE.

Bonjour, mes enfans, bonjour !

GRAIN D'ÉPI, aux paysans.

Dites donc, vous qu'en disiez tant de moi tout à l'heure, vous les saluez bien bas à présent... (A Valentine.) Eh ben ! mamselle, vous v'là donc tout à fait rétablie ?

VALENTINE.

Merci, je vais mieux... beaucoup mieux maintenant.

LA COMTESSE.

Chère enfant !... sans elle que serais-je devenue?... Ah ! le ciel ne pouvait pas me réserver cette nouvelle épreuve !... Il devait conserver ma fille à ma tendresse... à mes prières...

CHAMPUIS.

Et aux nôt's, mame la comtesse .. à celles de tout le village...

GRAIN D'ÉPI, lui donnant un coup de poing.

Satané cafard, va !

LA COMTESSE.

Ah ! c'est vous, Champuis... Eh bien ! la moisson a-t-elle été bonne cette année?

CHAMPUIS.

Pas trop, mame la comtesse, pas trop .. J'oos eu beo à souffrir d' la sécheresse... Pas tant seulement une panv' goutte d' pluie... Les aveines ont séché sus pied... et les blés ont été grillés par la chaleur. Y n' tombe jamais d'eau, dans c' maudit canton !

VALENTINE.

Et vous, père Martin, la vendange ?

MARTIN.

Oh ! là vendange, mamselle... ça n'ira pas fort non plus... Les raisins ont été nayés... Une vraie avalanche, quoi !... Y pleut toujours, dans ce damné pays !...

GRAIN D'ÉPI.

Escosez ! y n' tombe jamais d'eau : y pleut toujours !... En v'là deux que le bon Dieu aorait do mal à contenter.

CHAMPUIS.

Ah ! faut être juste... y a ben d' la misère c't' année dans l' pays, sans compter les mauvais voisins qui cherchent à vous faire du tort !... To connais ça, toi, Martin ?

MARTIN.

De quoi?...

LA COMTESSE.

Des querelles entre vous !... On m'a parlé, je crois, de vos différends... et je veux vous mettra d'accord.

CHAMPUIS.

Vous, mame la comtesse ?...

LA COMTESSE.

Oui... et pour finir vos querelles, je donne à chacun de vous un demi-arpent.

TOUS.

Un demi-arpent !...

CHAMPUIS.

Comment ! vrai, mame la comtesse ?

MARTIN.

Et où qoe se trouve le mien ?

CHAMPUIS.

Où qu'est celui que mame la comtesse me donne?

LA COMTESSE.

Juste au milieu de vos deux champs...

CHAMPUIS et MARTIN, étonnés.

Ah bah !...

BRIGOT.

Bon, c'est ce qo'y z' y ont pris depuis longtemps.

LA COMTESSE.

Voilà qui assure vos droits et qui fixe la limite de la propriété de chacun.

CHAMPUIS.

Ah ! c'est... c'est c't arpent-là que mame la comtesse nous donne.

LA COMTESSE.

Oui, mes amis... et c'est assez juste : il y a si long-temps que vous soignez mon champ comme s'il vous appartenait, que je ne pouvais le placer en de meilleures mains.

(Quelques coups de cloche se font entendre, et plusieurs paysans entrent dans l'église pendant l'entrée de Lucien et de Marguerite.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LUCIEN, MARGUERITE.

GRAIN D'ÉPI, remontant la scène.

Tiens, c'est m'sieu Lucien, le médecin du village.

LUCIEN, donnant le bras à Marguerite.

Venez, ma mère... J'ai voulu vous accompagner jusqu'à l'église.

MARGUERITE, à part, avec un cri d'effroi.

Ciel!... la comtesse et sa fille!

VALENTINE, à part.

M. Lucien!...

LA COMTESSE.

Ah! c'est vous, docteur... Pourquoi donc ne vous voit-on plus au château?

LUCIEN, s'inclinant.

Madame la comtesse...

LA COMTESSE.

Peut-être avez-vous oublié les soins empressés que vous avez donnés à ma fille pendant sa maladie... mais nous, monsieur, nous nous en souvenons... et nous attendions votre visite...

MARGUERITE, à part, et très émue.

Que dit-elle?

LA COMTESSE.

Il faut venir, monsieur le docteur... aujourd'hui même, entendez-vous?... Nous serons charmées de vous voir... et de vous voir souvent.

MARGUERITE, à part.

Grand Dieu!

LUCIEN.

Puisque madame la comtesse le permet... j'aurai l'honneur de me présenter chez elle.

LA COMTESSE.

Allons, Valentine, rendons-nous à l'église... (A Lucien.) A bientôt, docteur... N'oubliez pas qu'on vous attend au château.

(Les cloches sonnent. Lucien salue respectueusement. — Valentine et sa mère s'éloignent en faisant un signe amical au docteur, et entrent dans l'église.)

MARGUERITE, à Lucien, avec émotion.

Au château!... Non... non... tu n'iras pas!... tu n'y es déjà que trop allé dans cette maison... Oh! tu n'y retourneras plus, n'est-ce pas?... Tu me le promets?

LUCIEN.

Pourquoi donc, ma mère?... N'ai-je pas donné des soins à la jeune comtesse?

MARGUERITE.

Oui, mais je l'ai su trop tard.

LUCIEN.

Je l'ai sauvée, ma mère!

MARGUERITE.

Et si la science l'avait trompé... si Valentine était morte, malheureux... Sais-tu bien ce qu'ils auraient pu dire?

LUCIEN.

Ma mère, vous m'effroyez... Parlez!

MARGUERITE.

Eh bien! cette mort cruelle qu'ils pourraient attribuer à l'ignorance d'un autre... ils auraient dit que toi...

LUCIEN.

Achevez...

DOMINIQUE, au fond.

Pauvre aveugle, s'il vous plaît?

MARGUERITE.

Oh! non, non, je ne dois pas, je ne veux pas te révéler... Ne m'interroge plus, Lucien, et laisse-moi aller prier Dieu...

(Elle se dirige vers l'église.)

DOMINIQUE, au moment où Marguerite passe devant lui.

Pauvre aveugle, s'il vous plaît?

MARGUERITE, lui donnant.

Priez pour moi, Dominique... car je suis bien malheureuse aussi!...

(Elle entre vivement dans l'église. — Pendant cette scène, les cloches ont sonné. — Plusieurs paysans et paysannes entrent dans l'église. — Dominique se tient à la porte, tendant son chapeau aux passans; il y entre après les autres.)

LUCIEN, à part, sur le devant.

Que se passe-t-il donc dans l'âme de ma mère?... Aurait-elle deviné ce que je voudrais me cacher à moi-même?... Moi, pauvre médecin de village... fils d'une humble paysanne... aimer une jeune fille noble et riche... En vain je me dis sans cesse qu'il y a de la démence à y penser... en vain je voudrais la fuir.... en cet instant encore, je me sens attiré vers elle... dans ce temple où je devrais prier... et où je n'entre que pour la voir!...

(Il entre dans l'église.)

CHAMPUIS.

Bah! elle s'est moquée de nous; mais c'est égal, c'est tout d' même une bonne femme que c'te comtesse de Luxeuil!...

BRIGOT.

Ah! ça, la crême des femmes!...

MARTIN.

Et sa fille donc!... c'est elle qui vous a du miel sur les lèvres...

BRIGOT.

Et pis, pas fière du tout avec l' paysan.

CHAMPUIS.

Oh! ça, ben aimable avec l' paysan.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

LES MÊMES, HOUDARD et VAUDOYER, qui sortent de la maison et ont écouté ce qui précède.

HOUDARD.

A la bonne heure, on leur rend justice, au moins.

VAUDOYER, en frappant violemment sur l'épaule de Champuis.

Girouette !

CHAMPUIS, se levant avec colère.

Ah ! j'te vas toi... (Reconnaissant Vaudoyer.) Salut, monsieur Vaudoyer. Vot' santé est bonne?

VAUDOYER.

Je te dis que tu n'es qu'une girouette; voilà déjà que vous tournez !... vous vous laissez prendre à de belles paroles !...

CHAMPUIS.

Ah ! dame ! écoutez donc, m'sieu Vaudoyer, des femmes !... une jeune fille si douce !... une pauvre veuve si triste et qui n'a pas voulu quitter le deuil depuis quinze ans que son mari est mort assassiné !...

VAUDOYER.

Oui, assassiné... par son propre frère.

(Champuis fait un signe de tête affirmatif.)

HOUDARD.

Oh ! par son frère... c'est ce qui n'a jamais été bien prouvé...

VAUDOYER.

Comment ! pas prouvé !... Est-ce qu'il n'a pas été jugé, condamné pour ce crime ? ..

(Nouveau signe affirmatif de Champuis.)

HOUDARD.

Oui, je sais qu' toutes les apparences semblaient l'accuser... L'ancien comte de Luxeuil, son père, venait en mourant de le déshériter en faveur de son autre fils... On a dit alors qu'il avait tué son frère pour lui reprendre sa part d'héritage. Une lettre trouvée dans les papiers de la victime, et par laquelle l'accusé lui avait demandé une entrevue pour le soir même où le meurtre a été commis, a semblé aux juges une preuve accablante contre lui... Mais, moi qui le connaissais... moi qui savais toute la bonté, toute la générosité de son cœur... moi, dont il avait été le bienfaiteur... je me suis toujours refusé à le croire coupable.

CHAMPUIS, avec force.

Eh ! oui !...

VAUDOYER.

Eh ! s'il eût été innocent, aurait-il fui de sa prison ?... aurait-il passé à l'étranger... où il est mort quelques années après ?... Il serait resté pour prouver son innocence...

CHAMPUIS, même jeu.

Eh ! oui !...

TOUS LES PAYSANS.

C'est vrai !... c'est vrai !...

HOUDARD.

Comment ! tous... vous l'accusez tous?

MARTIN.

Oui... oui... c'est lui qu'a fait l' coup...

CHAMPUIS.

C'est lui qu'a tué son frère !

TOUS.

Oui ! oui !...

VAUDOYER.

C'est une famille maudite !...

CHAMPUIS.

Eh ! oui !...

HOUDARD.

Dites plutôt une famille éprouvée par le malheur !...

CHAMPUIS.

Eh ! oui !...

(On entend le son d'un violon.)

GRAIN D'ÉPI.

Tiens ! v'là Charmoulu, l' ménétrier.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CHARMOULU, entrant en jouant du violon.

TOUS.

Bonjour, ménétrier !... bonjour, Charmoulu !

CHARMOULU.

Bonjour, les amis... me v'là... c'est moi avec mon criu-crin... (A Houdard, en lui frappant sur l'épaule.) Ça va bien, papa Houdard ?... (Voyant Vaudoyer, et ôtant son chapeau.) Ah !... vot' très humble, m'sieu Vaudoyer.

VAUDOYER, avec brusquerie.

C'est toi, tu viens encore boire au cabaret ?

CHARMOULU, respectueusement.

C'est vrai, m'sieu Vaudoyer... J'en conviens... j'éternue pas sus la vendange... j'aime à semer un peu de vignes sur le chemin de c'te pauvre vie... Que voulez-vous ?... c'est l' faible du ménétrier de lever un peu le coude... Et allez donc !...

(Chantant et râclant sur son violon.)

Moi, je pense comme Grégoire,
J'aime mieux boire...

(Tous rient.)

VAUDOYER.

Allons, c'est bon, je n'ai pas le temps d'écouter tes sottises... Au revoir, monsieur Houdard.

HOUDARD.

Vous partez ?...

VAUDOYER.

Oui, je vais jusqu'à la poste, où j'ai affaire...

HOUDARD.

Et moi, pendant ce temps-là, je passerai chez l' notaire... pour cet acte de vente... Tu as à me parler, Brigot?

BRIGOT.

Oui, bourgeois.

HOUDARD.

Eh ben! viens, mon garçon.

VAUDOYER.

Et nous nous retrouverons ici...

(Il sort d'un côté, Houdard de l'autre avec Brigot.)

CHARMOULU, l'accompagnant.

Vot' serviteur, m'sieu Vaudoyer.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, excepté HOUDARD, VAUDOYER et BRIGOT.

CHARMOULU.

Ah çà! vous autres, est-ce que vous restez là?... Est-ce que nous n'allons pas boire un p'tit coup?... Venez donc!... C'est moi que je régale... (Il frappe sur son gilet.) Quand y en a pus, y en a encore.

GRAIN D'ÉPI.

Tiens! comme ça sonne!...

CHARMOULU.

Hein! quelle jolie musique!... Voilà un ton de sonnate que j'apprécie!

CHAMPUIS.

C' diable de Charmoulu... J' sais pas comment qu'y fait son compte... mais il a toujours d' l'argent.

MARTIN.

Faut croire qu'il a des r'sources...

CHARMOULU, frappant sur son violon.

Eh ben! et ceci?... ce *Pagani*-là?...

CHAMPUIS.

Ton violon?... Bah! y t' rapporte lourd... Pour une méchante noce de quarante sous que tu fais de loin en loin, c'est pas ça qui peut payer tout c' que tu bois...

CHARMOULU.

Alors, faut croire qu'on m' fait crédit... (Il boit.) Et puis, j'ai-t-y pas une nièce à Paris?...

GRAIN D'ÉPI.

Ah! oui!... Fifine Toinon?

CHARMOULU.

C'est-à-dire Mlle Fleur de Lys.

TOUS.

Fleur de Lys!

CHARMOULU.

C'est un nom qu'on y a décerné dans le grand monde, chez un monsieur très comme il faut chez qui qu'elle allait; monsieur... M. Mabille!

GRAIN D'ÉPI.

M. Mabille!... C'est y un *minisse* ou un pair de France?

CHARMOULU.

J'en ignore... Tout ce que je sais, c'est que, pas plus tard qu'hier, j'ai reçu une lettre de Fleur de Lys, une lettre qui m'annonce... Tenez... (Sortant la lettre qu'il lit.) « Mon cher oncle... »

CHAMPUIS.

Et sa santé est bonne?

CHARMOULU, continuant de lire.

« Je mets la main à la plume pour vous dire » que je reviens me fixer auprès de vous. » Oui, fixe-toi, petite nièce, t' es digne de ton oncle, t' as des talens, j'y ajouterai, moi, deux cent mille francs de dot.

TOUS, riant.

Ah! ah! deux cent mille francs!

CHARMOULU.

Ah! vous riez! vous ne me croyez pas?... Eh ben! attendez un brin, et dès qu'elle sera ici, j' lui dirai : (Jouant et chantant.)

Voulez-vous
Des bijoux,
Des cachemires?...
Voulez-vous
Un époux,
Je te vois rire!...
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

(On entend le son de la cloche. Au même instant, on voit ressortir de l'église quelques paysans suivis de la comtesse et de Valentine, de Lucien et de Marguerite. — Dominique est revenu en scène, accompagné de Grain d'Épi.)

SCÈNE IX.

CHARMOULU, LA COMTESSE, VALENTINE, LUCIEN, MARGUERITE, DOMINIQUE, GRAIN D'ÉPI, PAYSANS, PAYSANNES.

DOMINIQUE.

Pauvre aveugle, s'il vous plaît?

VALENTINE.

Pardon, ma mère!... Avant de m'éloigner, permettez-moi de donner quelque chose à ce pauvre homme...

LA COMTESSE.

Va, mon enfant, va...

VALENTINE, s'approchant de Dominique.

Tenez, père Dominique, prenez cette aumône...

LUCIEN, qui s'est approché de l'autre côté, et lui donnant.

Prenez aussi la mienne, mon brave homme...

DOMINIQUE.

Merci, merci! (Prenant leurs mains.) Oh! voilà deux mains que je reconnais... Deux bonnes et charitables mains qui se sont tendues bien des fois vers le pauvre mendiant, que j'ai souvent arrosées de mes larmes ou couvertes de mes baisers... Soyez bénis l'un et l'autre, enfans!... (Rapprochant leurs mains sur son cœur.) vous dont j'ai bien des fois uni les noms dans mes prières..

(Valentine baisse les yeux. — Lucien est très ému. — Moment de silence.)

LA COMTESSE.

Eh bien! Valentine?...

VALENTINE, retirant vivement sa main et courant à sa mère.

Me voilà, ma mère... me voilà!...

MARGUERITE.

Lucien!... je t'attends...

LUCIEN.

Partons, ma mère... partons!...

(Ils s'éloignent tous les quatre.)

GRAIN D'ÉPI, s'approchant, et regardant dans le chapeau de l'aveugle.

Quatre pièces de dix!... quarante sous!... J' vas toucher ma rente!...

(En cet instant, on voit arriver Houdard d'un côté; il est pâle et agité.—Vaudoyer entre de l'autre; il est riant et triomphant, et tient une lettre à la main. Tous les paysans sortent de l'église et du cabaret.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, HOUDARD, VAUDOYER.

HOUDARD, à Brigot.

Tu es bien sûr de ce que tu as vu?

BRIGOT.

Dame! bourgeois, aussi sûr que je vous voyons, dà!

HOUDARD, à part.

Mon Dieu!... est-ce un indice que vous m'envoyez?...

VAUDOYER.

Ces lettres... ces papiers... les voici donc enfin!... Ah! je les tiens maintenant, ces gens du château!

HOUDARD.

Vous parlez de la comtesse et de sa fille, monsieur Vaudoyer?

VAUDOYER.

Je parle de toute cette famille maudite...

HOUDARD.

Maudite!

VAUDOYER, se rapprochant de lui.

Vous les aimez beaucoup, ces Luxeuil, monsieur Houdard!

HOUDARD, le regardant fixement.

Et vous les haïssez bien, monsieur Vaudoyer! (Apercevant Dominique.) Ah!

CHARMOULU, regardant Vaudoyer.

Le v'là!...

HOUDARD, d'un côté de la scène.

Père Dominique, je désirerais avoir avec vous un moment d'entretien...

DOMINIQUE.

Avec moi, monsieur Houdard?

CHARMOULU, de l'autre côté.

Vaudoyer, il faut que je le parle...

VAUDOYER.

Hein!... Ce ton...

HOUDARD.

Venez demain à la ferme, je vous attendrai.

DOMINIQUE.

Moi?

CHARMOULU.

Trouve-toi demain chez toi, et attends-moi.

DOMINIQUE.

Mais, pourquoi?...

HOUDARD.

Je vous en supplie!

VAUDOYER.

Cependant...

CHARMOULU

Je te l'ordonne!...

DEUXIÈME TABLEAU. — LE CHATEAU.

Une salle du château.

SCÈNE I.

RAOUL, PHOEBUS, JOSEPH et DEUX DOMESTIQUES.

RAOUL, entrant par le fond avec Joseph.

Oui, Joseph, oui... me voilà enfin de retour au château.

JOSEPH.

Ah! monsieur le comte! quelle joie votre arrivée va causer à mes bonnes maîtresses!

RAOUL, à part.

De la joie!... Oh! si elles savaient...

PHOEBUS, entrant, son manteau sous le bras, et lorgnant de tous côtés.

Parfait! adorable! merveilleux! Le parc, le manoir avec ses tourelles et son pigeonnier... les portraits de famille... et jusqu'à ce brave Caleb... (Il montre Joseph.) tout ici a un air rustique, un cachet patriarcal qui me ravit!

RAOUL.

Je suis enchanté, mon cher baron, que notre vieille habitation vous plaise. Mais il me tarde d'embrasser ma mère et ma sœur... Joseph, va nous annoncer.

JOSEPH.

Pardon, monsieur le comte... ces dames ne sont pas encore revenues de l'église.

RAOUL.

Aussitôt qu'elles rentreront, préviens-les de mon arrivée.

JOSEPH.

Oui, monsieur.

(Il sort en emportant le manteau.)

SCÈNE II.

RAOUL, PHOEBUS.

RAOUL.

Eh bien! mon cher Phœbus, vous devez être satisfait... vous voilà en plein Bourbonnais, loin du bruit et des intrigues de Paris.

PHOEBUS.

Dieu merci!... je me sens renaître!... Je vais donc respirer à mon aise! me dilater, m'épanouir aux douces émanations de la nature!... Enfin, je suis aux champs! aux champs, où l'on ne rencontre que le bon, l'honnête paysan... l'homme primitif... la vertu en sabots et en bonnet de coton!

RAOUL, riant.

Oh! oh! la vertu!... Prenez garde, mon cher!

PHOEBUS.

Comment?

RAOUL.

Certes, il y a d'honnêtes gens partout. Mais je crois que vous avez étudié le paysan dans Théocrite ou Virgile; vous rêvez les bergers d'Arcadie, les pasteurs de l'âge d'or... Peut-être changerez-vous un peu d'opinion quand vous aurez ici des biens à faire valoir, quand vous serez devenu partie intéressée dans la guerre éternelle du *monsieur* et du paysan.

PHOEBUS.

Allons donc, mon bon, allons donc! Préjugés, paradoxes que tout ça! Je vous attends à ma ferme modèle!

RAOUL.

Votre ferme modèle!

PHOEBUS.

Oui, c'est un petit plan humanitaire... un jeune projet phalanstérien qui m'est éclos en lisant les œuvres d'un grand romancier socialiste... (Sortant un papier de sa poche.) J'ai rédigé déjà un petit règlement à l'usage de mes bons laboureurs. (Lisant.) « Article 1er. Le travail doit être réparti suivant les capacités et les intelligences. Art. 2. Nul n'a droit au superflu. »

RAOUL.

Ainsi, décidément, c'est un parti pris... et vous allez, vous, Phœbus Bourdichon!...

PHOEBUS.

De Prévalé, s'il vous plaît, de Prévalé

RAOUL.

Oui, de Prévalé, grâce à un coin de terre acheté je ne sais où... Mais, avec vos idées de noblesse, il me semblait que vous teniez surtout à vivre en dandy, en lion, et non en agriculteur.

PHOEBUS.

Pourquoi donc? Nous avons déjà le soldat laboureur... nous aurons le lion laboureur. (Avec force.) Oui, c'est décidé! je romps avec la capitale... je jette le tilbury aux orties; j'abandonne le steack, le groom et le brougham!... j'endosse la blouse du paysan, je veux vivre au milieu des bœufs, des moutons, des oies et des canards; je ferai paître mes oies et je tondrai mes canards... non, je tondrai mes canards et je... Enfin, je veux manier la houlette et la charrue; je veux avoir les mains calleuses et manger de la soupe aux choux quatre fois par jour... Et le premier citadin qui s'avise de me railler, jarnicoton! je lui passe ma fourche au travers du corps.

RAOUL.

A merveille! mais parlons sérieusement; revenons à vos idées de mariage.

PHOEBUS.

Soit! le pastoral n'est point ennemi du matrimonial!... Nous disons donc que vous êtes le plus noble de nous deux, mais que je suis, et de beaucoup, le plus riche, moi qui n'ai pas fait, comme vous, de monstrueuses folies à Paris.

RAOUL.

C'est que, sur votre route, vous n'avez pas rencontré, comme moi, ces jeunes et gracieuses houris, ces charmantes amphitryons femelles d'aujourd'hui, un peu bohémiennes, prétendues actrices, donnant à dîner, à jouer... et le reste. Vous n'avez pas vécu avec les partners habituels de ces dames, ces jeunes et illustres gentilshommes d'à présent; moitié Français et moitié Grecs... demi-fions et demi-grands-seigneurs... qui vivent de ce que les autres ont, qui dépensent tout ce qu'ils n'ont pas, et dont les comptes se règlent en police correctionnelle.

PHOEBUS.

Ah! mon gaillard, vous en êtes-vous donné pendant mon voyage en Provence... On parle surtout d'une certaine Fleur de Lys... que vous courtisiez sous le joli nom de guerre de Gustave.

RAOUL.

Oui, Fleur de Lys; une femme qui m'a ruiné sans avoir même eu la gloire de me tromper!... car je me sentais, je me voyais rouler au fond de l'abîme, et le courage m'a manqué pour m'arrêter en route!

PHOEBUS, à part.

Si bien qu'il compte sur mon hymen avec sa sœur pour réparer le passé. (Haut.) Mais, vous le savez, il me faut, à moi, une jeune fille simple, naïve, même un peu rustique.

RAOUL.

Soyez sans crainte; Valentine est née dans ce château, qui garde un bien triste souvenir: c'est ici que mon père est mort assassiné. La chambre où fut commis ce crime est restée fermée depuis quinze années; mais ma mère n'a jamais voulu quitter cette demeure! ma sœur l'a toujours habitée, et lorsque je partis, il y a trois ans, on l'aurait prise pour une petite paysanne!

PHOEBUS.

En cornette?.. Oh! dites-moi, mon ami, porte-t-elle des cornettes?

RAOUL.

Qu'il vous suffise de savoir qu'elle n'a jamais quitté ce village.

PHOEBUS.

Plus qu'un mot... un simple renseignement... une superfluité... Est-elle jolie?

RAOUL.

Charmante!

SCÈNE III.

LES MÊMES, VALENTINE, LA COMTESSE.

VALENTINE, en dehors.

Venez, ma mère... Raoul est arrivé?.. (Entrant.) Le voilà!... (Elle t'embrasse.)

RAOUL, embrassant la comtesse.

Ma mère! ma bonne mère!... (Il embrasse sa mère.) que je suis heureux de vous revoir!

LA COMTESSE, avec émotion.

Mon Raoul! mon fils! il y a bien long-temps que je ne vous avais embrassé!

RAOUL, conduisant sa mère à un fauteuil que Valentine approche.

Je ne vous quitterai plus, ma mère; ni toi non plus, petite sœur... Mais permettez-moi de vous présenter un de mes amis, le baron de Prévalé.

PHOEBUS, s'avançant et saluant.

Madame la comtesse, mademoiselle... (A part.) Diable! quelle élégance!... Eh bien! et la cornette?

RAOUL.

Le baron est un futur voisin que je ramène de Paris. (Bas.) Comment la trouvez-vous?

PHOEBUS, bas.

Très bien, mais... je ne vois pas la cornette.

LA COMTESSE.

Monsieur se fixe dans ce village?

PHOEBUS.

Oui, madame, oui... j'ai le dessein de m'y implanter.

RAOUL.

Et je lui ai offert l'hospitalité en votre nom, ma mère.

LA COMTESSE.

Soyez donc le bien-venu, monsieur... Mais je crains que notre maison ne soit pour vous un bien triste séjour.

VALENTINE.

Pourquoi donc, ma mère?... Maintenant que ton préféré est de retour, nous recevrons du monde; je ferai de la musique avec Raoul.

RAOUL, contrarié.

Oui, oui, sans doute.

PHOEBUS.

Ah! mademoiselle est musicienne?

RAOUL.

C'est-à-dire... musicienne...

LA COMTESSE, regardant Valentine avec orgueil.

Certainement, mon fils... Valentine est devenue de première force.

PHOEBUS, contrarié.

De..... de première force..... (Se remettant et à part.) Après ça, c'est peut-être sur la cornemuse.

LA COMTESSE.

Et maintenant elle chante à ravir.

PHOEBUS.

Ah! vous... chantez, j'en suis fort aise... (A part.) Elle chante... elle chante! mais ça déchante horriblement.

RAOUL.

Pardon, ma mère... M. de Prévalé doit se ressentir des fatigues de la route, et si vous le permettez...

LA COMTESSE.

Comment donc?... Valentine, sonne pour que l'on conduise monsieur.

PHOEBUS, vivement.

Ah! ne vous donnez pas la peine, mademoiselle, je désirerais...

RAOUL.

Quoi donc?...

PHOEBUS.

J'ai besoin de courir le pays, de chercher quelque bon paysan pour gérer ma ferme modèle.

LA COMTESSE

Votre ferme modèle?... Ah! monsieur, je vous adresserai au plus honnête homme du pays, au propriétaire de la ferme du Bois-Méoil.

PHOEBUS.

Mille remerc'emens... Je veux m'aboucher avec lui... le plus tôt possible.

LA COMTESSE.

Et moi, monsieur, je vous indiquerai sa de-

mère, si vous voulez bien m'offrir votre bras.... Toi, Raoul, il faut te reposer, tu en as besoin, je l'exige.

PHOEBUS, à part; Valentine le salue.

Le chant! la musique!... une femme qui viendrait me tambouriner Tamburini... J'allais retomber en pleine Chaussée-d'Antin. (Saluant.) Mademoiselle... madame...

(Il offre son bras à la comtesse.)

SCÈNE IV.

RAOUL, VALENTINE.

RAOUL, qui a accompagné la comtesse au fond, revenant, et à part.

Allons, il faut la préparer à ce mariage. (Haut.) Nous voilà seuls, Valentine... j'ai besoin de te parler.

VALENTINE.

A moi!...

RAOUL.

On n'a pas au monde de meilleure amie que sa sœur, aussi la mienne connaîtra-t-elle tous mes secrets.

VALENTINE.

Qu'as-tu donc à m'apprendre?

RAOUL.

Valentine, tu m'as vu tout à l'heure souriant à ma mère, ne paraissant occupé que du bonheur de vous revoir... Eh bien! j'ai la mort dans l'âme!

VALENTINE.

Toi!... toi... mon frère?...

RAOUL.

Oh! je souffre d'avoir à t'apprendre une si funeste nouvelle.

VALENTINE.

Mais qu'est-ce donc?... parle!...

RAOUL.

Valentine, mon séjour à Paris nous a été fatal!... tout ce que je possédais s'y est englouti...

VALENTINE.

Grand Dieu!...

RAOUL.

Et si je suis revenu tout à coup, c'est pour réunir nos dernières ressources, et tenter d'acquitter un jour les deux cent mille francs que je dois...

VALENTINE.

Deux cent mille francs!

RAOUL.

Répartis entre quatre ou cinq créanciers; le banquier Duhamel, Barillon et Delamarre, deux spéculateurs avides... Mais tous m'accorderont des délais, je l'espère. Un homme d'affaires s'occupe de cet arrangement. Et puis, qui sait?... Il peut se présenter quelque circonstance heureuse... te voilà grande et belle... un parti brillant peut s'offrir...

VALENTINE, troublée.

Un parti!... pour moi!...

RAOUL.

Tiens, par exemple, que penses-tu du baron?

VALENTINE.

De lui?

RAOUL.

C'est un excellent garçon... jeune... riche... très riche même... et qui, je n'en doute pas, une fois ton mari... mettrait tous ses soins à te plaire...

VALENTINE.

Raoul, pour ma mère, pour toi, je ferais, s'il le fallait, le sacrifice de mes rêves de jeune fille, j'épouserais sans amour un homme dont la fortune te sauverait; mais lui, que je n'ai fait qu'entrevoir... mais un sot... oh! jamais, mon frère, jamais!

RAOUL, s'emportant.

Valentine!... (Se calmant tout à coup.) Tu refuses ce mariage avec une chaleur... (Lui prenant la main.) Je t'ai dit tous mes secrets... j'espère, qu'au besoin, tu imiteras ma confiance.

VALENTINE.

Mais je n'ai aucun secret, Raoul, aucun!

RAOUL, lentement et l'observant.

Ainsi... tu n'aimes personne?...

VALENTINE, très troublée.

Moi!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, LUCIEN, puis LA COMTESSE.

JOSEPH, entrant et annonçant.

M. Lucien. (Lucien paraît et entre.)

VALENTINE, involontairement.

Ah!

LUCIEN, saluant.

Mademoiselle...

RAOUL, à part.

On dirait que ce nom l'a troublée!

LUCIEN, à part.

Quel est donc ce jeune homme?

LA COMTESSE, entrant.

Ah! c'est vous, docteur... je vois avec plaisir que vous n'avez pas oublié mon invitation!...

LUCIEN.

Madame, tant de bonté... je suis confus...

LA COMTESSE, présentant Raoul.

Le comte de Luxeuil, mon fils... Raoul, vous devez des remerciemens à monsieur, ses soins éclairés ont été d'un grand secours au médecin de notre famille pendant la cruelle maladie qui a mis, il y a deux mois, les jours de votre sœur en danger..

LUCIEN.

Madame... je n'ai fait que remplir un devoir...

LA COMTESSE.

Mais vous l'avez fait avec un zèle, un dévoûment...

RAOUL, froidement.

Dont nous sommes tous reconnaissans, monsieur.

LA COMTESSE.

Et c'est pour vous témoigner cette reconnaissance, plus encore que pour acquitter une dette, que je vous ai prié de passer au château.

LUCIEN.

Une dette, madame... Mais notre plus belle récompense n'est-elle pas dans le succès qu'obtiennent nos soins, dans le bonheur d'avoir rendu à une famille désolée l'être chéri qu'elle croyait perdu?...

LA COMTESSE.

Oui, je connais votre désintéressement, docteur... je sais l'emploi que vous faites de votre science... et il y a, dans nos campagnes, plus d'un malheureux qui bénit votre nom... mais il est juste cependant que les riches paient pour les pauvres... (Elle lui présente une bourse.)

LUCIEN, refusant.

De grâce, madame la comtesse...

RAOUL, froidement, mais avec hauteur.

Pardon, monsieur; libre à vous d'offrir à d'autres votre secours gratis... mais la famille de Luzeuil est dans l'usage de payer les soins qu'elle accepte... (Mouvement de Lucien.—Valentine laisse tomber sa broderie et regarde Raoul.) C'est comme médecin qu'on vous a fait appeler; comme médecin seulement que vous êtes ici...

(Valentine se lève et se rapproche.)

LUCIEN, avec un effort sur lui-même et d'une voix étouffée.

Monsieur!

VALENTINE, avec reproche.

Mon frère!...

RAOUL.

Plus tard, si Mme la comtesse et moi le jugeons convenable, nous pourrons vous y admettre à un autre titre... au titre d'ami... mais jusque-là c'est au docteur que je m'adresse. (Prenant la bourse des mains de la duchesse et la présentant à Lucien.) Prenez donc, monsieur, car un plus long refus aurait droit de m'étonner, et je pourrais y voir une offense!...

(Il lui glisse l'argent dans la main. — Lucien accablé le laisse faire.)

VALENTINE, à part.

Pauvre Lucien!

RAOUL.

Des soins de famille nous réclament... ma mère, si vous le voulez bien, nous passerons chez vous.

LA COMTESSE.

Adieu donc, docteur; adieu.

(Lucien s'incline, Valentine le salue et sort la première.—Raoul et la duchesse la suivent.)

SCÈNE VI

LUCIEN, puis VALENTINE.

LUCIEN, seul.

De l'argent!... Et pourquoi non?... avais-je le droit d'attendre autre chose?... que pouvais-je espérer ici?... Oh! n'importe!... cet argent me fait mal... il me pèse...

(Il jette la bourse sur le guéridon.)

VALENTINE, reparaissant.

Et vous avez raison, monsieur Lucien...

LUCIEN.

Valentine!...

VALENTINE.

Ce n'est pas avec cela qu'on pouvait vous payer. (Elle prend la bourse et la jette.)

LUCIEN.

Ah!... c'est vous, mademoiselle.

VALENTINE.

Oui, moi... qui ai compris ce que vous deviez souffrir, monsieur Lucien; moi qui n'ai pas voulu vous laisser partir sans vous apporter un mot de consolation... Il faut leur pardonner, monsieur Lucien... ils ignorent ce que je vous dois... ce que j'ai caché à tout le monde!...

LUCIEN.

Qu'entends-je!...

VALENTINE.

J'ai eu tort de me taire peut-être... mais il me semblait que j'étais heureuse de garder ce secret... (Baissant les yeux.) entre vous et moi.

LUCIEN.

Un secret!... entre nous! Mais vous savez donc?...

VALENTINE.

Oui, je sais votre dévoûment... votre courage... pendant cette nuit cruelle où l'on désespérait de ma vie... Je sais que vous m'avez arrachée à la mort lorsqu'un autre allait me tuer.

LUCIEN.

Quoi! il serait possible! vous entendiez...

VALENTINE.

Oui; mais comme l'on entend lorsqu'on va mourir... sans pouvoir faire un mouvement... sans pouvoir dire une parole... Nos amis avaient emmené ma mère qui pleurait... il n'y avait plus près de moi que vous et le médecin qu'on avait fait venir de la ville... un savant, disait-on, qui devait me sauver si Dieu ne m'avait pas irrévocablement marquée pour retourner à lui... Le docteur écrivait... assis à une table... vous interrogeant froidement sur les premiers symptômes de la maladie... et daignant à peine écouter vos réponses... La voix émue, tremblante, vous cherchiez à faire entrer dans son âme la conviction qui était dans la vôtre... à porter dans son esprit la science...

LUCIEN.

Qui me venait du cœur !

VALENTINE.

Enfin le docteur se leva... Je ne voyais pas... mais je compris qu'il vous remettait l'ordonnance qu'il venait d'écrire... en vous chargeant de l'exécuter... Il se fit alors un moment de silence... pendant lequel vous lisiez sans doute... Puis, tout à coup, j'entendis votre voix... « Sortons, sortons d'ici, monsieur... » Et vous le forciez de vous suivre... Une fois dehors, votre voix devint plus ferme... « Monsieur, disiez-vous, je ne suivrai pas vos prescriptions... car vos prescriptions la tueraient !... » Alors, j'entendis le célèbre docteur défendant son opinion avec emportement... avec colère... et l'humble médecin de campagne résistant avec fermeté, avec courage... au prix de son avenir... de toute sa carrière peut-être !

LUCIEN.

Oh ! qu'importait mon avenir... il s'agissait de vous, mademoiselle... c'était votre existence que je défendais !

VALENTINE.

Et vous ne vous trompiez pas... car, lorsque ce savant docteur partit, en laissant peser sur vous seul la responsabilité de ma mort, lorsqu'enfin vous prîtes sa place à mon chevet, un rayon d'espoir réchauffa mon cœur... il me sembla que je ne devais plus mourir... Je voulais parler... et je ne pouvais pas...

LUCIEN.

Mais je crus sentir votre main glacée qui serrait la mienne...

VALENTINE, baissant les yeux.

Oui... je vous remerciais !...

LUCIEN.

Et moi, dans ce moment suprême, abandonné à mes propres lumières, je sentis la confiance m'abandonner... j'avais peur... je tremblais !...

VALENTINE.

Oh ! je m'en souviens... vous étiez penché vers moi... cherchant à saisir dans mes regards... dans mes moindres mouvemens une étincelle de vie... de grosses larmes tombaient de vos yeux sur mes mains... de vives paroles s'échappaient tout bas de vos lèvres... C'était une prière, une prière pour moi, n'est-ce pas ?

LUCIEN.

Oh ! oui... une prière bien sincère, bien fervente ! et Dieu l'a exaucée, mademoiselle, et, deux heures après, la crise était finie, le danger avait disparu...

VALENTINE.

J'étais sauvée !... Et c'est avec de l'argent que l'on prétendait payer cela !... Oh ! non, non... Je n'ai que mon amitié à vous offrir, monsieur Lucien, voulez-vous l'accepter ?

LUCIEN.

Votre amitié !... que dites-vous ?... Ah ! mademoiselle, c'est un trésor que vous me donnez !... c'est plus que la vie... c'est le bonheur !

VALENTINE.

Et maintenant n'oubliez pas que vous avez une amie... une sœur...

LUCIEN, à lui-même.

Une sœur !...

VALENTINE.

Adieu, monsieur Lucien, adieu !

(Elle fait un pas pour sortir.)

LUCIEN, vivement.

Mademoiselle... (Valentine s'arrête.) Pardon... mais je vais vous quitter... pour long-temps, peut-être... et avant de nous séparer... je... (Valentine baisse les yeux et lui tend silencieusement la main.) Ah ! (Il saisit la main de Valentine et la porte à ses lèvres.)

VALENTINE, retirant vivement sa main.

Adieu, adieu !...

SCÈNE VII.

VAUDOYER, JOSEPH, LUCIEN.

VAUDOYER, qui a tout à coup ouvert la porte, le surprend et s'arrête.

Ah !

JOSEPH.

Mais, monsieur...

VAUDOYER.

Je veux voir ton maître, il faut que je parle à ton maître...

JOSEPH.

Pardon, monsieur, mais je vous ai dit que personne...

VAUDOYER.

Personne et moi c'est deux... Va m'annoncer... (Le domestique sort.) Que diable ! (Avec ironie.) Le docteur... parlait bien à la sœur... le frère daignera peut-être me recevoir.

LUCIEN.

Monsieur !...

VAUDOYER, avec ironie.

Excusez-moi de vous avoir dérangé, monsieur le docteur, mais chacun ses affaires... et celles qui m'amènent...

LUCIEN.

Ne me regardez en rien... monsieur ; je vous salue... (Il sort.)

VAUDOYER.

Ensemble !... Je le savais bien qu'ils s'aimaient !... Oh ! maintenant plus que jamais... ils quitteront ce château !... Ce château, qui m'eût dit qu'un jour je devais m'y retrouver encore ?... Ah !... je ne soupçonnais pas, tout à l'heure, que je tremblais en y entrant... Mais elle... Valentine... oh !... je ne veux plus la voir. (D'une voix sourde.) Elle que j'ai peur d'aimer aussi !... L'aimer ! oh !... mais ce serait une horrible vengeance du ciel !...

JOSEPH, entrant.

Voici M. le comte ! (Il sort.)

SCÈNE VIII.

RAOUL, VAUDOYER.

RAOUL, entrant.

C'est vous, monsieur, qui désirez me parler ?

VAUDOYER.

Oui, monsieur le comte, moi-même.

RAOUL, avec hauteur.

Monsieur Vaudoyer, m'a-t-on dit?

VAUDOYER,

Monsieur!... (Se remettant et le regardant en face.) Oui, monsieur, M. Vaudoyer.

RAOUL.

Depuis un mois j'ai pris des renseignemens sur le pays et ceux qui l'habitent. On prétend que vous êtes l'ennemi de ma famille?

VAUDOYER, froidement.

Moi!... c'est possible, monsieur le comte... je n'aime pas les châteaux... le vôtre surtout, parce que... parce qu'il masque ma ferme! Et... si vous venez à quitter le pays et qu'on le jette en bas... ça me fera plaisir.

RAOUL.

Parce qu'à la porte de ce château l'ancien comte de Luxeuil fit arrêter et punir un de ses fermiers convaincu de braconnage!... et par conséquent de roi! C'était votre père, je crois.

VAUDOYER, avec force.

Tenez, monsieur... (D'une voix sourde.) croyez-moi, ne parlons ni de votre père, ni du mien; c'est pour mon propre compte que je suis ici, je viens vous réclamer ce qui m'est dû.

RAOUL, avec dédain.

Ce... qui... vous est dû... Eh! mais vous avez raison... oui, votre nom figure dans les notes que j'ai prises... (Il regarde sur un agenda.)

VAUDOYER.

Une misère... J'ai rafraîchi vos parcs de quelques moutons... il y a deux ans...

RAOUL, tirant de son portefeuille un billet de banque.

Mille francs! les voilà, monsieur!

VAUDOYER, prenant le billet d'une main et de l'autre tirant un papier de sa poche.

Et voilà mon reçu.

RAOUL.

Maintenant, monsieur, je pense qu'entre nous tout est dit.

VAUDOYER.

Pas tout à fait, monsieur le comte; à moins que vous n'ayez encore de la monnaie pour une vingtaine de mille francs... à l'ordre Duhamel.

RAOUL.

Duhamel!...

VAUDOYER.

A Paris... rue Grammont.

RAOUL, vivement troublé.

Mais comment se fait-il que cette créance soit entre vos mains?

VAUDOYER.

Ah! avec des écus... qu'est-ce qu'on n'a pas?

RAOUL.

Il suffit, monsieur... vous serez payé.

VAUDOYER.

Tout de suite?

RAOUL.

Le temps de réaliser la somme nécessaire.

VAUDOYER.

Ça peut mener loin..

RAOUL.

Eh bien!... dussé-je vendre dès demain, et à vil prix, quelques arpens de vignes ou de bois, je n'hésiterai pas, pour retirer de vos mains cette signature.

VAUDOYER.

C'est juste... vous pouvez vous acquitter comme ça; mais, si vous vendez une partie de vos terres pour payer cette lettre de change, il vous faudra en vendre une seconde pour solder les quarante mille francs que voilà.

RAOUL.

Qu'ai-je vu!...

VAUDOYER.

Ordre : Jean Barillon...

RAOUL.

Mais... monsieur...

VAUDOYER.

Et après Barillon... (Sortant un papier.) nous avons Dulouruel... que voici... (Sortant un autre papier.) et encore Morisseau que voilà... deux créances capables d'engloutir, à elles deux, toutes les fermes qui vous restent; si bien qu'il vous faudra vendre le château lui-même, afin de rembourser les effets Delamarre que j'ai l'honneur de vous représenter. (Il lui montre d'autres papiers.)

RAOUL, chancelant, vient s'asseoir à l'avant-scène.

Ah! c'est une horrible trahison!..

VAUDOYER.

Une trahison?... Comment, monsieur le comte, j'ai confiance en votre signature, et vous appelez cela une trahison? Je place ma fortune sous la sauvegarde de votre honneur, et vous appelez cela une trahison?... Vos lettres de change courent les rues de Paris, les bureaux d'escompte et les tripots d'agiotage; moi, je les réunis toutes, j'empêche que le nom de notre illustre seigneur ne se déconsidère, ne s'avilisse; je vous apporte en masse chacune de vos erreurs, et vous appelez cela de la trahison!... Ah! monsieur le comte, vous n'êtes pas juste, et le pauvre marchand de bestiaux attendait mieux que ça de votre seigneurie.

RAOUL.

Trêve de raillerie, monsieur!... Je suis à votre merci, je le sais... mais je m'acquitterai.

VAUDOYER, s'étendant dans un fauteuil.

Ah! jeune homme, jeune homme, l'argent est bien rare par le temps qui court.

RAOUL, allant à Vaudoyer comme pour le faire lever.

Monsieur !...

VAUDOYER, tranquillement, s'allongeant dans le fauteuil.

Ils sont très doux les fauteuils du château.

RAOUL, se couvrant et avec une brusque impatience.

Voyons, parlez, monsieur... que voulez-vous? qu'exigez-vous?

VAUDOYER, se levant et remettant aussi son chapeau sur sa tête.

Moi !... Deux cent mille francs... Voilà tout.

RAOUL.

Mais... si je ne puis payer?...

VAUDOYER.

Ne vous inquiétez donc pas... le château paiera pour vous.

RAOUL.

Le château !... (A part.) O ma mère !... ma mère !...

VAUDOYER.

Je ne vous prends pas en traître, monsieur le comte, je suis en mesure... Et si, dans trois jours... vous ne vous êtes pas libéré...

RAOUL.

Assez, monsieur, assez... N'ajoutez pas la menace à tout ce que je viens d'entendre; songez que vous n'êtes pas encore maître ici... songez que je suis chez moi... et que la patience pourrait m'échapper !...

VAUDOYER.

Ce ne serait pas un bon moyen pour acheter la mienne, monsieur le comte.

LA COMTESSE, en dehors.

Raoul ! Raoul !...

RAOUL.

Ma mère !... (A Vaudoyer.) Sortez, monsieur, sortez !... ou je vous fait chasser !...

VAUDOYER, avec colère.

A charge de revanche, monsieur le comte, quand le château m'appartiendra !...

(Il sort, mais se tient en vue du public, sur le seuil de la porte ouverte. — La porte de droite s'ouvre aussitôt et Valentine entre en courant.)

SCÈNE IX.

RAOUL, VALENTINE, LA COMTESSE, puis JOSEPH, DOMESTIQUES.

VALENTINE.

Raoul !... ma mère a tout appris !...

RAOUL.

Grand Dieu !... (Vaudoyer disparaît.)

LA COMTESSE, pâle et défaite; elle tient un papier à la main.

C'est donc lui... c'est donc cet homme qui peut nous chasser de notre demeure !...

RAOUL.

Que dites-vous?

LA COMTESSE.

Tiens !... lis... C'est un acte de vente... Un acte d'expropriation !... Mais cela n'est pas possible... Expropriés, chassés... nous !... Oh ! c'est un rêve, n'est-ce pas?...

RAOUL.

Oh ! tout est perdu !...

LA COMTESSE.

Ainsi, ils vendront cette demeure... Ils t'arracheront d'ici, toi, mon fils bien-aimé !... Je verrai mes enfans plongés dans la ruine !... dans la misère !... Oh ! non, non, je ne verrai pas cela; Dieu me permettra de mourir avant ce comble de malheurs. (Elle tombe évanouie dans un fauteuil.)

VALENTINE.

Ah ! mon Dieu !... ma mère !... (Elle saisit une sonnette et l'agite.) Du secours, du secours !... (Entrent Joseph et plusieurs domestiques.) Venez, venez tous... (S'approchant de Raoul.) Raoul, ce qu'elle a dit est vrai... elle en mourra...

RAOUL.

Mais que pouvons-nous faire? mon Dieu !

VALENTINE.

Attends !... Toi, ne la quitte pas. (Aux domestiques.) Veillez bien sur ma mère... (Elle prend un châle et un chapeau.) pendant mon absence.

RAOUL.

Où vas-tu donc, Valentine?

VALENTINE.

Chez cet homme, mon frère !...

ACTE DEUXIÈME.

TROISIÈME TABLEAU. — LA FERME.

Une salle donnant sur la cour de la ferme, dont on voit la porte d'entrée. — A gauche, une porte donnant sur le jardin.

SCÈNE I.

HOUDARD, PAYSANS, DOMINIQUE.

(Au lever du rideau, Houdard écrit sur un vieux registre. — Dans la cour, les ouvriers travaillent, rentrent des fourrages; d'autres battent le grain.)

HOUDARD.

Tout est en règle... et M. Vaudoyer peut venir quand ça lui plaira. Il trouvera tout en bon état. (Fermant son registre et regardant l'heure au coucou.) Bientôt deux heures... Pourvu que l' père Dominique ne manque pas...

DOMINIQUE, paraissant à la porte de droite, deuxième plan.

Pauvre aveugle, s'il vous plaît?

HOUDARD.

C'est lui !

DOMINIQUE.

La charité, mes bonnes âmes?

HOUDARD, remonsant au fond.

Entrez, entrez, mon brave homme, vous savez bien qu'il y a toujours un morceau d' pain pour vous dans la buche. Reposez-vous un peu. (Il le fait asseoir. — Bas, à Dominique.) Je vous attendais... (Aux paysans.) Allons, enfans, v'là l'heure d'aller manger la soupe. Bon appétit !

LES OUVRIERS.

Merci, monsieur Houdard... A tantôt !

(Ils sortent par le fond.)

SCÈNE II.

HOUDARD, DOMINIQUE.

HOUDARD.

Les v'là partis, sans s' douter que nous avions à jaser ensemble... C'est c' que je voulais.

DOMINIQUE.

C'est donc un grand secret que vous avez à me dire, monsieur Houdard, que vous prenez tant d' précautions?...

HOUDARD, venant s'asseoir à côté de lui.

Oui, père Dominique... c'est un grand secret, si c' que je soupçonne est vrai !...

DOMINIQUE.

Et c'est moi, un pauvre aveugle qui vit d'aumônes, que vous avez choisi pour confident.

HOUDARD.

Je vous ai choisi, parce que vous avez plus d'années et plus d'expérience que nous tous, parce que vous êtes le plus capable de donner un bon conseil.

DOMINIQUE.

Voyons, de quoi qui s'agit?

HOUDARD, regardant autour de lui si personne ne peut l'entendre.

Père Dominique, vous avez entendu parler de Philippe de Luxeuil?...

DOMINIQUE.

Celui qui assassina, pour le voler, son frère, le mari de Mme la comtesse.

HOUDARD.

C'est-à-dire, celui qu'on accusa !... Tout le monde l'a cru coupable dans le village... tout le monde, excepté Pierre Houdard.

DOMINIQUE, tranquillement.

Vous?...

HOUDARD, lui posant la main sur le bras.

Oui, Dominique; et jugez si je pouvais le condamner, moi !... Ma ferme venait de brûler !... En deux heures de temps, bestiaux, récoltes, tout était anéanti !... Si bien que ma vieille mère, ma sœur et moi nous étions réduits à la dernière extrémité !... Un homme, un seul, eut pitié de nous... un seul vint nous tendre la main et sauver de la misère... de la mort peut-être, tous ceux qui m'étaient chers... C'était lui, Dominique.

DOMINIQUE.

Lui !...

HOUDARD.

C'était Philippe de Luxeuil. Le lendemain, un bruit sinistre se répandit... Le comte de Luxeuil était mort dans la nuit... mort assassiné... et ils disaient que c'était par son frère !... par celui qui, peu d'heures avant, nous avait sauvés... Est-ce que c'était possible, ça?... Est-ce que le meurtre et la charité pouvaient ainsi sortir de la même main?...

DOMINIQUE.

Et cependant, tout le monde, ici, maudit sa mémoire !

HOUDARD.

Et moi, je la vénère et veux la réhabiliter...

DOMINIQUE.

La réhabiliter !...

HOUDARD.

Attendez !... (Il va ouvrir une porte.) Brigot ! Brigot ! Approche...

SCÈNE III.

LES MÊMES, BRIGOT.

BRIGOT.

Salut, m'sieu Houdard.

HOUDARD.

Parle sans crainte devant le père Dominique... As-tu enfin trouvé l'affaire?

BRIGOT.

P't-être ben, bourgeois...

HOUDARD.

A merveille... Alors, redis-nous tout ce que t'as vu...

BRIGOT.

Pour lors, m'sieu Houdard, c'était... à la brune, il y a en d' ça hier *huit* jours... Je m'en revenais du marché, l' soleil avait été dur... et en passant cont' l'étang... il m' vint à l'idée... d' piquer un' tête... un p'tit bain... Une fois l'an, par hasard... c'est pas trop malpropre !... Pour lors, en deux temps me v'là, sauf vot' respect, nu comme Adam et Eve...

HOUDARD.

Après, après...

BRIGOT.

Pour lors, v'là que j' vois v'nir à mé m'sieu Vaudoyer... L'étang est à lui de c' côté-là !... Il va croire que je li vole ses *guernouilles*, que je pense en moi-même !... Pour lors, je m' blottis sous les joncs en attendant qu'il passe... Pas du tout... y n' passe pas... y s'arrête juste à une coudée de ma tête... Il tenait à la main un beau brimborion d'or qui reluisait... Pour lors, qu,

dit : « C'est dommage !. . un si superbe cachet, » — y paraît que c'était un cachet, — et, avec son couteau, je l' vois qui gratte, qui gratte le cachet, puis, d'un' main il le remet dans sa poche, et, d' l'autre, il jette quèqu' chose à l'*ian*. Là-dessus, il tourne les talons... et le v'là parti !... Pour lors, j' pique ma tête en repos... Mais tout en repensant à c' qui était tombé dans l'étang. Quoi qu' ça peut être? que je disais... Je piqoe... je repique... et rien de rien... L' lendemain j'y retourne, je repique... rien toujours, et tous les jours comme ça, jusqu'à ce matin, où que je repique et que j'ai enfin trouvé le beau diamant, bien que v'là.

HOUDARD.

Donne, donne... Tiens, v'là la pièce blanche que je t'avions promise... C'est bien, mon gas !...

A BIGOT.

Merci... Ah ! ça va bien... J'avalerons un coup à vout' santé... Ça me recomfortera de t'eau que j'ai bue...

HOUDARD.

Maintenant, va nettoyer ton étable, et quand le père Dominique aura réfléchi à ça, je te dirai c' qu'il faudra faire.

BRIGOT.

Voui, m'sieur Houdard... Mais, c'est égal, j'ons pris des balus pour tout le restant d' mes jours.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

HOUDARD, DOMINIQUE.

DOMINIQUE, se levant.

Eh bien !... cette pierre?...

HOUDARD.

Tenez, père Dominique, la v'là !...

(Il lui met sous les yeux une petite pierre qu'il prend dans sa poche.)

DOMINIQUE.

La v'là !... la v'là !... Et des yeux pour la regarder?...

HOUDARD.

C'est vrai, père Dominique !... L'homme assassiné s'appelait Gastou de Luxeuil... et il y a sur la pierre deux lettres gravées : un G et un L.

DOMINIQUE, vivement.

Et au dessus des lettres... regardez... regardez bien !... Les familles nobles... ont des ornemens, des... armoiries... Que voyez-vous?...

HOUDARD.

Une espèce de couronne... comme celle de l'écusson qui est au dessus de la grille du château !...

DOMINIQUE.

Donnez !... donnez, que je touche cette pierre !...

HOUDARD, lui donnant la pierre.

Oui, touchez, touchez !... On dit que les aveugles ont des yeux au bout des doigts !...

DOMINIQUE.

Oui, c'est un indice !... Mais il faut d'autres preuves que celles-là pour accuser un homme... pour dire à des juges : « Vous avez condamné un innocent et voici le coupable !... »

HOUDARD.

Oui, mais le ciel qui nous l'a envoyé nous en donnera peut-être d'autres?... Et puisque vous aimez les gens du château, faut nous unir ensemble... Vous avez la tête et le cœur solides !... moi, j'ai d' la patience et de bons yeux : vous penserez pour nous deux...

DOMINIQUE.

Et vous y verrez pour moi... (Lui tendant la main.) Eh bien !... touchez donc là... c'est dit !...

HOUDARD, vivement.

C'est dit... Silence !... On vient !...

SCÈNE V.

LES MÊMES, CHARMOULU.

HOUDARD.

Ah ! c'est Charmoulu !...

CHARMOULU.

Moi-même, papa Houdard ; j' viens vous dire que M. Vaudoyer vous attend chez l' notaire, où qu'il a versé les fonds.

HOUDARD.

En ce cas, je n'ai plus qu'à dire adieu à tout ça...

DOMINIQUE, allant vers la porte.

Merci de vot' bonne charité, monsieur Houdard.

HOUDARD.

Un instant, père Dominique. Vous restez, Charmoulu ?

CHARMOULU.

Oui ; j'attends M. Vaudoyer.

HOUDARD.

C'est bien... Allons, père Dominique...

(En sortant tous deux, Dominique commence une conversation qui se perd au fond.)

DOMINIQUE, à mi-voix.

Ah ! m'sieu Houdard, que le ciel bénisse vos efforts... (Ils sortent.)

SCÈNE VI.

CHARMOULU, puis FLEUR DE LYS.

CHARMOULU.

C'est aujourd'hui, Vaudoyer, que nous allons régler nos comptes... Ah ! ça sera peut-être dur à arracher ; mais ma nièce revient au pays, et je

veux être riche pour lui faire honneur !... Ah ça ! quand doit-elle arriver ?... (Tirant une lettre de sa poche, et lisant.) « Mon chère oncle, je mets » la main à la plume pour vous dire...»

FLEUR DE LYS, entrant.

» Pour vous dire que je reviens au pays... »

CHARMOULU.

C'est elle... ma petite Fifine Toinon...

FLEUR DE LYS.

Pardon, Rose-Hortensia, Fleur de Lys, si ça vous est égal... J'arrive presque en même temps que ma lettre, et également *franco*...

CHARMOULU.

Mais viens donc dans mes bras... (Il l'embrasse.) Embrasse-moi donc ; j'en reviens pas !... Comment te v'là ici !...

FLEUR DE LYS.

Ma foi oui... Je m'embêtais à Paris... J'ai voulu revoir le chaume qui m'a vu naître... et un beau matin, je me décida... et je parta.

CHARMOULU.

Et tu partas ! Est-ce que tu ne te plaisais plus à l'Opéra, dans le ballet ?

FLEUR DE LYS.

Ah ! Dieu ! ne m'en parlez pas... c'est un tas d'intrigues, de passe-droits... On ne sait jamais sur quel pied danser !... (Avec mystère.) Et puis, figurez-vous, mon oncle, que j'ai eu des raisons très *majores* pour abdiquer le corps de ballet...

CHARMOULU.

Ah ! t'as abdiqué !...

FLEUR DE LYS.

Imaginez-vous, mon oncle, que la semaine dernière on a découvert qu'une de ces demoiselle avait un amant !...

CHARMOULU.

Un amant... à l'Opéra !... Voyez-vous ça !... A propos, qué qu' c'était ce petit blond que j'nus trouvé chez toi, la première fois que j'ons été à Paris ?...

FLEUR DE LYS.

Un petit blond ?... Ah ! c'était mon tapissier...

CHARMOULU.

Ton tapissier ?... un monsieur si bien couvert...

FLEUR DE LYS.

Je vous jure, mon oncle, que c'est lui qui avait fourni les meubles de mon appartement.

CHARMOULU.

Ah !... Et c't autre... ce grand brun qui déjeûnait avec toi à mon second voyage ?...

FLEUR DE LYS.

Ah ! celui-là... c'était... c'était mon notaire...

CHARMOULU.

Un notaire !... diable !...

FLEUR DE LYS.

A preuve qu'il me payait mes rentes le premier de chaque mois.

CHARMOULU.

Ah !... mais j'y pense, il était en uniforme.

FLEUR DE LYS.

En uniforme de la garde nationale... Il était de garde ce jour-là...

CHARMOULU.

Tiens ! tiens !... Je l'aurais plutôt pris pour un chasseur d'Afrique... Après ça, vous me direz : on change si souvent les uniformes dans cette garde nationale... Ah ça ! d'où donc que t'as des rentes ?

FLEUR DE LYS.

C'est-à-dire que j'en avais ; mais j'ai éprouvé des faillites... et le mois passé mon homme d'affaire manqua, et il s'enfuya...

CHARMOULU.

Il s'enfuya !... Le scélérat !...

FLEUR DE LYS.

Il a passé à la Guadeloupe... par le chemin de fer...

CHARMOULU.

Vraiment !...

FLEUR DE LYS.

Il aimait trop la danse, les danseuses lui ont fait lever le pied !

CHARMOULU.

Mais ce riche mariage que tu m'écrivais...

FLEUR DE LYS.

Que j'allais contracter... Il n'y a manqué que le contrat... et je n'ai pas voulu me passer de cette légère formalité...

CHARMOULU.

Ah ! le mariage est flambé ?... Un jeune homme si comme y faut... Qu'est-ce qu'a donc pu faire manquer vot' union ?

FLEUR DE LYS.

Ah ! une raison majeure... Nous n'avions pas les mêmes opinions politiques.

CHARMOULU.

Ah ! dès que vous n'aviez pas les mêmes opinions politiques...

FLEUR DE LYS.

Et comme un malheur n'arrive jamais sans l'autre...

CHARMOULU.

Quoi qu'y a donc encore ?...

FLEUR DE LYS.

Vous savez bien ce petit entresol que j'occupais rue de Bréda ?

CHARMOULU.

Eh ben ?

FLEUR DE LYS.

Eh bien ! le propriétaire a eu la petitesse de faire tout saisir...

CHARMOULU.

Tout saisir !...

FLEUR DE LYS.

Sous prétexte que je lui devais quatre termes

sur une année de loyer... Si ça n'est pas une horreur!

CHARMOULU.

En v'là un gueurdin!

FLEUR DE LYS.

Si bien qu'après toutes mes infortunes, j'ai pris l'existence de Paris en grippe... Je renonce aux chœurs de l'Opéra, aux cœurs de ces messieurs... à toute espèce de cœurs enfin... et je redevions paysanne...

CHARMOULU.

Paysanne!... Ah bah! tu veux te refaire paysanne?...

FLEUR DE LYS.

Tout ce qu'il y a de plus paysanne!... avec des poules, des lapins, des sabots et mon innocence!

CHARMOULU.

Eh ben! si c'est ton idée de rester ici, tu y resteras; mais pas pour y être une pauvre fille de ferme! Allons donc! T'as perdu ta fortune... Eh ben! moi je t'en donnerai une autre...

FLEUR DE LYS.

Vous, mon oncle?...

CHARMOULU.

Chut!

FLEUR DE LYS.

Un ménétrier?...

CHARMOULU.

Un méoétrier.

FLEUR DE LYS, à part.

Allons, y se fait vieux, sa raison fait comme mes meubles... elle déménage...

CHARMOULU.

Ah! tu ne me crois pas... Eh ben! tu verras!...

FLEUR DE LYS.

C'est bon; mais en attendant vos millions, mon oncle, j'allons quitter ces beaux affutiaux-là!

CHARMOULU.

Eh ben, va, petite... va... Ah! petite, la clé... tu n'entrerais pas sans...

FLEUR DE LYS.

Merci, mon oncle....

CHARMOULU.

Dis donc... dis donc, puisque tu vas être villageoise... la semaine prochaine, je te frai couronner rosière...

FLEUR DE LYS, baissant les yeux.

Moi, mon oncle...

CHARMOULU.

Allons, va, va...

FLEUR DE LYS, riant.

Au revoir, mon oncle!...

CHARMOULU.

Au revoir, ma nièce!...

SCÈNE VII.

CHARMOULU, puis VAUDOYER.

CHARMOULU.

Allons, elle est gentille tout d' même, et me v'là donc chef de famille.

(On entend des cris au loin.)

PAYSANS, entourant Vaudoyer.

Vive m'sieu Vaudoyer!

CHARMOULU.

Ah! c'est lui... Attention.

(Il se place dans un coin; les cris recommencent.)

VAUDOYER.

C'est bien! c'est bien! pour mon jour d'arrivée, je donne campo à tout le monde.

LES PAYSANS, criant de nouveau.

Vive m'sieu Vaudoyer! (Ils sortent.)

VAUDOYER, entrant.

Ah! te voilà, toi.

CHARMOULU, chantant et jouant sur son violon.

Me voilà! me voilà!
Me voilà!.. (*Ter.*)
(Il fait des fioritures.)

VAUDOYER, l'interrompant.

Assez! (Charmoulu achève son air.) En finiras-tu?

(Il passe à la table, et commence à ôter ses sacoches, son bonnet, etc. — Pendant ce temps, Charmoulu regarde inut autour de lui.)

CHARMOULU.

La musique ne plait pas à monsieur? alors repose-toi, cher Paganl. Mazette! c'est encore une fameuse acquisition de plus que c'te ferme... Le Vaudoyer sera bientôt maître de tout le pays. Nous tournons au marquis de Carabas... A qui cette belle ferme?... à M. Vaudoyer!... A qui ces belles prairies?... à M. Vaudoyer!... A qui ces bisux moutons?... à...

VAUDOYER, impatient.

Voyons, en deux mots, que me veux-tu?

CHARMOULU.

En deux mots?... la moitié de ce que t'as, et v'là tout!

VAUDOYER.

La moitié?

CHARMOULU.

Pas davantage... Je ne veux que ce qui m'est dû; mais je le veux.

VAUDOYER.

Ce qui t'est dû?

CHARMOULU.

Il paraît que t'as la mémoire courte, et qu'y faut te la rafraîchir; ah ben! écoute donc... Un jour, il y a de ça... vingt ans... nous étions jeunes tous les deux, toi surtout... paresseux... tous les deux... et assez mauvais sujets... tous les deux...

VAUDOYER.

Enfin?...

CHARMOULU.

Ne te presse pas... Nous étions donc amis, moi qui ne valais pas grand'chose, et toi... qui ne valais rien du tout...

VAUDOYER.

Ah! c'est pour me dire ça!...

CHARMOULU.

Laisse donc, ça fait toujours plaisir de se rappeler ses jeunes années... Un jour donc... tu vieus me trouver à la brune: « Charmoulu, que tu me dis, il y a un bon coup à faire, en es-tu? » Je voyais bien dans tes yeux quelque chose qui me faisait peur; mais, ce jour-là... j'avais soif.

VAUDOYER.

Tu as accepté... et depuis...

CHARMOULU.

Pas si vite... J'ai accepté, et le soir même, à onze heures, nous escaladions ensemble le mur du parc des Luxeuil; tu me conduisis par un escalier dérobé... et un quart d'heure après...

VAUDOYER.

Tais-toi.

CHARMOULU.

Un quart d'heure après, y avait un homme de moins et un assassin de plus...

VAUDOYER.

Notre crime fut égal...

CHARMOULU.

Pas du tout... Moi j'étais venu pour prendre... et non pas pour tuer!... D'ailleurs, tu sais bien que c'est toi, toi seul qui l'as frappé, toi qui as emporté la cassette... une cassette qui renfermait quatre cent mille francs...

VAUDOYER, redescendant.

Tu mens...

CHARMOULU.

Qu' t'es bête, va... Pour qui que tu cries ça, pisque nous n' sommes que nous deux? Je disais donc quatre cent mille francs que je t'ai laissés sans dire un mot, sans rien réclamer, et sur lesquels tu m'as donné de temps en temps une méchante petite pistole; et t'as cru que je m'en contenterais toujours?... Oh! que nenni, mon homme, oh! que nenni.

VAUDOYER.

Et pourquoi avoir attendu jusqu'à présent?

CHARMOULU.

Je vas te le dire: le comte mort... j'ai eu peur...

VAUDOYER.

Peur!...

CHARMOULU.

J'ai eu peur... et j'ai fait ce petit calcul... Si j'ai de l'argent... une grosse somme... je suis si maladroit... je me connais; avec ma soif perpétuelle, je me trahirai, et ma fortune me perdra... Vaudoyer, au contraire, est un finot, lui; y trouvera le moyen de mettre tout ce bien là au grand jour, sans qu'on se demande ni ce que c'est, ni d'où que ça vient... Et je ne m'étais pas trompé, va!... T'as d'abord acheté quèque pauv' têtes de bestiaux, que t'as vendues au marché, puis un peu plus, un peu plus, et toujours comme ça en augmentant; si bien qu'à force de racheter et de revendre, à force de spéculer dans le pays et à la ville, y s'est trouvé qu'un jour on disait que Vaudoyer devait avoir pour le moins cent mille livres à lui...

VAUDOYER.

Cent mille francs!... Tu es fou!..

CHARMOULU.

Alors t'as agi largement, t'as acheté de grandes terres et des grands troupeaux, et aujourd'hui t'as quatre cent mille francs à toi!...

VAUDOYER.

Quatre cent mille francs!... C'est faux!...

CHARMOULU.

Quatre cent mille francs bien avérés, bien connus de tout le monde; et tu peux me dire, à moi qui vais m'arranger pour t'avoir sauvé la vie: « Charmoulu, v'là la moitié de ce que je possède. » Je refuserai... d'abord; mais j'accepterai ensuite, et je recueillerai enfin tout l' fruit de ma patience et de mon attente, et je me trouverai à mon tour gros richard comme toi, sans inquiétude, sans peine et sans danger... V'là mon calcul, mon homme, et je ne le crois pas mauvais.

VAUDOYER.

Mais si je refuse...

CHARMOULU.

D' partager?... Je t'y forcerai... j' suis en mesure...

VAUDOYER.

Tu me menaces... moi... Tu me connais pourtant bien... tu sais que je serais capable...

CHARMOULU.

De me tuer?... Mais tu me tuerais, mon pauv' ami, que j' serais encore en mesure!...

VAUDOYER.

En mesure!

CHARMOULU.

J'ai amassé cent écus... C' n'est guère; mais c'est assez pour deux choses... la première, faire un testament...

VAUDOYER.

Un testament...

CHARMOULU.

Que j'ai placé avec mes cent écus chez le notaire de l'endroit, à seule fin que si je me périssais d' mort subite, on ouvrirait ce testament, où je raconte...

VAUDOYER.

Quoi?...

CHARMOULU.

La mort du comte de Luxeuil

VAUDOYER.

Tu as écrit cela, malheureux !...

CHARMOULU.

Tout au long. Tu vois que, si tu me tuais... ça ne te mènerait à rien de bon bon; car il te faudrait encore occire M. le notaire... et un homme de loi, ça a la vie dure.

VAUDOYER.

Mais si je refuse simplement de partager, tu n'oseras pas te dénoncer pour me perdre...

CHARMOULU.

Non; mais je filerais à l'étranger, et une fois là, je nous dénoncerais bel et bien tous les deux, et je donnerai la preuve de ton crime.

VAUDOYER.

La preuve ! il n'y en a pas !

CHARMOULU.

Y en a, mon pauv' Vaudoyer, y en a une surtout, pus terrible que toutes les dénonciations, pus accablante... qu'un aveu que tu ferais toi-même...

VAUDOYER.

C' n'est pas vrai... Tu me l'aurais dite !

CHARMOULU.

Pour que tu me la détruises?... Allons donc, bêta !... Je te l'ai cachée pour l'avoir à mon service... le jour du grand partage, et ce jour-là est venu. Tiens, v'là du monde qu'arrive, je vas te fournir une occasion pour être grand et généreux.

VAUDOYER.

Prends garde! Charmoulu, prends garde! Je ne te dis qu' ça !...

CHARMOULU.

Allons, v'là quelqu'un, sois gentil.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PHŒBUS, GRAIN D'ÉPI.

GRAIN D'ÉPI, précédant Phœbus et lui montrant le chemin.

Par ici, mon bourgeois, par ici; nous y v'là à la ferme.

CHARMOULU, à part.

Grain d'Épi !... un étranger !... V'là ce qui m' faut.

PHŒBUS, saluant Vaudoyer.

Monsieur... c'est au propriétaire de la ferme du Bois-Ménil que j'ai l'honneur de parler ?

VAUDOYER.

Oui, monsieur.

PHŒBUS.

Alors, monsieur, c'est bien vous que l'on m'a indiqué comme l'homme le plus honnête et le plus vertueux de tout le pays?

GRAIN D'ÉPI, à part.

Le plus vertueux !... Eh ben ! et moi ?

VAUDOYER.

Moi ?... Mais, monsieur...

CHARMOULU, à part.

A mon affaire ! (Haut.) Et ou n' vous a pas trompé sur son compte, monsieur; même que pour un pauvre petit service que j'y ai rendu, ce bon M. Vaudoyer veut me combler de bienfaits.

GRAIN D'ÉPI.

Ah bah !

PHŒBUS.

Ah! la reconnaissance est une jolie vertu...

VAUDOYER.

Allons, te tairas-tu?...

CHARMOULU.

Non !... j' me tairai pas!... Je vous fais juge, mon bourgeois... si ça vaut la peine... Ce bon m'sieu Vaudoyer traversait l' bois hier au soir... en même temps que j'm'en venais d' la ville... mon fusil sur le bras, l'histoire d'abattre, par ci, par là, un' *marle* pour m'amuser...

GRAIN D'ÉPI, à part.

Vieux gueusard d' braconnier, va!...

CHARMOULU.

V'là qu' tout d'un coup... un gros animal débouche d'une allée, en courant *drel* à c't honnête homme que v'là...

PHŒBUS.

Ah ! mon Dieu !

CHARMOULU.

C'était un loup... un horrible loup, un loup énorme... un loup...

PHŒBUS.

Un loup fabuleux, enfin...

CHARMOULU.

Juste, tout ce qu'il y a de plus fabuleux.

VAUDOYER, à part.

Où veut-il en venir?

CHARMOULU.

Moi, je ne perds pas la tête, je l'ajuste, et je l'abats raide mort à ses pieds... Mais...

PHŒBUS.

Ah !... quel sang-froid, quel courage !... C'est un beau trait !

CHARMOULU.

C'est une misère, quoi... ça vaut vingt francs à la *mairerie*... mais lui !... il m'appelle son sauveur... son frère !... Et v'là que, quand vous êtes arrivé, il exigeait que je vienne habiter sa maison.

PHŒBUS.

Oh ! bien !... oh ! très bien !...

VAUDOYER, à part, en se levant.

Hum! l'effronté coquin...

CHARMOULU.

Oui, il veut que je demeure avec lui et pour toujours, mon bon monsieur.

VAUDOYER, avec colère.

Oh ! Charmoulu !... Charmoulu !...

CHARMOULU.

Y veut que je me vêtisse, que je me blanchisse, que je me nourrisse comme lui !...

PHOEBUS.

C'est sublime !...

GRAIN D'ÉPI.

C'est une gosse...

PHOEBUS, à Vaudoyer.

Monsieur, je vous déclare sublime !...

VAUDOYER.

Qué que c'est que c't imbécile-là ?

CHARMOULU.

Enfin... il veut que je partage sa fortune !...

PHOEBUS et GRAIN D'ÉPI.

Sa fortune...

CHARMOULU, pleurant.

Toute sa fortune, mon bon monsieur !

VAUDOYER, bas.

Oh ! mais tu te tairas, misérable !

CHARMOULU, d'une voix émue.

Non, je ne me tairai pas, bienfaiteur, je crierai vos vertus par dessus le clocher du village.

PHOEBUS.

Et je l'approuve, monsieur.

VAUDOYER, bas.

Et tu crois pouvoir me forcer...

CHARMOULU, très haut.

Et vous croyez pouvoir me forcer... Eh bien ! oui, je cède... mais je cède pour que tout le monde vous admire, vous vénère... Ne vous fâchez pas, j'accepte, j'accepte tout, généreux bienfaiteur...

PHOEBUS.

Ah ! ce noble combat m'a ému, j'en pleure, monsieur, j'en pleure. (Il remonte la scène.)

GRAIN D'ÉPI, s'avançant près de Charmoulu.

Ah ça ! et le loup, je demande à voir un peu de loup ; rien que la queue.

CHARMOULU.

Le loup ?... Il l'a déjà envoyé à la ville pour le faire empailler !

GRAIN D'ÉPI, à part.

Y a quèque chose là-dessous.

PHOEBUS, en redescendant.

Messieurs, c'est magnifique ! Je cherchais de braves gens pour m'aider à faire valoir mes fonds... et je crois être un peu bien tombé !...

GRAIN D'ÉPI.

Oh ! oui, y peut s' vanter d'avoir la main heureuse !

VAUDOYER.

Des fonds...

CHARMOULU, avec empressement.

Monsieur a des fonds ?...

PHOEBUS.

J'ai des fonds, et je vous les confierai, à vous... et à monsieur... Nous établirons ici une ferme modèle... Je sacrifierai, s'il le faut, cent... deux cent mille francs...

CHARMOULU.

Que vous nous confierez ?

PHOEBUS.

Avec le plus grand plaisir... et vous acceptez ?...

CHARMOULU.

Avec le plus grand plaisir !...

GRAIN D'ÉPI.

Les filous... vont-y manger du melon.

PHOEBUS, à Vaudoyer.

Monsieur est encore tout ému, mais nous causerons de cela plus tard...

VAUDOYER, avec embarras.

Oui, oui, plus tard... (Bas, à Charmoulu.) Ah ! si jamais je te tiens à mon tour, Charmoulu...

(Il prend son chapeau et fait une fausse sortie.)

CHARMOULU, bas.

Si jamais tu me tiens, cher ami, je suis sûr de mon affaire !... (Haut.) Allons, bienfaiteur, je suis à vos ordres. (Ils vont pour sortir ; Charmoulu se tourne vers Phœbus.) Ah ! nous ferons joliment prospérer vos fonds !... Vot' fortune vaut deux cent mille francs ; mais, une fois entre nos mains, vous ne vous doutez guère de ce qu'elle vaudra !

VAUDOYER, revenant.

Eh bien ! viendras-tu ?

CHARMOULU.

Me v'là, bienfaiteur.

PHOEBUS.

Merci, merci, couple honnête et vertueux.

(Vaudoyer et Charmoulu sortent. — Phœbus les accompagne en leur serrant la main avec effusion, puis il revient s'asseoir à l'avant-scène.)

SCÈNE IX.

PHOEBUS, GRAIN D'ÉPI.

GRAIN D'ÉPI, à part.

En v'là un d'aveugle !... J'ai t'y bien fait de lâcher le père Dominique... j'aimons ben mieux c't aveugle-là !...

PHOEBUS.

Ah ! je me sens à l'aise au milieu de tous ces braves gens.

GRAIN D'ÉPI, à part.

Est-ce que je ne vas pas aussi en manger une petite côte ?... Oh ! si, si...

PHOEBUS.

Ah ! je respire mieux dans ce séjour d'innocence. (Regardant Grain d'Épi, qui baisse les yeux et roule sa casquette entre ses mains d'un air bête.) Jusqu'à ce garçon qui m'a conduit dans tout le pays, et qui a un air de probité... Comment t'appelles-tu, petiot ?

GRAIN D'ÉPI.

Grain d'Épi.

PHOEBUS.

Grain d'Épi ! D'où te vient ce nom-là ?

GRAIN D'ÉPI.

On me l'a baillé à cause qu'étant enfant, mes pères et mères me faisions ramasser les grains d' blé pour notre *sustance*.

PHŒBUS, avec attendrissement.

Des grains de blé!... de simples grains de blé!

GRAIN D'ÉPI.

Des grains de blé du bon Dieu!

PHŒBUS.

Et quel est ton état, maintenant?

GRAIN D'ÉPI.

Maintenant, chien d'aveugle, mon bon monsieur.

PHŒBUS.

Chien d'aveugle!...

GRAIN D'ÉPI.

Je conduis un infortuné privé de la lumière!...

PHŒBUS.

Ah! oui, je comprends, avec une... Mais, sois tranquille... Je prends ton nom... tu auras une place dans ma ferme modèle...

GRAIN D'ÉPI.

Une place! à moi!...

PHŒBUS.

Et en attendant... (Il tire sa bourse, et à part.) Je vais lui donner quelques décimes... (Haut.) En attendant, voilà...

GRAIN D'ÉPI.

Une quinzaine d'avance!... Vingt francs!...

PHŒBUS.

Hein!... comment!... Vingt...

GRAIN D'ÉPI, tendant la main.

Ah! mon bourgeois... ma Providence!... J' vas courir conter ça dans tout l' pays.

PHŒBUS.

Dans tout le pays?... Ah!

(Il tire vingt francs de sa bourse.)

GRAIN D'ÉPI.

Avant une heure, tout l' monde bénira l' nom... du marquis de Présalé.

PHŒBUS.

Prévalé. (Il lui donne son argent.)

GRAIN D'ÉPI.

Ah! oui... Présalé... Vingt francs... Ah ben! on va joliment vous fêter, vous admirer, vous... J' suis ben sûr que dimanche on vous portera à la messe en triomphe!

PHŒBUS, le suivant.

Non... non... point d'ovation... je m'y oppose!...

GRAIN D'ÉPI, à la porte.

Vive le marquis de Présalé! (Il sort en courant.)

SCÈNE X.

PHŒBUS, puis FLEUR DE LYS, en grosse paysanne.

PHŒBUS.

Ah! enfin!.. mes projets chéris vont se réaliser!... Je m'installe ici, dans cette ferme... et quant au château... votre serviteur!... Un peu plus, j'étais mis dedans par mon ami Raoul. A Sa sœur n'est pas du tout mon fait!... Il me faut autre chose... Il me faut une femme naïve et candide... (Il s'arrête en voyant Fleur de Lys, qui arrive par le fond.) Tiens... quelle est cette jeune villageoise?

FLEUR DE LYS, sans le voir.

Qu'est-ce qu'est donc devenu mon oncle?... (Apercevant Phœbus.) Ah!...

PHŒBUS.

Je lui ai fait peur!

FLEUR DE LYS, à part.

Un élégant de Paris.

PHŒBUS.

Mademoiselle... jeune fille... jolie jeune fille...

FLEUR DE LYS, à part.

Tiens, il a l'air bête... faut que je m'en amuse... (Haut.) Vot' servante, m'sieur...

PHŒBUS, lui prenant la main.

Ma servante, vous... (Avec affectation.) Oh! non, non... Oh! non... non!...

FLEUR DE LYS, à part.

Il est bête, je ne me trompais pas.

(Elle retire sa main.)

PHŒBUS.

Est-ce que je vous fais peur?...

FLEUR DE LYS.

Peur... Oh! que nenni; ah! ben du contraire...

PHŒBUS, avec joie.

Ben du contraire... vrai! ben du contraire... Ah! voilà une parole... une bien jolie parole...

FLEUR DE LYS, à part.

Décidément, il est très bête!...

PHŒBUS.

Vous êtes de la ferme?

FLEUR DE LYS.

J' sommes vachère...

PHŒBUS.

Vachère! ma chère! condamnée à vivre dans une étable, comme une simple genisse, et ça avec une figure... une taille comme celles-là... avec des mains... ah! les jolies petites mains... comme elles sont blanches pour une paysanne...

FLEUR DE LYS.

C'est l' lait, m'sieu!

PHŒBUS.

Le lait... Et puis ce teint frais et rose...

FLEUR DE LYS.

C'est l' lait, m'sieu...

PHŒBUS.

Tandis que nous autres, gentilshommes parisiens... (Il se passe la main sur la visage.)

FLEUR DE LYS.

C'est l' lait!...

PHŒBUS.

Eh bien! je viens ici pour me mettre à ce ré-

gime rafraîchissant... Mais, dites-moi... comment vous nomme-t-on, mademoiselle?

FLEUR DE LYS, à par

Mon nom, diable! pas celui de Paris. (Haut.) Je m'appelle Rose-Camélia-Tubéreuse!

PHOEBUS.

Mais c'est un bouquet de fleurs que cette jeune fille!... (S'animant.) Eh bien!...

FLEUR DE LYS, à part.

Qu'est-ce qui lui prend donc?...

PHOEBUS.

Ravissante Rose-Camélia-Tubéreuse, apprenez que je suis amoureux.

FLEUR DE LYS.

Ah bah!

PHOEBUS.

Apprenez que je suis garçon.

FLEUR DE LYS.

Ah! diable!

PHOEBUS.

Apprenez que je suis riche.

FLEUR DE LYS, à part.

Ah! fichtre!... (Haut.) Vous êtes amoureux, m'sieu?

PHOEBUS.

Ou du moins tout près de le devenir... D'abord, belle Tubéreuse...

FLEUR DE LYS.

Et... où's que vous voulez en venir, m'sieu?

PHOEBUS, chaudement.

Où's que je veux... (Se reprenant). Où je veux en venir; vous l'apprendrez bientôt!

FLEUR DE LYS, à part.

Je crois qu'il est pincé.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, VAUDOYER, BRIGOT, puis VALENTINE.

VAUDOYER, à Phœbus.

Votre serviteur, monsieur. Voilà qui est dit, Brigot; je permets, comme M. Houdard, que la classe se tienne, comme autrefois, dans cette ferme.

BRIGOT.

C'est bon, monsieur Vaudoyer.

PHOEBUS.

La classe!... Vous possédez une institution?

VAUDOYER.

Oh!... une école de village.

BRIGOT.

Même qu'alle se tient dans l'étable aux vaches qu'est là en face.

PHOEBUS.

Dans l'étable!

FLEUR DE LYS.

C' qui fait que j' profitons un brin en allant traire.

BRIGOT.

Et j'ons un fameux magister, dà! un jeune homme ben savant, qui est *sargé* d' former des citoillens éclairés pour la patrie.

VAUDOYER.

Oui; on lui donne cent écus pour ça!...

BRIGOT.

Cent écus, à condition qu'il aura soin de la mairerie, qu'il balayera le marché aux veaux, qu'il portera les lettres, et qu'il curera la mare aux canards.

PHOEBUS.

Ah bah!... l'instituteur?...

VAUDOYER, à Brigot.

Allons, allons, c'est convenu.

PHOEBUS, à Brigot.

Brigot, tu feras partie de ma ferme modèle...

BRIGOT.

Merci, monsieur...

PHOEBUS.

Adieu, mon cher Vaudoyer.

VAUDOYER.

Adieu, monsieur...

PHOEBUS, à Fleur de Lys.

Au revoir, mon bel ange.

FLEUR DE LYS, à part.

Son bel ange! Décidément il a mordu...

VALENTINE, à la porte, avec une femme de chambre.

Ah! le voilà: partez, partez, il faut que je lui parle..

VAUDOYER, à part.

Qu'ai-je vu!...

PHOEBUS.

Mlle de Luxeuil!...

FLEUR DE LYS, bas, à Phœbus.

Qué qu' c'est cette demoiselle?...

PHOEBUS, bas et l'emmenant.

Chut!... je vous conterai ça... (Ils sortent.)

SCÈNE XII.

VALENTINE, VAUDOYER.

VAUDOYER, à part.

Elle ici, près de moi!... Oh! je pensais bien qu'ils en viendraient à la prière... mais ce n'est pas elle, elle, que j'attendais...

(Musique. — Sortie de Phœbus et de Fleur de Lys.)

VALENTINE.

Comme je tremble!...

VAUDOYER.

La contempler sans obstacle... lui parler sans témoins... Oh! non, non, je ne faiblirai pas!...

VALENTINE, à part.

O mon Dieu! donnez-moi du courage!...

VAUDOYER, s'avançant brusquement.

Nous voilà seuls, mademoiselle!... vous pouvez parler...

VALENTINE, effrayée.

Pardon, monsieur... Mais, quoique le sujet qui

m'amène soit assez grave pour motiver cette démarche... je me sens tellement émue...

(Elle s'arrête toute tremblante.)

VAUDOYER.

Remettez-vous, mademoiselle!...

VALENTINE, cherchant à se remettre.

Cette entrevue vous est pénible... monsieur... je le comprends, et je vais tâcher de l'abréger...

VAUDOYER, froidement.

Soit!...

VALENTINE.

Ma mère a tout appris, monsieur!... elle sait que mon frère est votre débiteur, et que, si dans trois jours il n'a pas rempli ses engagemens, la vente du château sera affichée à notre porte...

VAUDOYER.

C'est mon droit, mademoiselle... et je veux...

VALENTINE, le regardant avec douceur.

Oh! monsieur!... monsieur!...

VAUDOYER, qui l'a regardée.

Et je crains d'être forcé...

VALENTINE.

Moi... monsieur... j'ai espéré que, peut-être, vous ne pousseriez pas la rigueur jusque-là... et je suis venue pour vous implorer...

VAUDOYER, s'oubliant.

M'implorer!... vous, vous, mademoiselle!... (Se remettant.) Je regrette d'avoir à vous dire... que ce sera vainement...

VALENTINE.

Oh! non... Vous n'êtes pas impitoyable, monsieur!... Les larmes d'une pauvre fille qui prie pour sa mère doivent trouver le chemin de votre cœur!...

VAUDOYER.

Mais... mademoiselle...

VALENTINE, vivement.

J'en suis certaine!... Est-ce que je serais venue sans cela?... Non, non!... Je me suis dit : Si M. Vaudoyer en veut à notre famille, s'il est devenu notre ennemi, c'est que quelqu'un des nôtres a eu des torts envers lui... sans doute...

VAUDOYER.

Eu... envers moi?...

VALENTINE.

Mon frère... ou mon père, peut-être...

VAUDOYER, avec effroi.

Votre père!...

VALENTINE.

Il était noble et bon... mais quelquefois bien sévère...

VAUDOYER.

Dites implacable, mademoiselle!...

VALENTINE.

Oh! c'est lui... oui... c'est lui que vous haïssiez!... Mais nous, monsieur... mais ma mère n'a rien fait qui puisse lui mériter votre haine!... Elle est innocente envers vous, elle!... Et si c'est mon père qui fut coupable, vous vous souviendrez que mon père est mort!...

VAUDOYER.

Assez, mademoiselle!... assez!... Ne me dites plus rien... ne me parlez plus de votre père!...

VALENTINE.

Oh!... promettez-moi, monsieur, que vous n'exécuterez pas votre cruelle menace!...

VAUDOYER.

Que je vous promette... (La regardant fixement et avec ardeur.) Tenez, mademoiselle... je veux être franc avec vous... je veux vous avouer que vous m'avez trop bien jugé... Je ne suis pas généreux, mademoiselle...

VALENTINE.

Comment!...

VAUDOYER.

Non, je ne sais pas faire le bien pour le bien... Quand j'ai pitié d'autrui, il faut que cela me rapporte à moi-même... Lorsque je donne, enfin, il faut qu'on me rende...

(Tout en parlant, il s'est peu à peu approché très près d'elle, l'œil étincelant d'amour et les mains frémissantes.)

VALENTINE.

Que pouvons-nous vous offrir, monsieur?... nous sommes déjà trop pauvres pour vous payer...

VAUDOYER.

Mais ne s'acquitte-t-on qu'avec de l'argent?...

VALENTINE.

Oh! croyez à la reconnaissance de Raoul...

VAUDOYER, d'une voix sèche.

Je ne veux rien de lui!...

VALENTINE.

Aux bénédictions de ma mère...

VAUDOYER, avec ardeur.

Mais vous!... vous!...

VALENTINE.

Moi, monsieur!... Oh! tout ce qu'une pauvre jeune fille peut donner de sainte affection... tout ce que son âme contient de dévoûment... tout ce que son cœur renferme d'ardentes prières... oh! je vous offre tout cela, monsieur, pour un mot, pour un seul mot qui me dise que vous sauverez ma mère!...

(En achevant ces mots, Valentine tombe à genoux devant Vaudoyer.)

VAUDOYER, la relevant.

A genoux!... à genoux devant moi!... vous, si jeune, si innocente et si belle!... (A part.) Oh! oui, oui!... bien belle!... (Haut.) Relevez-vous, relevez-vous, mademoiselle!...

VALENTINE.

Non, je ne me relèverai pas!... non!... Ne me renvoyez pas, monsieur, sans me donner une parole d'espérance!... Laissez-moi rendre la vie à ma mère!... que je puisse lui dire que vous

ayez en pitié de nos malheurs et de nos larmes !...

VAUDOYER.

Non... de vous... de vous seule, mademoiselle!... car vous seule pouvez me faire oublier le passé et les outrages que j'ai reçus !... vous seule pouvez attendrir ce cœur qu'ils avaient fait inexorable !...

VALENTINE.

Ah !... vous consentiez donc ?...

VAUDOYER.

Oui, je consentirai peut-être... j'aurai pitié d'eux, si vous n'êtes pas sans pitié pour moi...

VALENTINE.

Que dites-vous ?...

VAUDOYER.

Que vous pouvez, plus que moi, décider de leur sort... car, si je tiens dans mes mains leur fortune et leur honneur, vous pouvez, d'un seul mot, me rendre généreux ou cruel !... vous pouvez disposer de toute ma destinée, vous, Valentine, qui disposez déjà de mon âme !...

VALENTINE, avec fierté et se relevant.

Taisez-vous, monsieur !... taisez-vous !... je ne vous demande plus rien... Que Dieu vous inspire, monsieur !... Un homme a déjà tué mon père... faite le ciel que vous n'ayez pas à vous reprocher d'avoir tué ma mère !...

VAUDOYER, avec force.

Partez, mademoiselle !... partez à l'instant !...

(Valentine sort.)

SCÈNE XIII.

VAUDOYER, puis CHARMOULU.

VAUDOYER.

Oh !... j'ai cru que tout mon courage allait m'abandonner !... En écoutant cette voix si pure et si douce... en voyant se lever sur moi ces yeux si beaux et remplis de larmes... j'ai senti mon cœur s'attendrir !... Un feu dévorant, inconnu, étrange, me brûlait à la fois la poitrine et la tête !... Valentine !... oh ! qu'elle était belle ainsi !... Non, non !... je veux qu'elle parte !... je veux qu'elle quitte ce pays !... je veux que le château soit vendu !...

CHARMOULU.

Vendu !... le château vendu !... Ce que j'ai entendu dire était donc vrai ?... Et c'est toi, toi qui veux que cette vente ait lieu ?...

VAUDOYER.

Sans doute... et pourquoi ne le voudrais-je pas ?...

CHARMOULU.

Pourquoi !... Je t'ai dit qu'il y avait contre toi une preuve terrible !...

VAUDOYER.

Eh bien ?...

CHARMOULU.

Eh ! j'suis ben forcé de te la faire connaître maintenant... car, sans ça, tu vas toi-même l'apprendre à tout le monde...

VAUDOYER.

Moi !... mais parle donc ! mais parle donc, malheureux !...

CHARMOULU.

Écoute... C'était le lendemain de c'te nuit fatale, quand on pénétra dans la chambre du mort... On m'appela, avec d'autres, pour aider à enlever le corps !... Je monte... j'entre en tremblant... Tout à coup cette preuve terrible frappe mes yeux !...

VAUDOYER.

Mais quelle preuve ?

CHARMOULU.

La voilà !... Au moment où nous nous sommes enfuis, le comte respirait encore...

VAUDOYER.

Grand Dieu !...

CHARMOULU.

Sentant qu'il n'avait plus assez de voix pour appeler, plus assez de force pour se lever sur ses genoux et pour sonner, il a voulu, du moins, laisser un avertissement à la justice, un indice certain pour la guider dans ses recherches; et, se traînant jusqu'à la muraille, il avait tracé ton nom...

VAUDOYER.

Mon nom !...

CHARMOULU.

Ton nom... que je voyais là, écrit avec du sang !...

VAUDOYER.

Horreur !... Non, ce n'est pas vrai !... Tu veux m'épouvanter !... Oh ! n'est-ce pas, n'est-ce pas, Charmoulu, que tu me dis ça pour me faire peur ?...

CHARMOULU.

Peur ?... C'est pour t'empêcher de te livrer toi-même !...

VAUDOYER.

Et comment ne l'as-tu pas effacé ?...

CHARMOULU.

Demande-moi plutôt comment je l'ai vu seul ?... comment j'ai pu dérober à tous les yeux ce nom tracé par lui ?... Un meuble était là, un prie-dieu, je crois... je suis parvenu à le pousser auprès... Et lorsque les magistrats eurent fini de verbaliser, lorsqu'on eut emporté le défunt... la chambre a été fermée... fermée pendant quinze ans !... Mais depuis quinze années, cette mare sanglante est là, toute prête à éclater, à te perdre dès qu'on pénétrera dans cette chambre funèbre !... Et tu veux que le château passe à de nouveaux maîtres ?...

VAUDOYER.

Oh ! non, non !... je ne le veux plus... je ne le veux plus maintenant !...

CHARMOULU.

Eh! que vas-tu donc faire alors?...

VAUDOYER, allant à une table et se mettant à écrire.

Attends!... Oui, c'est mon unique chance de salut... Je me sauverai d'eux tous... (Bas, en désignant Charmoulu.) et de lui...

CHARMOULU.

A qui écris-tu là?...

VAUDOYER.

Au comte... à la comtesse de Luxeuil!... Tiens, va, porte cette lettre, et dis-leur à quel prix ils peuvent échapper à la ruine!...

CHARMOULU.

J'y cours... (Revenant sur ses pas.) Mais à nous deux la fortune!...

VAUDOYER.

A nous deux le château!...

CHARMOULU.

Bien, bien!...

ACTE TROISIÈME.

QUATRIÈME TABLEAU. — LE PARC DU CHATEAU.

Au fond, un pavillon auquel on monte par un perron de trois ou quatre degrés.

SCÈNE I.

LA COMTESSE, RAOUL, VALENTINE.

(La comtesse est assise sur un banc de jardin, à droite. — Elle tient une lettre ouverte à la main, et paraît accablée. — Raoul et Valentine sont assis à ses côtés.)

LA COMTESSE.

Qui m'eût dit qu'un jour il me faudrait subir cette honte!...

RAOUL.

Ma mère!...

LA COMTESSE.

Et cependant il n'est que trop vrai... voilà la lettre de ce Vaudoyer... cette lettre par laquelle il nous offre comme seul moyen de transaction, son mariage avec Mlle de Luxeuil... lui dont le père était un serviteur de notre famille.

RAOUL.

Ma mère! vaut-il mieux laisser consommer notre ruine?... nous voir expulser de ce château?... vous condamner, vous et ma sœur, à une vie de privations et de misère?... Vaut-il mieux, et c'est du reste ce qui me touche le moins, je vous jure, que j'aille expier mes torts en prison?

VALENTINE.

En prison!... mon frère!

LA COMTESSE.

Oh! c'est horrible!... oh! c'est horrible!...

RAOUL.

Et c'est aujourd'hui, dans une heure, que doit expirer le délai qu'on nous a accordé...

LA COMTESSE.

Dans une heure... (Se levant et prenant la main de Valentine.) C'est à toi de décider, ma fille.

VALENTINE.

A moi!...

LA COMTESSE.

C'est à toi de juger, mon enfant, si ce qu'on ne demande est au dessus de ton courage... Je l'exige pas le sacrifice de ton bonheur, entends-tu bien?... Tu es libre de refuser ou de consentir; quelle que soit la résolution que tu vas prendre, je m'y soumettrai sans hésiter...

VALENTINE.

Ma mère!... ma bonne mère!...

RAOUL, bas, à Valentine.

Ce n'est pas pour moi que je t'implore, Valentine... mais songe à elle... songe à sa douleur!

LA COMTESSE.

Nous te laissons, mon enfant... Dans une pareille circonstance, je n'ai pas d'ordres, pas de conseils à te donner... Je veux que ce soit toi, toi seule qui prononces.

SCÈNE II.

VALENTINE, puis LUCIEN.

VALENTINE, seule.

Et moi je veux que ce soit lui!... Oui, Lucien sera l'arbitre de ma destinée... Qu'il vienne, qu'il décide!... car, moi, je n'ai plus ni volonté, ni courage... C'est lui qui m'a sauvée, c'est lui qui ordonnera de ma vie!

LUCIEN, en tenue de chasse, les vêtemens couverts de poussière, et un fusil à la main, qu'il dépose près d'un arbre.

Pardon de me présenter ainsi devant vous, mademoiselle, mais, tout entier à mes souvenirs, à mes craintes ou à mes espérances, j'errais dans le bois, près de votre parc, lorsque j'ai rencontré votre messager... Il m'a dit que vous désiriez me voir... et dans mon empressement...

VALENTINE.

Je vous ai fait prier de venir, monsieur Lucien, parce que j'ai besoin des conseils d'un ami... d'un frère!...

LUCIEN.

D'un frère!... Ah! parlez, parlez, mademoiselle... et s'il suffit du dévoûment le plus vrai... le plus sincère...

VALENTINE.

Écoutez-moi, monsieur Lucien !... Un homme de ce pays tient dans sa main la ruine ou le salut de notre famille... la vie ou la mort de ma mère !...

LUCIEN.

Grand Dieu !

VALENTINE.

Je suis allée le trouver... je lui ai dit le désespoir de la pauvre veuve si elle se voyait chassée de sa demeure... de cet asile où elle est née, où elle espérait finir ses jours...

LUCIEN.

Eh bien ?...

VALENTINE, avec désespoir.

Eh bien !... tandis que je lui peignais la douleur de ma mère... lui, il me trouvait belle... tandis que je lui montrais les larmes, le désespoir de toute une famille... il me trouvait belle !... Et cette grâce que je venais implorer, il offre de nous la vendre !... La vie de ma mère, enfin... Il me la vend, entendiez-vous ?... Il me la vend en échange de ma vie à moi ! Il veut que je sois sa femme !

LUCIEN.

Sa femme !... vous !... Et cet homme ! quel est cet homme ?...

VALENTINE.

Qu'importe son nom ! vous savez bien que je ne l'aime pas.

LUCIEN.

Et... sans doute, Mme la comtesse... vous ordonne...

VALENTINE.

Ma mère n'ordonne rien .. elle n'implore même pas... elle attend, elle veut que je décide de son sort !... Si je ne lui ai pas dit : « Pour toi, ma mère, j'épouserai cet homme sans plainte et sans regrets, » c'est que... j'ai désiré vous voir, monsieur Lucien, parce qu'il me semblait que cette vie que vous m'avez conservée ne m'appartenait plus tout entière... parce que j'ai voulu que vous me disiez : « Sauvez votre mère, Valentine, sauvez-la, dût-il vous en coûter bien des larmes ! sauvez-la, dussiez-vous renoncer à tout espoir d'avenir et de bonheur !... »

LUCIEN.

Moi ! que je vous tienne un semblable langage !

VALENTINE.

Oh ! il faut me dire cela, monsieur Lucien, il le faut, pour que votre voix me donne du courage et de la force... pour qu'à l'heure de ce cruel sacrifice, je puisse me répéter, tout bas : lui aussi l'a voulu, c'est lui qui me l'a ordonné, lui qui souffre autant que moi, mais qui, du moins, ne songe pas à me maudire !...

LUCIEN.

Vous maudire !... Oh ! c'est mon destin, c'est moi-même que je dois maudire ! moi qui ne puis rien pour vous sauver ; moi qui ne suis rien, et qui ne possède rien... pas même un espoir pour l'avenir !... pas même un nom, car ma naissance est une honte !

VALENTINE.

Qu'entends-je !... Marguerite Benoit ?...

LUCIEN.

Oui, Marguerite Benoit !... voilà tout ce que je connais de ma famille... ma mère, qui m'a juré bien souvent que mon père était plein d'honneur, digne tous les respects... Et cependant il l'a abandonnée, et ce n'est pas son nom que je porte !... Je ne suis que le fils d'une humble paysanne... le fils de Marguerite Benoit !

LA COMTESSE, qui vient d'entrer.

Que vois-je ?...

VALENTINE, apercevant la comtesse.

Ciel ! ma mère !...

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Vous ici, docteur ?... Comment se fait-il que sans qu'on m'ait prévenue ?...

LUCIEN, très troublé.

Madame la comtesse...

LA COMTESSE.

Vous ne répondez pas...

VALENTINE.

N'accusez que moi seule, ma mère... C'est moi qui ai voulu voir M. Lucien ; c'est moi qui l'ait fait appeler...

LA COMTESSE.

Le voir... et pourquoi ?... dans quel but ?... Expliquez-vous, Valentine... je le veux !

VALENTINE, bas.

Ma mère, tu m'avais laissé le droit de décider de notre sort à tous, et je ne voulais pas... je ne pouvais pas prononcer... (A voix basse.) sans l'avoir vu... lui...

LA COMTESSE, bas.

Lui !... que dis-tu, Valentine ?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, RAOUL.

RAOUL.

Ma mère .. voici une importante nouvelle...

LA COMTESSE.

Qu'est-ce donc, mon fils ?...

RAOUL.

C'est une lettre qui nous arrive... Il s'agit de nos intérêts les plus chers... de notre fortune... et peut-être du mariage de Valentine...

LUCIEN.

De son mariage...

LA COMTESSE.

Je suis prête à vous entendre, Raoul; mais il convient que nous soyons seuls...

LUCIEN, voulant s'éloigner.

Pardon, je me retire, madame...

RAOUL.

Non, demeurez, au contraire, monsieur.

TOUS.

Comment?...

RAOUL.

Il est question de choses connues de tout le pays, du terrible malheur qui nous a frappés autrefois... et puisque ma famille vous honore de son estime, je n'hésite pas à vous demander votre aide. Vous êtes de ce village, grâce à votre profession, vous connaissez mieux qu'un autre tout ceux qui l'habitent... et peut-être pourrez-vous m'aider à pénétrer un mystère.

LUCIEN.

Un mystère!...

RAOUL.

Écoutez; vous le savez, ma mère, lorsque ce crime affreux a été commis, une somme considérable, estimée à quatre cent mille francs, je crois, nous a été volée!

TOUS.

Eh bien?...

RAOUL.

Eh bien! cette somme n'est pas perdue pour nous, peut-être...

TOUS.

Il se pourrait!...

RAOUL.

On m'écrit que, dans le pays où il s'était retiré, le coupable n'a vécu que des secours de la charité; sa fuite a été sans doute trop prompte pour qu'il pût emporter cet argent avec lui.

LA COMTESSE.

Mais, puisqu'il est mort, quel indice peut faire retrouver cet argent?...

RAOUL.

Quel indice?... Mieux que cela, il y a dans ce village une personne pour laquelle le meurtrier n'avait pas de secrets.

LA COMTESSE.

Comment?...

RAOUL.

Une femme qu'il aimait.

LUCIEN

Qu'il aimait!

RAOUL.

A laquelle l'unissaient les liens les plus sacrés et les plus chers. C'est à elle seule qu'il a pu confier le lieu où se trouve cette fortune; c'est elle seule qui pourra... qui devra nous la révéler.

LA COMTESSE.

L'on vous apprend le nom de cette femme?...

RAOUL, cherchant.

Oui, ma mère... Elle s'appelle...

LUCIEN.

Elle s'appelle?...

RAOUL.

Marguerite Benoît.

LUCIEN.

Ah!...

VALENTINE.

Marguerite Benoît!...

LUCIEN, bas, tandis que Valentine, le regarde avec terreur.

Ma mère!...

LA COMTESSE, bas à Valentine, en passant vivement près d'elle.

Marguerite Benoît!... Oh! je me trompais, n'est-il pas vrai, ma fille!... tu ne peux pas aimer cet homme!...

VALENTINE, cachant sa tête dans le sein de la comtesse et pleurant.

Oh! pardonne-moi, pardonne-moi!

RAOUL, à sa mère et à sa sœur.

Mais qu'avez-vous donc? quel intérêt peut s'attacher pour vous au nom d'une pareille femme?

LUCIEN, avec force.

Monsieur!... cette femme ne mérite ni vos mépris, ni vos soupçons!... Cette femme n'a jamais été complice d'un meurtre; elle n'a jamais partagé le fruit d'un vol!... Demandez à d'autres votre fortune perdue, car pour élever son enfant dans des principes d'honneur et de probité, cette femme a travaillé sans relâche pendant quinze ans! pendant quinze années, elle a vécu de misère et de privations, puisant toute sa force dans la prière, tout son courage dans les yeux de son enfant!...

RAOUL.

Le remords à ses larmes aussi...

LUCIEN, avec force.

Ne l'outragez pas, monsieur!

RAOUL.

Elle s'était donnée au meurtrier de mon père!...

LUCIEN, hors de lui.

Ne l'outragez pas, vous dis-je, où je vengerai ma mère!...

RAOUL, s'élançant vers lui.

Votre mère!...

LA COMTESSE et VALENTINE.

Raoul!...

RAOUL, après un long silence.

Je me tairai sur elle, monsieur!... car si mon devoir est de l'accuser, le vôtre est de la défendre! Séparons-nous donc, monsieur, et désormais évitons de nous rencontrer; car tout ce que j'aime, tout ce que je vénère dans ce monde, vous devez le redouter ou le haïr; tout ce que vous aimez, nous le maudissons, monsieur!...

LUCIEN, regardant Valentine.

Oui, entre nous une barrière éternelle !... Entre nous la haine et la malédiction du ciel !...

(Il sort.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, moins LUCIEN, UN DOMESTIQUE.

RAOUL.

Son fils... et il disait vrai, sans doute... cette femme ne sait rien... oui renseignement ne peut nous venir d'elle.

LA COMTESSE.

Non... cette dernière espérance nous échappe... et bientôt... il nous faudra quitter cette demeure.

VALENTINE.

Oh ! non... non... rassurez-vous, ma mère... vous ne vivrez pas pauvre et malheureuse !... on ne vous arrachera pas votre fils !... mon sort est fixé, maintenant !... je n'hésite plus, et ce mariage qui m'était offert... eh bien !... je... je l'accepte !...

RAOUL, avec joie.

Tu consens ?...

VALENTINE.

C'est pour toi, c'est pour te sauver, ma mère... (A part.) pour me sauver de moi-même, de cet amour coupable, que mon père maudirait de sa tombe !

LA COMTESSE, à part.

Mon Dieu !... c'est lui, lui que je préférais, qui a perdu notre fortune et compromis notre honneur !... Le sacrifice de cet ange est mon plus grand châtiment, Seigneur !...

VALENTINE, vivement.

Raoul, il ne faut pas retarder davantage l'instant qui doit rendre l'honneur et le repos à notre famille... Il faut... il faut prévenir M. Vaudoyer, lui dire que nous acceptons son offre, que je suis prête à lui donner ma main !... Tu seras heureux, Raoul ; ma mère... tu seras heureuse !...

LA COMTESSE.

Ma fille !... ma fille bien-aimée !

JOSEPH, entrant vivement.

Voici M. Vaudoyer.

VALENTINE, avec effroi.

Lui ! déjà !

LA COMTESSE.

Du courage, ma fille ! du courage !

RAOUL, bas, à Joseph.

Cours chez le notaire, qu'il vienne à l'instant.

JOSEPH.

Oui, monsieur.

RAOUL.

Qu'on prépare tout au château... Ce soir, nous signons le contrat de votre jeune maîtresse.

JOSEPH.

Le contrat de mademoiselle ?...

RAOUL.

Oui... Annoncez-en la nouvelle dans le pays, et que ce soir tout le monde puisse entrer dans le parc.

JOSEPH.

Oui, monsieur, j'y cours.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, VAUDOYER.

RAOUL, allant au devant de lui.

Monsieur Vaudoyer...

VAUDOYER, froidement.

L'heure est écoulée, monsieur...

RAOUL.

En effet.

VAUDOYER.

Et comme on n'a pas daigné m'informer de ce qu'on a résolu...

RAOUL.

Vous êtes venu vous-même... et vous avez bien fait, monsieur.

VAUDOYER.

Vous... trouvez...

RAOUL.

Sans doute, puisque c'est une réponse favorable que nous avons à vous faire.

VAUDOYER.

Une... une réponse favorable !... Eh quoi !... vous acceptez... Madame la comtesse daignerait... (Il s'approche de la comtesse, qui fait un mouvement de douleur.)

VALENTINE, vivement.

Vous nommer son gendre... Oui, monsieur.

VAUDOYER, au comble de la surprise et de l'émotion.

Se peut-il ?... Eh quoi !... madame... monsieur le comte... vous consentirez... Oh ! c'est plus que je n'osais espérer... Croyez, mademoiselle, que je sais apprécier tout mon bonheur... (Valentine s'incline. — A Raoul.) Monsieur le comte, nous avons à oublier l'un et l'autre, et je suis trop heureux pour ne pas commencer le premier.

RAOUL.

Je ne me souviens de rien, mon cher monsieur Vaudoyer.

(Il lui tend la main un peu négligemment.)

VAUDOYER, pressant la main du comte.

Bien ! bien !... (A la comtesse.) Permettez-moi, madame, de vous remercier de l'honneur que vous me faites en me recevant dans votre famille...

LA COMTESSE.

Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, monsieur.

VAUDOYER.

Comment ?

LA COMTESSE.

C'est elle, c'est ma fille, dont la volonté seule pouvait décider ce mariage.

VAUDOYER.

Sa volonté !... (A part.) Que s'est-il passé, alors?...

PAYSANS, au dehors.

Vive Mme la comtesse!

JOSEPH, entrant.

Moosieur le comte, voilà tous les gens du village qui accoureot de ce côté !...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE NOTAIRE, suivi DES PAYSANS, DE DOMINIQUE et D'HOUDARD.

LES PAYSANS, entrant.

Vive Mme la comtesse !

HOUDARD, à Dominique.

Un pareil mariage... Dominique.

DOMINIQUE.

Avec toi... mais c'est impossible.

LA COMTESSE, à Vaudoyer.

Qu'elle soit heureuse, monsieur...

(Vaudoyer s'incline.)

MARTIN.

C'te noce-là, mame la comtesse, c'est un honneur pour tout le village.

VAUDOYER.

Oui, la noblesse tend aujourd'hoi une maio amie au simple paysan...

GRAIN D'ÉPI, bas, à Martin.

Eux qui, hier, il y montrait le poing.

MARTIN.

Va dooe à c't' heure, Champuis, pour le complimeot!

CHAMPUIS.

Non, toi.

MARTIN.

Non, toi... t'aa plus la parole en main.

CHAMPUIS.

Pour lors, mame la comtesse, c'est moi qu'y z'oot choisi, à caose que j' sons l' pos éloqueotieux d' l'eodroit... pour vous dire, mame la comtesse... de d' la part de ceux du village... et de la mienne, mame la comtesse... que... que... que... Vot' santé est bonne, mame la comtesse ?

TOUS.

Oh !

RAOUL, souriant.

Merci de vos bonnes intentions, mes amis...

TOUS.

Vivent les mariés !

JOSEPH, paroissant.

Voici M. le notaire !...

(Le pavillon du fond s'ouvre. — On voit un salon brillant et toute la société réunie. — Vaudoyer prend la main de la comtesse, Raoul celle de sa sœur. — Ils entrent dans le pavillon, et tous les paysans sortent.

TOUS.

Vive mame la comtesse !

VALENTINE.

Le ootaire !... Ah ! tout est fini..

RAOUL, aux paysans.

Suivez Joseph... il va vous distribuer des rafraîchissemens.

DOMINIQUE.

Houdard, il faut trouver M. Lucien.

HOUDARD.

M. Lucien ?

DOMINIQUE.

Lui dire que je l'attends ici... à l'instaot. (A part.) Non, le ciel ne permettra pas cette uoioo sacrilége ! Oh ! si, au lieu d'une faible trace, nous avions une preuve !...

VAUDOYER, dans le pavillon.

Monsieur le oolaire, venez-nous lire le contrat.

(Toute la société passe dans une aoire pièce attenant au pavillon.)

DOMINIQUE.

Mais Lucien, où done est-il ? Il oe verrait pas froidement sacrifier celle qu'il aime.

HOUDARD.

Le voilà !...

DOMINIQUE.

Lui... Allez, allez, mon ami, je veux être seul avec lui...

SCENE VIII.

DOMINIQUE, LUCIEN.

LUCIEN, entrant.

Que m'oot-ils dit ?

DOMINIQUE.

Lucien !...

LUCIEN.

Dominique !...

DOMINIQUE.

Lucien !... Ah ! je vous appelais de tous mes vœux !... car vous l'aimez, elle !... Uo pareil mariage est un crime, et vous ne pouvez pas, vous oe devez pas permettre...

LUCIEN.

Eh ! que puis-je, mon Dieu?... Déjà ils entoureot le notaire!... Ils discutent les clauses du contrat..

DOMINIQUE.

Dites l'arrêt de mort de cette pauvre enfant!...

LUCIEN, avec force.

Son arrêt !... (Saisissant le fusil qu'il a laissé près d'un arbre, et le frappant à terre.) Oh ! plutôt le sien, à lui !

DOMINIQUE, qui a entendu le bruit.

Qo'allez-vous faire, malheureux !

LUCIEN, tremblaot.

Moi...

DOMINIQUE.

Quel est ce bruit que je viens d'entendre? (Cherchant la main de Lucien.) Vous tremblez...

vos mains sont glacées... (Rencontrant le fusil.) Un fusil!... Oh! c'est un crime que vous méditez? (Il lui arrache le fusil et le jette à terre.)

LUCIEN.

Un crime!... Oui, vous avez raison, Dominique, ce serait un crime! et c'est moi, c'est moi seul qui doit mourir!

DOMINIQUE.

Mourir!... lui... il parle de mourir!

LUCIEN.

Il le faut, et déjà j'ai écrit un dernier adieu à Valentine.

DOMINIQUE.

Et votre mère, malheureux!...

LUCIEN.

Ma mère!...

DOMINIQUE.

Je ne vous parle pas de ceux de ce village dont vous êtes le salut et la vie... je ne vous parle pas de ceux qui vous aiment... de moi, pauvre vieillard, qui ne compte pas dans votre existence; mais elle... votre mère qui n'a que vous pour appui... qui a mis en vous toute sa consolation... toute sa vie!... Oh! non, non, vous ne vous tuerez pas. Lucien; l'arme qui vous frapperait serait deux fois meurtrière, le même coup vous frapperait ensemble, vous et votre mère!

LUCIEN.

Mais vous ne savez pas qu'avant ce fatal mariage, ma vie était déjà condamnée; vous ne savez pas quel abîme me séparait d'elle, vous ne savez pas, enfin, que je suis le fils de celui qui a tué son père! (Avec force.) Ah! je vous le dis-mais bien, que ma vie était condamnée!... Adieu, Dominique, adieu!...

DOMINIQUE.

Arrêtez!... et écoutez-moi... Lucien!... Lucien... vivez seulement une heure...

LUCIEN.

Une heure!

DOMINIQUE.

Oui, je ne vous demande qu'une heure... une heure pour tenter de vous sauver... une heure pour que le ciel m'envoie le moyen d'empêcher ce mariage... Ce que je ferai, je l'ignore; mais vous ne pouvez pas me refuser; vous ne pouvez pas repousser la prière d'un pauvre vieillard qui est à vos genoux... qui vous prie, qui vous implore pour vous-même... Oh! vous m'attendrez près de la pauvre Marguerite, n'est-ce pas?... et... si ce tems écoulé... vous... ne m'avez pas reçu!... eh bien!... accomplissez votre coupable dessein, et que Dieu vous le pardonne!...

LUCIEN.

Soit... dans une heure, Dominique.

DOMINIQUE.

Dans une heure... (Lucien sort.)

SCÈNE IX.

DOMINIQUE, seul.

Mon Dieu! vous qui voyez mes craintes... ma douleur... vous qui voyez ce malheureux enfant qui va se tuer si cette union s'accomplit... cette mère qui va mourir si son fils lui est ravi... daignez jeter un regard de pitié sur nous; Seigneur, daignez m'enseigner ce que je dois faire!...

(Il tombe à genoux.)

LE DOMESTIQUE, dans le pavillon, sur un signe du notaire, qui y est rentré.

Mlle Valentine de Luxeuil!

DOMINIQUE.

Non, je ne veux pas... je ne veux pas...

(Moment de silence. — On voit Valentine s'approcher de la table d'un pas chancelant, prendre la plume et signer.)

LE DOMESTIQUE.

M. Georges Vaudoyer!

(Vaudoyer s'approche de la table et va signer.)

DOMINIQUE.

Signer!... lui! jamais... (Dans ce moment, sa main rencontre le fusil resté à terre; Dominique se relève et dit avec force.) Périsse mon secret, Seigneur... mais je ne laisserai pas unir l'assassin à l'enfant de sa victime.

(Il ajuste et tire. — Cri d'effroi dans le salon. — Tumulte — Pendant ce temps, Dominique a jeté le fusil derrière les arbres; le théâtre se remplit de monde.)

SCÈNE X.

DOMINIQUE, RAOUL, LA COMTESSE, VALENTINE, LES PAYSANS.

DOMINIQUE, à part.

Pardonnez-moi, Seigneur, mais il fallait bien le sauver.

RAOUL.

Que personne... personne, entendez-vous, ne puisse sortir d'ici!...

DOMINIQUE, à part.

Grand Dieu!... et Lucien... Lucien qui m'attend... Mais, si je ne le revois pas... il va mourir... Ah!...

RAOUL, sortant du pavillon.

Une tentative de meurtre vient d'être commise; que l'on ferme les grilles du parc.

(Dominique prend son chapeau et traverse le théâtre. — Le domestique l'arrête.)

UN DOMESTIQUE.

On ne sort pas.

DOMINIQUE.

Moi?... pauvre aveugle...

RAOUL.

C'est l'aveugle... laissez, laissez-le passer...

DOMINIQUE, à part.

Oh! du moins, Lucien ne mourra pas.

(Il se dirige vers la grille.)

CINQUIÈME TABLEAU

L'intérieur d'une maison pauvre. — Porte d'entrée au fond ; une autre porte à droite. — Mobilier misérable, mais propre. — Au lever du rideau, Marguerite est assise près d'une table sur laquelle brûle une lampe de fer, et semble écouter au dehors. — Nuit obscure à l'extérieur.

SCÈNE I.

MARGUERITE, seule.

Neuf heures !.... et Lucien ne revient pas !... comme il tarde à rentrer, mon Dieu !... Où peut-il être ? qui peut le retenir si long-temps loin de moi ? Il y a deux heures, lorsqu'il est parti, il a prononcé des paroles sans suite, et puis il s'est enfui, après m'avoir interrogée comme s'il connaissait le secret de sa naissance... Il m'a parlé d'une somme volée... d'un dépôt d'argent... de son père mort sans s'être justifié... de son père qui lui a laissé le déshonneur, l'infamie. (Se levant.) Où peut-il avoir appris ce mystère ?.. Ah ! je le disais bien, qu'il ne devait pas aller au château. Entre ces gens-là et nous il ne doit jamais y avoir rien de commun !... (Bruit au dehors.) Quelqu'un !... Ah ! c'est lui, sans doute !... (Elle va vivement pour ouvrir la porte, et recule avec effroi en voyant entrer Valentine.) Grand Dieu !

SCÈNE II.

MARGUERITE, VALENTINE, pâle et très agitée.

MARGUERITE, la regardant avec épouvante.

Vous ici, mademoiselle ? vous, chez Marguerite Benoit ?

VALENTINE, très agitée.

Oui, je sais, je sais, madame, tout ce qu'a d'étrange ma présence dans cette maison !... je sais à quel point elle doit vous surprendre... et combien ma famille la condamnerait !... Mais, après cette lettre de lui, je ne devais pas, je ne pouvais pas le laisser mourir...

MARGUERITE.

Mourir !... De qui s'agit-il ?... Parlez, parlez, au nom du ciel !.... Mais ne voyez-vous pas que j'attends mon fils, qu'il est parti désespéré, que l'inquiétude me dévore et que votre silence me tue !...

VALENTINE.

Parti, dites-vous ?... Mais pourquoi ? mais depuis quand ?

MARGUERITE.

Depuis plus de deux heures.

VALENTINE.

Et vous ne l'avez pas retenu ; et vous, sa mère, vous n'avez pas compris qu'il voulait mourir... parce qu'on allait me marier à un autre ?

MARGUERITE.

Ah ! je le savais bien qu'il vous aimait, malgré le mystère, malgré le terrible secret !...

VALENTINE.

Aussi m'écrivait-il : « A présent que je connais l'obstacle qui nous sépare à tout jamais ; » à présent que je ne peux plus être pour vous » qu'un objet d'horreur... »

MARGUERITE.

Achevez !

VALENTINE.

« Je vais rejoindre mon père... »

MARGUERITE.

Grand Dieu ! Mais où est-il ? Comment l'empêcher d'accomplir cet horrible dessein ? Oh ! Dieu me guidera dans mes recherches. (Elle court vers la porte et va pour sortir. — Avec un cri de joie.) C'est lui !

VALENTINE.

Lui !

MARGUERITE, folle de joie.

Le voilà ! le voilà ! soutenant les pas de Dominique.

VALENTINE.

Oh ! je ne veux pas le voir... me rencontrer avec lui.

MARGUERITE.

Eh bien ! sortez par ici... il y a là une porte qui donne sur la campagne.

VALENTINE.

Oh ! dites-lui bien, vous, sa mère, dites-lui que je ne veux pas qu'il meure !

MARGUERITE.

Oui, oui... partez ! Adieu !

VALENTINE.

Adieu, madame, adieu ! (A part.) Oh ! je veux être sûre qu'il vivra !

(Elle entre à droite. — Marguerite court au fond et tend les bras à Lucien, qui entre avec Dominique.)

SCÈNE III.

MARGUERITE, DOMINIQUE, LUCIEN.

MARGUERITE, le pressant dans ses bras.

Lucien ! mon enfant !

LUCIEN.

Ma mère !

DOMINIQUE, d'un ton sévère.

Marguerite, je vous ramène votre fils ! votre fils qui a voulu mourir !

MARGUERITE.

C'est donc vrai ?... tu as voulu te tuer... sans songer à ta mère... à son désespoir ?...

LUCIEN.

Pardon, ma mère !

DOMINIQUE, sévèrement.

Et vous aussi, Marguerite, vous aussi, vous êtes coupable... Votre devoir était de veiller sur votre fils.. Votre enfant serait mort si je ne m'étais trouvé là pour m'opposer à son fatal dessein !

MARGUERITE, humblement.

Pardonnez-moi, Dominique... oui, j'ai été coupable.

(Marguerite va fermer la porte du fond, puis elle approche avec respect un siége à Dominique.)

LUCIEN.

Que signifie ?...

DOMINIQUE.

C'est bien... Il faut que je vous parle, que je vous parle à tous deux ! (Marguerite approche une chaise.) Fermez les portes, Marguerite, et voyez si personne ne peut nous surprendre.

(Marguerite va fermer la porte.)

LUCIEN, la regardant avec étonnement, à part.

Cette déférence... ce respect...

DOMINIQUE, qui s'est assis.

Vous avez voulu vous tuer, insensé !

LUCIEN, le voyant les yeux ouverts.

Dieu !... comment !...

DOMINIQUE.

Écoutez mes paroles, et jugez vous-même si vous avez le droit de disposer de vos jours...

LUCIEN, à part.

Que va-t-il me dire?

DOMINIQUE.

On vous a appris, je le sais, toute la vie de votre père... on vous a appris qu'il fut accusé d'un meurtre horrible... mais votre cœur a dû vous dire, lui, que votre père était innocent !

LUCIEN.

Oh ! oui, innocent, n'est-ce pas?

DOMINIQUE.

Et comment ne l'eût-il pas été ? comment aurait-il trempé ses mains dans le sang du meilleur, du plus généreux des frères ?... (Mouvement de Lucien.) Oh ! oui, bien généreux !... car cette fortune qu'un testament lui assurait tout entière, il ne songeait qu'à la partager.

LUCIEN.

Se peut-il ?

DOMINIQUE.

Par respect pour les dernières volontés de son père, il n'osait se dessaisir des propriétés, du domaine... mais la veille de sa mort il avait rassemblé, dans une cassette, tout l'or, les diamans, les bijoux dont il pouvait disposer. Puis, ne voulant confier à personne son noble dessein, oublieux des menaces proférées par son frère dans un moment de folie ou de désespoir, il lui dit de venir le lendemain soir, à dix heures, le trouver secrètement au château pour recevoir la part qu'il lui destinait dans l'héritage.. Et celui-ci avait répondu : « Frère, pardonne-moi le passé, demain » soir, à dix heures, sois seul, j'irai te trouver » afin de régler nos comptes ! » Lettre fatale, qui devait plus tard devenir une arme terrible contre lui ! expressions funestes, où les juges devaient trouver la preuve d'un fratricide !

MARGUERITE.

Hélas !

LUCIEN.

Oh ! continuez, Dominique, continuez... car vos paroles me soulagent... car il m'est doux d'entendre réhabiliter la mémoire de mon père !

DOMINIQUE.

Quelques instans avant l'heure du rendez-vous, des assassins avaient pénétré dans la chambre du comte... Ils l'avaient égorgé, puis s'étaient enfuis, emportant la cassette avec eux... Et quand le frère de la victime s'introduisait mystérieusement au château, il se trouva tout à coup entouré de monde... Les noms d'assassin, de fratricide, frappèrent son oreille... Sa présence à cette heure dans le parc, et cette lettre trouvée sur le bureau de la victime, tout se réunit pour l'accabler... Il avait voulu, disait-on, voir son frère sans témoins, pour assouvir sa haine... pour lui reprendre sa part d'héritage, que déjà, sans doute, il avait remise à son complice.

LUCIEN.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! c'est horrible !

DOMINIQUE.

Enfin il fut arrêté, plongé dans un cachot. Là, séparé de tous ceux qui lui étaient chers... de celle que, sans la volonté du comte son père, il eût depuis long-temps nommée sa femme... (Il regarde Marguerite.) du fils qu'il idolâtrait...

MARGUERITE, les larmes aux yeux.

Pauvre Philippe !... oh ! oui ! il t'aimait bien, mon fils !

LUCIEN.

Mais le ciel ne pouvait pas permettre sa mort !

DOMINIQUE.

Déjà, cependant, on préparait l'échafaud... Agenouillé dans sa prison, auprès d'un vieux prêtre... un saint et vénérable pasteur qui l'avait élevé, le patient protestait de son innocence... Il lui parlait de cette femme, de cet enfant qu'il ne reverrait plus... « Mon fils, s'écria tout à coup le vieillard, innocent ou coupable, je ne veux pas que vous mouriez ! » Alors, se dépouillant de la sainte robe qui le couvrait : « Prenez, oui, prenez, disait-il, et partez à ma place ! Oh ! ne craignez pas d'exposer le peu de jours qui me restent à vivre ! Les hommes les respecteront, et Dieu ne voudra pas les maudire ! Fuyez pour vous justifier un jour si vous êtes innocent, ou pour vous repentir si vous êtes coupable ! » (Se levant avec force.) Est-ce que le pauvre accusé pouvait refuser cette chance de salut? est-ce qu'un père ne devait pas lutter jusqu'à la fin ?... est-ce

qu'il ne devait pas disputer au bourreau cette vie et ce nom qu'il devait rendre purs à son enfant? Est-ce que je pouvais mourir enfin et te laisser couvert de mon infamie, mon fils?...

LUCIEN.

Mon père!... vous!... mon père!

MARGUERITE.

Oui, Lucien, oui.

DOMINIQUE, le serrant dans ses bras.

Oui, ton père... ton père, qui s'est dérobé au supplice pour ne pas te léguer un nom déshonoré...

LUCIEN.

Vous!... c'était vous!

DOMINIQUE.

Ton père, dont le cœur battait à briser sa poitrine chaque fois que tu passais près de lui sans qu'il pût te presser dans ses bras, ni te couvrir de ses baisers ou de ses larmes! Ah! j'ai bien souffert, mon enfant!... j'ai bien souffert!

MARGUERITE.

Oui, le sort nous a été cruel!

LUCIEN.

Oh! je comprends à présent cette douleur poignante qu'excitait en moi votre misère!... Mon Dieu, vous avez permis que le fils fît la charité à son père!

DOMINIQUE.

Oh! tu comprends, n'est-ce pas, pourquoi ma main serrait la tienne quand tu m'apportais un secours... pourquoi une larme coulait de mes yeux quand je recevais de toi une aumône! Tu comprends enfin pourquoi je n'ai pas voulu te laisser mourir!

(Ils tombent dans les bras l'un de l'autre, et Dominique tend la main à Marguerite.)

LUCIEN.

Mais par quel prodige nous êtes-vous rendu?...

DOMINIQUE.

Après m'être échappé de ma prison, j'errai long-temps dans les bois... me tenant caché le jour... ne voyageant que la nuit... Enfin je fus assez heureux pour passer la frontière... Pendant dix années je demeurai en Suisse... acceptant, pour vivre, les emplois les plus grossiers... me résignant aux conditions les plus dures...

LUCIEN, lui baisant les mains.

Mon père! mon pauvre père!...

DOMINIQUE.

Mais l'espoir de vous revoir un jour me soutenait... J'étais heureux d'un travail qui brisait mon corps... de ces rides précoces que la misère imprimait sur mon front... Car il fallait que je devinsse méconnaissable pour pouvoir rentrer en France... pour oser me montrer dans ce village... Et, quoique déjà bien courbé par les fatigues, par le chagrin, je trouvais que je ne vieillissais pas encore assez vite! Enfin je me mis en route... Cette feinte infirmité devait servir mes projets, faciliter mes recherches, éloigner la défiance... On ne se cache pas d'un aveugle!... Depuis quatre ans je suis ici... près de vous... et nul ne soupçonne qui je suis.

LUCIEN.

Personne!...

DOMINIQUE.

Pauvre Marguerite!... pendant quatre années, pas un mot, pas un signe n'est venu trahir notre intelligence... Elle aussi a beaucoup souffert!... elle aussi a bien pleuré, mon fils!... A peine quelquefois un serrement de main en recevant une aumône!... et jamais une parole de tendresse!.. A peine un regard pour nous dire: « Courage! il faut vivre pour notre Lucien! »

LUCIEN.

Et moi... cœur lâche et ingrat, je ne savais rien, je ne devinais rien, j'osais me plaindre!... Mais quel est votre espoir, mon père?

DOMINIQUE.

D'arriver enfin à la découverte des coupables... et déjà de premiers indices m'ont mis sur leurs traces...

LUCIEN et MARGUERITE.

Il se pourrait?...

DOMINIQUE.

Plus tard, si je puis saisir des preuves, vous saurez tout... mais jusque-là, Marguerite, jusque-là, mon fils bien-aimé, il faut garder un profond silence! Embrassez-moi l'un et l'autre, pour retremper mon courage; donnez-moi ces noms chéris d'époux et de père, pour réchauffer mon cœur!

LUCIEN.

Oh! mon père, mon père!

MARGUERITE.

Mon ami!...

(Ils pleurent tous les deux dans ses bras.)

DOMINIQUE.

Seigneur! je vous remercie de cette sainte et pure consolation! Seigneur, vous avez de grandes joies pour les grandes douleurs... Soyez béni, mon Dieu... pour tout ce que vous me rendez en ce jour!...

MARGUERITE.

Hélas! quand serons-nous réunis à jamais?

DOMINIQUE.

Patience, femme, patience!... Nous sommes trois qui garderons ce secret dans le fond de notre cœur... trois qui vivrons étrangers l'un à l'autre... trois qui nous aimerons en silence...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, VALENTINE.

VALENTINE, entrant par la droite.

Nous serons quatre, monsieur le comte!

DOMINIQUE.

Ciel !...

LUCIEN.

Valentine !...

MARGUERITE.

Elle !...

VALENTINE, se mettant à genoux devant Dominique.

Puisque je n'ai plus de père... bénissez-moi, vous, son frère bien-aimé... bénissez-moi, pauvre martyr, comme il vous bénit du haut du ciel !...

DOMINIQUE, étendant les deux mains sur la tête de Valentine.

Frère, c'est toi qui m'as envoyé cet ange ! Elle vient à moi pour me réconcilier avec les hommes ! Merci, frère ! c'est l'espoir qui vient de renaître ! c'est ma réhabilitation qui commence !

LUCIEN.

Chère Valentine !...

DOMINIQUE, la serrant dans ses bras.

Noble enfant ! Oui... ce sont les traits de mon pauvre Gaston, de mon frère bien-aimé. (Pleurant.) Et ils ont dit que je l'avais tué !...

VALENTINE.

Oh ! je le savais bien que je n'aimais pas le fils du meurtrier de mon père !...

DOMINIQUE.

Non, non, votre amour n'était pas un crime !...

VALENTINE.

Notre amour !... Peut-être ne serai-je jamais sa femme ! mais jamais, entendez-vous, jamais je n'appartiendrai à un autre

MARGUERITE.

Soyez bénie, mon enfant !...

VALENTINE.

Oui, votre enfant, car vous êtes ma seconde mère... (Prenant les mains de Marguerite et de Dominique) tout ce que je dois respecter et chérir après la pauvre veuve qui pleure au château de notre famille !...

DOMINIQUE, à Valentine.

Allez, enfant, retournez près d'elle, et rappelez-vous votre promesse... Rappelez-vous que nulle preuve ne peut témoigner de mon innocence, et qu'un arrêt de mort me condamne !...

VALENTINE.

Je me tairai, je le jure !

DOMINIQUE.

Et maintenant, que la vie que je mène depuis quinze années recommence !... Souvenez-vous... (A Marguerite.) toi, Marguerite, que tu n'as plus d'époux... (Aux jeunes gens.) vous, enfans, que vous n'avez plus de père ; et jusqu'au jour de ma réhabilitation, souvenez-vous que je ne vous connais plus !...

(Il va prendre son bâton, se couvre de son chapeau et se dirige vers la porte.)

ACTE QUATRIÈME.

SIXIÈME TABLEAU. — LA FERME MODÈLE.

Une cour de ferme. — Porte au fond, à barreaux, donnant sur les champs. — Un puits à gauche. — Çà et là, on voit entassées des gerbes de blé et des bottes de foin. — Différens ustensiles d'agriculture. — Une table et un escabeau de bois près du hangar, à droite.

SCENE I.

BRIGOT, GRAIN D'ÉPI, CHAMPUIS, MARTIN, PAYSANS et PAYSANNES.

(Au lever du rideau, les paysans sont étendus çà et là sur les bottes de foin et dorment. — Champuis et Martin entrent par la porte du fond.)

CHAMPUIS.

Tiens !... est-ce qu'y n'y a personne dans c'te ferme modèle ?...

MARTIN.

C'est pourtant l'heure du travail... Où's que sont donc les ouvriers ?...

CHAMPUIS, apercevant les paysans.

Eh !... mais, les v'là qui dorment !...

MARTIN.

Ohé !... camarades !...

GRAND D'ÉPI, s'éveillant.

Hein !... qu'est-c' qu'appelle ?...

BRIGOT et LES AUTRES, de même.

Quoi qu'y a ?...

CHAMPUIS.

Ah ben, excusez ! vous n'attrap'res point d' courbatures à travailler comme ça !...

GRAND D'ÉPI.

Ah !... ça... c'est réglé... par l' règlement...

MARTIN et CHAMPUIS.

Le règlement !...

GRAIN D'ÉPI.

C'est une invention du bourgeois !... Tiens !... Brigot, toi qui sais lire... lis donc ça au papa Champuis.

BRIGOT, prenant une grande pancarte accrochée au mur.

Voilà !... (Il lit.) « Article 1er : Le travail doit » être réparti suivant les capacités et les intelli- » gences... »

GRAIN D'ÉPI.

Ça veut dire que quand on n'est pas fort on ne travaille guère... et qu' quand on est bête, on ne travaille pas du tout !...

CHAMPUIS.

Ah ! bon !...

BRIGOT, lisant.

« Article 2 : Nul n'a le droit au superflu quand a tout le monde n'a pas le nécessaire. »

GRAIN D'ÉPI.

Et comm' l' bourgeois a du superflu... nous ant's qu'avons pas l' nécessaire... j' sommes en train d' lui râper son petit superflu... Voilà !...

(Il se recouche.)

TOUS, se recouchant.

Voilà !...

BRIGOT.

Faut ben les faire alier un peu, ces bêlats de Parisiens.

TOUS.

Oui !... oui !...

BRIGOT.

J' vas achever mon somme !...

CHAMPUIS.

Qué faignant du bon Dieu !...

SCÈNE II.

LES MÊMES, PHOEBUS, vêtu en paysan, avec une grande fourche à la main et un lorgnon sur l'œil.

PHOEBUS, entrant; il porte de gros sabots dans lesquels il y a de la paille.

Brigot !... Grain d'Épi !... rentrons les foins !... Hardi, aux foins !... mes enfans; hardi, aux foins !...

MARTIN et CHAMPUIS.

Saint, m'sieur d' Prévalé !...

PHOEBUS.

Ah ! c'est vous, mes amis... Bonjour, brave Martin ; bonjour, honnête Champuis !...

MARTIN.

Comme vous êtes attifé, m'sieur d' Prévalé !...

PHOEBUS, se posant fièrement sur sa fourche.

Hein !... dites donc ! ... costume exact ! ... paysan à tous crins !... fermier pur sang !...

CHAMPUIS.

M'sieur d' Prévalé, j'étions venus...

PHOEBUS, continuant sans l'écouter.

Quelle joie de vivre au milieu de ces braves villageois !... De commander, la fourche en main, à d'actifs travailleurs !... (Changeant de ton.) Ah çà ! mais où sont-ils donc mes actifs travailleurs ?... (Regardant autour de lui.) Hein !... comment !... Mais, Dieu me pardonne, mais ils dorment, mes actifs travailleurs !... Hé !... Grain d'Épi, Brigot !...

GRAIN D'ÉPI.

Nous nous reposons, bourgeois !...

PHOEBUS.

Bien !... Mais après le repos, le travail !... Allons, debout, debout !...

TOUS, bâillant et se levant.

Ah !...

PHOEBUS.

A présent, imitez-moi !... Hardi sur les foins, mes enfans !... (Il enfonce sa fourche dans une masse de foin, qu'il cherche vainement à soulever.) Hardi !...

GRAIN D'ÉPI.

Hardi sur les foins, bourgeois... Hardi !...

(Les paysans se mettent à rire.)

PHOEBUS, aux paysans.

Mais aidez-moi donc !...

TOUS.

Voilà, bourgeois, voilà !...

(Ils prennent des fourches et vont pour se mettre à l'ouvrage. — On entend sonner deux heures ; ils s'arrêtent tous.)

PHOEBUS.

Eh bien ! vous vous arrêtez ?...

TOUS.

Dame !...

GRAIN D'ÉPI.

Pardon, bourgeois, c'est l'heure de la soupe !..

PHOEBUS, avec humeur.

La soupe !...

GRAIN D'ÉPI.

Brigot !... l'article 5 !...

BRIGOT, lisant.

« Une nourriture saine et abondante doit réparer et entretenir les forces du travailleur. »

TOUS, criant.

La soupe !... la soupe !...

PHOEBUS, enchanté.

Hein !... quelle ardeur ! ... quel ensemble !...

MARTIN.

Ah ! oui !...

CHAMPUIS.

Ils sont pleins d'ardeur... (A Martin.) à la soupe !...

PHOEBUS, aux paysans.

C'est bien, mes amis, c'est bien !... Puisque l'heure de la pâture est venue... pâturons...

TOUS.

La soupe !... la soupe !...

GRAIN D'ÉPI, apportant la soupe.

Voilà !... C'est moi que j' vas faire la distribution...

BRIGOT.

Allons, à toi !...

PHOEBUS.

Eh bien ! et moi ?...

GRAIN D'ÉPI.

Y en a pas que pour nous.

(On sert les paysans dans des écuelles de bois. — Ils vont s'asseoir au fond pour manger.)

PHOEBUS va chercher une écuelle et une cuiller de bois, la remplit de soupe. — Revenant vers Martin et Champuis.

Et nous, pendant ce temps-là, nous allons jaser de nos petites affaires ! ... (S'asseyant sur l'escabeau

près de la table.) Eh bien ! père Champuis, cet acte est-il prêt?...

CHAMPUIS, le tirant de sa poche.

Ah! ça n'a pas été ben long à digérer!... Entre z'honnêtes gens, l' pus simple est le meilleur, pardi !...

PHOEBUS.

Oui... oui... pardi !...

CHAMPUIS, lui présentant l'acte.

C'tte cour de ferme vous convient?... Combien qu' vous voulez en donner, bourgeois?... V'là l'acte tout prêt... y a pus qu'à mettre la somme.

PHOEBUS.

Combien?... Mais c'est à vous de me dire...

CHAMPUIS.

Non, non; estimez vous-même ce que ça vaut!...

PHOEBUS.

Dame!... il me semble que mille écus!...

CHAMPUIS.

Mille écus!... c'est beaucoup, bourgeois!... All' n' m'a coûté qu' deux mille cinq cents francs, et si j' gagnons un sac de cinq cents livres, c'est ben assez, dà !...

TOUS, étonnés.

Ah !...

PHOEBUS.

Quelle probité?...

MARTIN.

Qu'est-ce qu'il a donc, le voisin?... (Bas.) Ah ça ! t'es donc malade?...

PHOEBUS, écrivant.

Va donc pour deux mille cinq cents francs!... (A Grain d'Épi.) Grain d'Épi, va chercher de l'encre. (Grain d'Épi exécute l'ordre. — A Champuis.) Mais je vous revaudrai ça, Champuis !...

CHAMPUIS.

Ah !... ça vous sera facile, monsieur de Prévalé!... J'vous demandons seulement une chose?...

PHOEBUS.

Qu'est-ce que c'est?...

CHAMPUIS.

Ça serait de m' donner, sur c't acte, l'autorisation d' prendre d' l'iau à c' puits, quand j'en aurons besoin !...

PHOEBUS.

De l'eau!... ça ne se refuse jamais!... (Il écrit.) Brave laboureur, va... de l'eau tant que tu voudras!... A présent, je signe!... Maintenant, votre reçu, père Champuis?...

CHAMPUIS.

Eh ben! et la somme?...

PHOEBUS, tirant un portefeuille et y prenant des billets.

Et voilà votre argent !...

CHAMPUIS.

Què que c'est que ça?... des papiers!... Ah ! je ne veux point d'assignats... Je ne prenons que d'z écus !...

PHOEBUS.

Comment ! des assignats ?... De bons billets de banque !... Allons, allons, on vous en donnera d'z écus !... (A Martin.) Et vous, père Martin, voyons !... Il faut pourtant que vous me vendiez votre petit champ?...

MARTIN.

Le petit champ aux Ortics!... V'là-t'il pas un' belle affaire!...

PHOEBUS.

Oui, mais, sur votre conseil, j'ai acheté toutes les terres qui sont autour!... Si bien que votre champ est maintenant juste au milieu de mes propriétés !...

MARTIN.

Nous arrangerons ça comme vous voudrez.

PHOEBUS, haut.

Quel brave homme !... (A part.) Je lui en donnerai une centaine d'écus!... ça récompensera sa probité !...

MARTIN.

Tenez!... j' vas faire griffonner un petit bout d'acte, et vous mettrez la somme vous-même !... J' pouvons pas mieux dire !...

PHOEBUS, à part.

Quel désintéressement !...

CHAMPUIS.

Qué qu'il a donc, c' Martin?... Il est donc indisposé?...

PHOEBUS.

Allons, c'est entendu !... Revenez tantôt !... Au revoir, mes amis !...

MARTIN et CHAMPUIS.

Au revoir, m'sieur d' Prévalé !...

(Ils sortent.)

PHOEBUS, à lui-même.

Voilà de braves gens!... C'est rond en affaires!... Parlez-moi d' ça!... (Aux paysans.) Ah ça! maintenant que la soupe est mangée... au travail!...

BRIGOT.

Au travail!... Tout d' suite après la soupe !...

GRAIN D'ÉPI.

Ah! non, bourgeois, non !...

TOUS.

Ah !... non !...

PHOEBUS.

Comment?... ah !... non !...

BRIGOT.

Vous oubliez la récréation, bourgeois!...

PHOEBUS.

La récréation!...

BRIGOT, lisant

« Article 9 : Après chaque repas, une heure de » récréation sera accordée au travailleur. »

PHOEBUS.

C'est juste !... Puisque c'est dans le réglement, récréons-nous !...

TOUS.

Récrions-nous!...

GRAIN D'ÉPI.

Justement, v'là Charmoulu... avec son crincrin!... Y va nous faire danser.

TOUS.

Oui!... oui!... la danse!... la danse!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, CHARMOULU, FLEUR DE LYS.

CHARMOULU, entrant gaiment.

Voilà!... voilà!... Hein!... qu'est-ce qui parle de danser?... Prenez vos cachets!...

TOUS.

Vive le père Charmoulu!...

PHOEBUS, à part.

Dieu!... la charmante Tubéreuse!...

CHARMOULU, bas.

V'là l' jobard de Parisien!... Attention, Toinon!... c'est aujourd'hui que je vas conclure ton mariage!...

FLEUR DE LYS, bas.

Aujourd'hui!...

CHARMOULU.

Tu vas voir.

PHOEBUS, s'approchant avec galanterie de Fleur de Lys.

Mademoiselle, voulez-vous me faire l'honneur?...

FLEUR DE LYS.

Quoi t'est-c' que vous dites, m'sieur?...

PHOEBUS, à part.

Elle ne comprend pas le langage des salons!.. parlons-lui celui des prairies!... (Prenant l'air niais.) Eh!... eh!... eh!... mamselle!... voulez-vous-t-y bien danser avec mé?...

FLEUR DE LYS, riant bêtement.

Eh! eh! eh!... v's êtes ben honnête, m'sieur...

CHARMOULU.

Invitez vos dames...

TOUS.

Invitons nos dames.

(Mouvement général d'invitation. — Charmoulu exécute sur son violon une valse, et tout en jouant monte sur un tonneau.)

CHARMOULU.

Hé! Brigot, à nous deux la chanson des Paysans!...

TOUS.

La chanson! oui, la chanson!

BRIGOT.

C'est ça, on dansera sur le refrain.

CHARMOULU.

Attention! va z'en ut, mon bonhomme. J'y suis... Tiens, v'là ton accord.

BRIGOT.

Attention!... (Il chante.)

AIR de M. Artus.

Les paysans sont tous de bien bons drôles,
Pour le travail toujours présens;
Y z' aim' leux champs, leux bêtes et leux familles.
Viv' à jamais les paysans!

PREMIER COUPLET.

Sans nous faudrait que le monde périsse.
Pour lui nous s'mons,
Pour lui nous vendangeons.
Du genre humain c'est nous qu'est la nourrice:
Not' blé l' nourrit
Et not' vin l' réjouit.

TOUS.

Les paysans sont, etc.

(On danse sur cette reprise et sur les suivantes.)

DEUXIÈME COUPLET.

De s' fair' chérir y connaît la recette;
A ses amours,
Sans fair' des beaux discours,
Ben tendrement y leux glisse en cachette
Des tap's dans l' dos,
Ou ben des coups d' sabots.

TOUS.

Les paysans sont, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Ces vétérans que la France salue,
Ces maréchaux,
Gloire de nos drapeaux,
Combien d'entre eux, partis de la charrue,
Avant quinze ans
N'étaient qu' des paysans!

TOUS.

Les paysans sont, etc.

(Les paysans exécutent une espèce de bourrée. — Phœbus, qui n'y comprend rien, est poussé de tous côtés par les paysans. — On lui marche sur les pieds, etc., etc.)

PHOEBUS, boitant.

Voilà des danses!... Ah! je peux dire que j'en ai de l'agrément dans ma ferme!... (Aux paysans.) Ah ça! maintenant que nous sommes récréés... au travail!

GRAIN D'ÉPI, bas, à Brigot.

Minute... A nous deux, Brigot.

BRIGOT, s'approchant et saluant.

Pardon, excuse, bourgeois...

PHOEBUS, impatienté.

Hein!... quoi encore?... Il me semble qu'il est temps de...

BRIGOT

« Art. 10. Le travailleur doit à sa famille le produit de son travail. »

PHOEBUS, se découvrant.

Oui, c'est la pensée du philanthrope... Ensuite?

BRIGOT.

Pour lors, bourgeois, si c'était un effet d' vot' part de nous avancer une journée ou deux sur not' quinzaine...

PHOEBUS, contrarié.

Comment! comment!... un jour ou deux?...

BRIGOT.

Pour nos familles, bourgeois...

GRAIN D'ÉPI et BRIGOT, d'un ton lamentable.

Pour nos pauv' familles... s'il vous plaît, bourgeois.

PHOEBUS.

Ils m'attendrissent.

DOMINIQUE, paraissant au fond.

La charité, mes bonnes âmes.

FLEUR DE LYS.

Tiens, l' père Dominique.

DOMINIQUE.

Mes enfans, est-ce que Charmoulu n'est pas ici ?...

FLEUR DE LYS.

Mon oncle ? Si fait, il est là... Attendez.

(Elle va parler à Charmoulu.)

BRIGOT, à Phœbus, que tous les paysans entourent.

Rien qu'une petite avance que j'irons leur porter dans leurs pauv's chaumières.

PHŒBUS.

Ah ! de si nobles sentimens !... Tenez, tenez, je donne une huitaine d'avance.

TOUS.

Ah !...

Phœbus distribue de l'argent pendant que Charmoulu s'approche de Dominique.)

CHARMOULU.

Quoi que vous me voulez, père Dominique?

DOMINIQUE.

J' faisais ce matin ma tournée de tous les jours, et en arrivant au château, j'ai trouvé un pauv' blessé, M. Vaudoyer...

CHARMOULU.

Vaudoyer !...

DOMINIQUE.

Qui m'a donné vingt sous avec c'te petite lettre qu'y ma recommandé de ne remett' qu'à vous seul.

CHARMOULU, prenant la lettre.

Une lettre !... (Il l'ouvre.) Au fait, le messager n'est pas mal choisi.

DOMINIQUE, à part.

Attends jusqu'à demain, lui écrit-il. Quel secret y a-t-il donc entre eux deux ?

CHARMOULU, lisant.

« Attends jusqu'à demain... Demain, tu seras » satisfait. » (Parlé.) Attendre ? Oh ! que oenni... Une fois marié, tu m'échapperais, Vaudoyer.

DOMINIQUE, à part.

Charmoulu, je te surveillerai maintenant.

(Il s'éloigne lentement.)

PHŒBUS.

Là, vous êtes satisfaits... Allez, portez ça à vos familles, et revenez pour rentrer les foins.

GRAIN D'ÉPI.

Viv' m'sieu d' Prévalé !...

TOUS.

Viv' m'sieu d' Prévalé !

(Reprise du chœur. — Ils sortent par le fond.)

SCÈNE IV.

PHŒBUS, CHARMOULU, DOMINIQUE.

FLEUR DE LYS.

Eh ben ! mon oncle ?

CHARMOULU, bas.

Je n'ai que quèques instans à moi ; j' vas songer à tes affaires, et puis après aux miennes. (Haut.) Eh ben ! monsieur de Prévalé, nous avions, que vous me disiez, à jaser de ma nièce...

FLEUR DE LYS.

De moi !

PHŒBUS.

Oui, père Charmoulu... Et si la naïve Tubéreuse répond à mes vœux...

FLEUR DE LYS.

Dame... ça dépend de ce que vous voulez...

PHŒBUS, avec feu.

Ce que je veux ?... c'est une épouse innocente et candide, dont les désirs ne dépassent pas les limites de son village... dont la seule parure soit la fleur des champs !...

CHARMOULU.

Rien que des fleurs pour vêtement ?... Ce n'est guère !

FLEUR DE LYS, baissant les yeux.

Oh ! mon oncle !...

CHARMOULU.

Oh ! innocence !... ça la fait rougir !...

PHŒBUS.

Ah ! serons-nous heureux ici ! Nous ne quitterons jamais notre ferme modèle !...

FLEUR DE LYS, à part.

Merci !... (Haut.) Ah bah ! toujours le village !... Ça serait bien monotone, à la fin des fins... Et Paris, c'est si amusant !... (Se reprenant.) A ce qu'on dit...

PHŒBUS.

Après ça, si ça vous fait plaisir... nous pourrons y aller passer trois semaines... un mois...

FLEUR DE LYS.

Oui... c'est ça... trois semaines... par mois !...

PHŒBUS.

Trois semaines par mois !... Du tout !...

FLEUR DE LYS, fièrement.

Mais j' n'en serons pas moins paysanne pour ça !...

CHARMOULU, se frappant l'estomac.

Pardié !... aux champs ou à la ville... c'est pas la maison, c'est le cœur qui fait la paysanne !...

FLEUR DE LYS.

Ah ! oui... ah ! que oui !...

PHŒBUS, de même.

C'est vrai, au fait... c'est le cœur qui fait la... Allons, va pour Paris !...

FLEUR DE LYS.

Dans une jolie maison... avec des domestiques en livrée... des meubles bien élégans... des glaces... des tapis partout...

PHŒBUS, à Charmoulu.

Des glaces ! des tapis !... Comme elle y va, dites donc !...

CHARMOULU.

Oui, elle va bien, la petite... Après ça, c'est si innocent !... Et puis... quèques meubles d' plus ou d' moins... C' n'est pas les miroirs et les tapis... c'est l' cœur qui fait la paysanne !...

FLEUR DE LYS.

Ah ! voui que voui !...

PHOEBUS.

Oui, j' sais bien... c'est le cœur qui... (A Fleur de Lys.) Allons, vo pour les tapis !... Au fait, ça sera original... une baronne qui recevra en jupon de laine et en cornette... Ça fera fureur !...

FLEUR DE LYS.

Oui, en carnaval... mais l'reste du temps faudra ben faire un peu comme tout l' monde... et quitter l' jupon d' laine pour la robe de popeline.

PHOEBUS.

De la po...

CHARMOULU.

De la popeline.

FLEUR DE LYS.

C'est si coquet !

PHOEBUS.

Permettez... chère amie... j'ai horreur du... coquet !

CHARMOULU, l'interrompant.

Ah ! Dieu !... à vot' place, j' serions-t-y fier d' la voir pomponnée comme ça !... D'ailleurs, c'est pas la robe, c'est... le cœur...

FLEUR DE LYS.

Qui fait...

PHOEBUS, entraîné, et imitant le geste.

La paysanne !... Eh ! oui... morbieu !... (A Fleur de Lys, avec feu.) Allons, décidément, Tubéreuse, nous avons les mêmes goûts ; je n'hésite plus, je vous épouse.

CHARMOULU.

Vous l'épousez... il t'épouse... A la bonne heure, donc !... (Jouant sur son violon et chantant.)

Il faut des époux assortis
Dans les li...

FLEUR DE LYS l'arrêtant.

Ah ! mon oncle !...

PHOEBUS.

Venez, je veux annoncer moi-même cette union à toute la commune !...

FLEUR DE LYS, à part.

Baronne !... je serai baronne !

SCENE V.

LES MÊMES, MARTIN.

MARTIN, entrant.

Excusez la compagnie... c'est moi...

PHOEBUS.

Martin !... Ah ! j'oubliais... (A Fleur de Lys.) Allez m'attendre avec votre oncle... je suis à vous dans un instant...

CHARMOULU.

Viens, madame ma nièce... (A Phœbus.) Ah ! Dieu !... va-t-on s'amuser !... va-t-on danser à la noce !... En avant les airs de circonstance !... L' matin, je marche à la tête d' la noce...

(Il joue l'air : *Gai... gai... mariez-vous !* etc.)

PHOEBUS.

Il est charmant, ma parole d'honneur !

CHARMOULU, même jeu.

Et puis après, le soir : (Jouant.)

Dormez... dormez... mes chers amours...

FLEUR DE LYS, l'arrêtant.

Mon oncle !...

CHARMOULU.

Laisse donc... j'ai fini... Au revoir, le futur...

(Il sort en jouant : *Cocu, cocu, mon père.*)

FLEUR DE LYS, le suivant.

Mon oncle !... mon oncle !... (Ils sortent.

SCÈNE VI.

PHŒBUS, MARTIN, puis CHAMPUIS.

PHOEBUS.

Hein !... Qu'est-ce qu'il joue ?... qu'est-ce qu'il a joué ?... (Il ferme la porte.) Ah ! farceur !... (Il revient à Martin et s'assied à droite.) Voyons, à nous deux, père Martin... Avez-vous l'acte de vente?

MARTIN.

Ma fine, oui, not' bourgeois... Mais... vous tenez donc ben à e' méchant bout d' terrain d' deux sous ?. . Quoi qu' vous ferez d' ça ?... ça n' vaut rien !

PHOEBUS.

Mais ça se trouve au milieu de ma propriété, et je tiens à faire cette acquisition... (Champuis sonne à la grille.) Hein ?... Qui vient là ?... (Il va ouvrir.) Ah ! c'est vous, père Champuis ?...

CHAMPUIS, entrant avec deux seaux.

Faites excuse, m'sieu de Prévalé... j'aurions besoin d'un brin d'iau... C'est pour mes épinards qui ont soif.

PHOEBUS.

Ah ! vos épinards ont soif ?... Eh bien ! prenez, prenez... prenez, mon bonhomme... (Revenant à Martin, pendant que Champuis puise de l'eau.) Nous disions donc ?...

MARTIN.

Que c' bout d' terre vaut si peu, que j' n'osons quasi rien vous demander pour moi... ce serait pour mon fieu...

PHOEBUS.

Vot' fieu ?... (A part.) Je donnerai un fort joujou à son fieu... voilà !...

CHAMPUIS, qui a rempli ses seaux.

En vous r'merciant, m'sieur d' Prévalé...

PHOEBUS.

Bonjour !... (Il va fermer la grille et revient.) Voyons... Nous avons dit que vot' fieu... je lui donnerai ?...

MARTIN.

Faudra y donner un homme...

PHOEBUS.

Un homme ?... Un bonhomme, vous voulez dire ?...

MARTIN.

Un homme pour l' remplacer, un *cuirassier*.

PHŒBUS.

Comment!... comment, un *curassier* ?... Vous voulez que je...

MARTIN.

Oh! sans ça, voyez-vous, j'veux entendre à rien sur mon champ!

PHŒBUS, à part.

Hum!... le paysan naïf!... Est-ce qu'il cultiverait la carotte ?... (Haut.) Mais, dites donc, dites donc, villageois... un homme, c'est un objet de quinze cents francs.

MARTIN.

Quinze cents francs!... Vous croyez que le *curassier* est si cher que ça?...

PHŒBUS.

Le *curassier* est hors de prix... et quinze cents francs pour un champ qui ne vaut pas cent écus... bigre!

MARTIN.

Eh ben!... tenez... n'en parlons plus!

PHŒBUS.

Si fait!

MARTIN.

Non, non!... j'aurions l'air d' vouloir vous tirer aux jambes... j'aime mieux n' point vendre!

PHŒBUS.

Allons, bien!... (A part.) Diable d'homme!... (Haut.) Allons, père Martin, je donne un homme à votre fils!...

MARTIN.

Vrai?... Ah! mon bon monsieur!... c'est ben généreux d' vot' parti...

(Champuis sonne à la grille.)

PHŒBUS.

Hein?... Qu'est-ce que c'est encore?... (Allant ouvrir.) Comment! c'est encore vous, Champuis?... Qu'est-ce que vous voulez?...

CHAMPUIS, avec ses seaux.

Pardon!.. C'est les épinards qu'ont encore soif...

PHŒBUS, avec impatience.

Les épinards, les épinards!... mais ils ont donc la pépie, les épinards?...

CHAMPUIS, puisant de l'eau.

Ma fine, oui! sous vot' respect, bourgeois... Ces damnés épinards... on dit que c'est la mort au beurre... c'est ben plutôt la mort à l'iau!...

PHŒBUS.

Ah çà! Champuis, prenez une bonne fois ce qui vous est nécessaire... pour ne pas revenir à chaque instant... C'est très gênant!...

CHAMPUIS.

Ah! dame!... on vient quand on a de besoin...

PHŒBUS.

Oui... mais j'ai besoin d'être un peu tranquille, moi...

CHAMPUIS.

Ah! dame! bourgeois, je m'ai réservé le droit d' prendre de l'iau quand j' voudrons...

PHŒBUS.

Comment! quand je voudrons?...

CHAMPUIS.

C'est écrit... c'est signé... et j'en prendrai!... En vous remerciant, monsieur de Prévalé...

(Il sort.)

PHŒBUS, à lui-même.

Diable de paysan, va!... C'est ce qu'on appelle une servitude... je suis en servitude!... Enfin!... (Revenant à Martin.) Ah çà! c'est donc une affaire arrangée?... j'achète un homme à votre gas... et maintenant...

MARTIN.

Maintenant, y n' s'agit pas que de débattre le prix du terrain...

PHŒBUS, stupéfait.

Comment! le prix du terrain?... Mais puisque j'achète un homme...

MARTIN.

Vous achetez un homme... pour mon fieu... c'est un cadeau qu' vous faites à mon fieu... ça ne me regarde point...

PHŒBUS, s'emportant.

Par exemple!...

MARTIN.

Après ça, t'nez!... décidément, j'aime mieux n' pas vendre...

PHŒBUS.

Un moment donc!... (A lui-même.) A-t-on jamais vu... ce vieux naïf qui me laisse acheter autour de lui... et maintenant... (A Martin.) J'ajoute aux quinze cents francs du cuirassier les cent écus du terrain... en tout, dix-huit cents francs!...

MARTIN.

Non, non!... on dirait que j' vous ons rançonné... que j' vous ons coupé la laine sur l' dos... Pour dix-huit cents francs, c'est point la peine de se faire du tort dans les opinions d'un chacun... Donnez-moi trois mille francs, et j' passerons là-dessus...

PHŒBUS.

Trois mille francs!... mais c'est abominable!... (On entend sonner.) Ah!... qu'est-ce que c'est?... (Voyant paraître Champuis avec cinq ou six garçons qui ont tous des seaux à la main.) Champuis! toujours Champuis!... Qu'est-ce que vous voulez?...

CHAMPUIS.

Vot' santé est bonne?...

PHŒBUS.

Qu'est-ce que vous venez faire encore avec cette escouade?...

CHAMPUIS.

Sous vot' respect, bourgeois, c'est ces pauv' épinards qui n' sont pas rassasiés, et j' venons faire la chaine avec ces braves garçons...

PHŒBUS.

La chaine, à présent!... la chaine!... Ah çà!... est-ce que vous aliez venir comme ça tous les jours?...

CHAMPUIS.

Et quèque fois itou la nuit...

PHOEBUS.

Itou... la nuit!...

CHAMPUIS.

Ah! c'est mon droit... c'est écrit!...

PHOEBUS.

Votre droit!... mais c'est un guet-apens!... Votre droit!... mais j'aime mieux vous le racheter!... Allons, je vous le rachète... Combien en voulez-vous?...

CHAMPUIS.

Ah! vous avez en la cour à ben bas prix!...

PHOEBUS.

Je ne dis pas... Vous êtes un honnête homme... (Regardant Martin.) vous du moins...

MARTIN.

Merci!...

CHAMPUIS.

Deux mille cinq cents francs pour la cour... c'est pas cher!...

PHOEBUS.

Non... mais le puits?...

CHAMPUIS.

Le puits... c'est dix mille francs!...

PHOEBUS.

Dix mille francs!... pour un méchant puits... qui ne contient que de la mauvaise eau!...

CHAMPUIS.

D' la mauvaise eau pour les humains... mais qu'est ben souveraine pour les éploards...

PHOEBUS.

Mais je suis en pleine forêt de Bondy!...

CHAMPUIS.

Dix mille francs!... et j' mettons plus les pieds ici...

MARTIN.

Deux mille écus, et le terrain est à vous!

PHOEBUS.

Allez-vous en au diable!... c'est-à-dire, non, non... (A part.) Ils n'auraient qu'à augmenter encore... (Haut.) Les actes... donnez-moi vos actes.

MARTIN et CHAMPUIS.

Voilà...

PHOEBUS, écrivant.

Tenez... voilà votre somme écrite... signez...

CHAMPUIS.

Je faisons ma croix.

MARTIN.

Je faisons la mienne.

PHOEBUS.

A présent que c'est signé et que je ne vous crains plus... je ne suis pas fâché de vous dire que vous êtes deux filous...

MARTIN.

Deux filous, bourgeois!

PHOEBUS.

Deux horribles escrocs!

CHAMPUIS.

Deux escrocs, bourgeois!

MARTIN.

Faudra encore payer ça...

PHOEBUS.

Payer... moi!...

CHAMPUIS.

C'est un petit procès que je vous ferons et qui nous rapportera bien encore quèques centaines de livres...

PHOEBUS, prenant une fourche.

Ah! vous me ferez un procès.

CHAMPUIS, tendant le dos.

N' vous gênez pas... not' maître...

MARTIN, même jeu.

Ça vous en mettra pour un sac de mille avec...

PHOEBUS.

Ah! un sac de mille! (Il les poursuit.)

MARTIN et CHAMPUIS, sortant.

A la garde! à la garde!

PHOEBUS, furieux.

Ah! les gueux!... ah! les brigands! (Il tombe accablé.) ah! les scélérats!...

SCÈNE VII.

PHOEBUS, CHARMOULU.

CHARMOULU.

Eh ben! eh ben!... du tapage!... des querelles!... Qu'est-ce que vous avez donc?

DOMINIQUE, passant au fond.

Il n'est pas seul.

PHOEBUS, très ému, prenant la main de Charmoulu.

Bel oncle!... vous venez de voir ces deux respectables villageois qui s'en vont?...

CHARMOULU.

Oui... eh bien?

PHOEBUS.

Ce sont d'indignes filous...

CHARMOULU.

Ah bah! vous croyez?

PHOEBUS.

J'en suis sûr... Mais vous veniez?...

CHARMOULU.

Je venais vous dire que ma nièce vous attend.

PHOEBUS.

Tubéreuse!... sa vue me calmera... Je veux aller avec elle visiter mes travailleurs... contempler le tableau de ces braves gens dans leurs familles.

CHARMOULU.

Moi, je garderai la ferme, pendant ce temps-là.

PHOEBUS.

Ah! mon ami!...

CHARMOULU.

Quoi?

PHOEBUS.

Il me pousse une horrible réflexion!

CHARMOULU.

Laquelle?

PHOEBUS, lui saisissant le bras.

Est-ce qu'il y en aurait même chez les paysans?... est-ce qu'il y en aurait partout... bel oncle?

CHARMOULU.

De quoi?

PHOEBUS, en confidence.

De la canaille, bel oncle?...

CHARMOULU.

Oh!... oui...

PHOEBUS.

Oh! je vais voir mes honnêtes travailleurs.

(Il sort vivement par la droite.)

SCÈNE VIII.

CHARMOULU, puis DOMINIQUE.

CHARMOULU, seul.

Allons, allons, le Prévalé en tient pour ma nièce.... C'est un bon établissement pour elle.... Me v'là tranquille de ce côté... Oui, mais de l'autre?... Un peu plus, ce maudit coup d' fusil me coûtait deux cent mille francs!... et Vendoyer me dit d'attendre... Non, non! il faut que dès ce soir il m'ait donné ma part... et, puisque je ne puis le voir au château, eh ben! je vas lui écrire aussi.

DOMINIQUE, entrant par le fond.

Enfin!... Oh! si mes soupçons ne m'abusent, j'ai, là aussi, une trace à saisir...

CHARMOULU, apercevant Dominique, qui semble chercher son chemin avec son bâton.

Dominique... Ah! c'est encore vous, vieux mendiant!

DOMINIQUE.

Oui, je voulais parler au nouveau maître de la ferme... Je vas l'attendre.

CHARMOULU.

A vot' aise... asseyez-vous là... (Le conduisant à une chaise.) là...

DOMINIQUE.

Merci, merci!... (Il s'assied.) Dites-moi... Le nouveau maître de la ferme...

CHARMOULU.

Impossible... j'ai des comptes à régler... (A part.) Oui, décidément faut lui écrire...

(Il se met à écrire et se trouve face au public.)

DOMINIQUE, à part.

Des comptes... lui!... ce n'est pas cela...

(Il se lève et va près de Charmoulu qui écrit.)

CHARMOULU.

Est-ce que vous partez, père Dominique?

DOMINIQUE.

Non, non... mais j'ai des pauvres vieilles jambes que le repos engourdit parfois... et je marche...

CHARMOULU.

Bon, ne vous gênez pas... (Ecrivant.) Je veux le partage... Il me le faut... aujourd'hui, où je parle... Je veux... (Il écrit vivement.)

DOMINIQUE, à part.

Je ne sais quel avertissement secret me dit que ce qu'il écrit là... Si c'était la réponse.

(Il s'approche encore doucement de Charmoulu et lit par dessus son épaule; de façon que le public voit ensemble leurs deux figures.)

CHARMOULU, écrivant toujours.

Nous verrons s'il hésitera encore... Y m' faut mes deux cent mille francs, ou je raconte que c'est toi...

(Dominique s'est approché, pendant ce temps, et lit ce qu'il est en train d'écrire; son visage exprime la plus profonde émotion.)

DOMINIQUE, se trahissant et étendant la main.

Ah!...

CHARMOULU, effrayé et cachant ce lettre.

Hein?... qu'est-ce donc?

DOMINIQUE, ému.

Rien... rien, monsieur Charmoulu!... J' vous ai heurté!...

CHARMOULU.

Lui!... (A part.) Il m'a fait une peur!... Imbécile que j'étais... un aveugle!

(Il se remet à écrire.)

DOMINIQUE, à part.

Cette lettre!... cette lettre!... mais c'est la preuve de leur crime!... C'est ma vie... c'est mon salut... Oh! il me le faut! Quelqu'un ne viendra-t-il pas à mon aide!...

(Il remonte vers le fond pour regarder.)

CHARMOULU, à lui-même.

Non!... écrire c'est imprudent, j'aime mieux lui parler.

(En disant cela, il a bourré sa pipe; il prend une allumette dans sa poche, qu'il allume.)

DOMINIQUE, à part et revenant.

Personne!... n'importe!... et dussé-je être tué dans la lutte, je l'aurai... (Il redescend en scène et va pour s'élancer vers Charmoulu, mais au même moment il le voit allumer sa pipe avec la lettre.) Grand Dieu!...

CHARMOULU, fumant.

Comme ça, je ne me compromets pas!... V'là c' que c'est...

DOMINIQUE, tombant accablé sur un banc.

Ah! plus d'espoir!... plus d'espoir!...

CHARMOULU, l'apercevant.

Eh ben! qu'est-ce qu'il a donc, ce vieux?... Ah! ma foi, qu'il s'arrange!... Allons au château!... (Il sort par le fond.)

Digitized by Google

SCÈNE IX.

DOMINIQUE, puis HOUDARD.

DOMINIQUE, pleurant.

Plus rien!... mon Dieu!... plus rien!... consumée... anéantie!... Cette preuve de leur crime et de mon innocence, j'allais la saisir... et elle m'échappe!... Oh! mon Dieu! après m'avoir montré la vérité... me refuserez-vous donc le moyen de la faire éclater aux yeux de tous?...

HOUDARD, qui est entré avec précaution pendant ces derniers mots et s'est approché de Dominique.

Ce moyen... je vous l'apporte, Dominique!...

DOMINIQUE, se relevant.

Houdard!...

HOUDARD.

Oh! ne détournez pas les yeux, et écoutez-moi; écoutez-moi, car il s'agit maintenant de votre bonheur, de votre vie... Plus de feinte... plus de secret entre nous, Dominique... Les souffrances et l'exil ont pu vous rendre méconnaissable pour tout le monde... mais pour moi, pour moi dont vous avez sauvé la femme et les enfans, est-ce que c'était possible?...

DOMINIQUE.

Comment!... Que dis-tu?...

HOUDARD.

Je dis... je dis que la foudre n'a pas éteint vos yeux il y a vingt ans, puisqu'il y en a quinze à à peine, qu'ils se remplissaient de larmes à la vue de nos malheurs... Je dis que mon cœur vous avait reconnu depuis long-temps... Je dis enfin que je ne peux plus me taire, monseigneur, et que j'embrasse à genoux ces mains qui ont sauvé l'honneur de ma famille!...

(Il tombe aux genoux de Dominique.)

DOMINIQUE.

Houdard! ah! tu ne m'avais pas oublié, toi!... tu ne m'as jamais accusé!... Et pendant quinze ans tu as gardé ce secret... Je me croyais seul et j'avais un ami qui veillait sur moi... Mais sa place n'est pas là... elle est sur mon cœur!... (Lui tendant les bras.) Dans mes bras! dans mes bras!...

HOUDARD.

Ah! je vous avais reconnu dès le premier jour où vous êtes revenu dans ce village!... Mais j'avais compris aussi que vous aviez un secret... un secret qu'il fallait respecter... et j'attendais comme vous...

DOMINIQUE.

Ah! le ciel te récompensera de ce noble dévoûment.

HOUDARD, se levant.

Une récompense!... mais vous venez de me serrer la main, vous venez de me presser dans vos bras... Est-ce que je ne suis pas bien payé, monseigneur?...

DOMINIQUE.

Mais... mais ce moyen que tu m'apportais?

HOUDARD.

Cette nuit, je ne pouvais dormir... je m'étais approché de ma fenêtre... Tout à coup je vois comme une ombre se glisser le long du mur... C'était Vaudoyer.

DOMINIQUE.

Vaudoyer!...

HOUDARD.

Lui qui est blessé... sortir dans la nuit... C'est étrange, que je dis, et je veux savoir où il va... Là-dessus, je descends et je me mets à le suivre...

DOMINIQUE.

Eh bien?

HOUDARD.

Au bout d'un quart d'heure, j'arrivons à la forêt... Je n'pouvais plus le voir... mais j'entendais le bruit de ses pas, et je me glissais après lui... Enfin il s'arrête devant une vieille maison qui lui appartient, il entre... et bientôt j'aperçois une lueur à travers les carreaux... Je grimpe contre la muraille... j'avance la tête... respirant à peine... je vois Vaudoyer soulever une pierre, puis prendre une cassette...

DOMINIQUE.

Une cassette!...

HOUDARD.

Celle du comte de Luxeuil.

DOMINIQUE.

Il se pourrait!

HOUDARD.

J'en suis sûr, c'était elle... il l'ouvre, compte de l'or, des billets, qu'il emporte, puis il renferme le coffre... et reprend le chemin du château.

DOMINIQUE.

Houdard... il faut nous emparer de cette cassette... il faut aller cette nuit même à la cabane!

HOUDARD.

Ensemble?

DOMINIQUE.

Non... ce serait imprudent... Vous prendrez un chemin, et moi l'autre.

HOUDARD.

Oui, moi, j'arriverai le premier... et si je n'entends rien, si je ne vois rien de suspect, si enfin vous pouvez avancer sans crainte, je vous donnerai un signal.

DOMINIQUE.

Lequel

HOUDARD.

Je mettrai une lumière à la lucarne de la maison.

CRIS, au loin.

Viv' m'sieu de Prévalé!

DOMINIQUE.

Bien... bien..

HOUDARD.

Quelqu'un...

DOMINIQUE.

Cette nuit, à la cabane.

HOUDARD.

A cette nuit!...

ACTE CINQUIÈME.

SEPTIÈME TABLEAU. — UNE CABANE DANS LES BOIS.

Au lever du rideau, un rayon de lune, qui pénètre par une petite fenêtre, éclaire seul l'intérieur de la cabane — Au dehors, on entend le vent qui souffle à travers les arbres de la forêt. — Tout à coup, la porte du fond est ébranlée; après quelques efforts, la serrure cède et Houdard entre.

SCÈNE I.

HOUDARD, seul.

Enfin!... m'y voilà!... c'est pas sans peine!... C'te maudite porte tenait en diable!... et puis, en cherchant à la forcer, la main m' tremblait... Maintenant encore, je sens comme une sueur froide qui m' coule du front... (Il avance avec précaution et s'assied sur un escabeau en s'essuyant la tête.) Quelle nuit, mon bon Dieu! quelle nuit!... Ah! si c'était pas pour lui, pour mon bienfaiteur!... (Il tire de dessous sa houppelande une petite lanterne sourde qu'il allume pendant ce qui suit.) Mais j' connais quéqu' chose de pis que la peur... c'est l'ingratitude!... Le comte t'a sauvé de la misère, toi et les tiens, que je m' disais; tremble si tu veux, mais avance toujours!... (Regardant autour de lui avec sa lanterne.) Dominique doit être au rendez-vous .. Donnons-lui le signal!

(Il va placer sa lanterne sur l'appui de la croisée. — En ce moment, Vaudoyer paraît au fond; il entre précipitamment, suivi par Charmoulu. — Au bruit qu'ils font, Houdard se retourne et s'appuie, plein d'effroi, contre la muraille.)

SCÈNE II.

HOUDARD, VAUDOYER, CHARMOULU.

VAUDOYER.

Ma porte forcée!...

CHARMOULU.

Par des voleurs peut-être...

HOUDARD.

Du bruit! lui, sans doute... (Il se retourne, et sa lanterne éclaire Vaudoyer.) Ah! Vaudoyer! (Vaudoyer s'élance sur Houdard, le saisit et l'entraîne au milieu du théâtre.)

VAUDOYER.

Un homme!... Que fais-tu ici?... qui es-tu?... Parle... réponds... ou je te brise la tête!...

CHARMOULU, qui a pris la lanterne et qui en dirige la lumière sur la figure d'Houdard.

Tiens! c'est le père Houdard...

VAUDOYER.

Houdard!...

CHARMOULU.

Il aura flairé l' magot!... nous sommes volés!

HOUDARD.

Seigneur, mon Dieu!... ayant pitié de moi!...

VAUDOYER, lâchant Houdard, mais lui barrant le passage.

Houdard l'honnête homme!... Houdard que l'on cite dans le pays comme un modèle de probité... Houdard force des portes la nuit!...

CHARMOULU, à Houdard.

Nous sommes donc un filou!... Voyez un peu comme ça trompe, les réputations d'aujourd'hui!...

HOUDARD, vivement.

Ah! je ne voulais pas vous voler... je vous le jure...

VAUDOYER.

Eh bien! alors, comment expliques-tu ta présence ici?...

HOUDARD, balbutiant.

Mais... je venais... je voulais...

VAUDOYER.

Oh! n'espère pas me tromper!... Depuis long-temps tu m'espionnes...

HOUDARD.

Moi!...

VAUDOYER.

Je le sais!... depuis long-temps aussi je te soupçonnais... et maintenant je te trouve dans cette cabane... Oh! c'est que tu as découvert le

secret que je cachais ici ! Eh bien ! quel que soit ton but... que tu sois venu pour me voler ou pour me perdre... cette démarche t'aura été fatale !...

HOUDARD, à Vaudoyer qui va repousser la porte du fond.

Miséricorde !... Oh !... non... non !... vous ne me tuerez pas, Vaudoyer... Vous voulez m'effrayer pour me forcer au silence...

VAUDOYER.

Oh ! oui... je saurai t'y forcer !...

CHARMOULU.

Diable ! je suis fâché d'être venu !...

(Il remonte et redescend auprès de Vaudoyer.)

HOUDARD.

Écoute, Vaudoyer, rends-moi à ma femme, à mes enfans, à ces pauvres enfans qui n'ont que moi pour les élever et les nourrir !..... Vaudoyer, fais-moi grâce !... et je te promets de garder le silence... Oui... je le jure... je ne dirai rien !...

VAUDOYER.

Tu ne diras rien !... (S'adressant à Charmoulu.) Tu vois bien qu'il sait tout ! Allons... il faut en finir !...

(Il saisit violemment Houdard, qui tombe à genoux.)

HOUDARD.

Grâce !... grâce !...

CHARMOULU.

Arrête !... Faire couler du sang... ça nous porterait malheur...

VAUDOYER.

Veux-tu le laisser s'enfuir ?... veux-tu qu'il nous dénonce ?...

CHARMOULU.

S'enfuir ?... (Regardant autour de lui et allant prendre une corde.) Sois tranquille... y n' s'enfuira pas... j'en réponds, n'aie pas peur... (Il attache Houdard au poteau, après l'avoir fait asseoir sur une pierre qui se trouve au bas.) Tu vois... y n' s'enfuira pas...

HOUDARD.

Oh ! sauve-moi !... sauve-moi, Charmoulu !...

CHARMOULU, à Vaudoyer.

Voyons... achetons plutôt son silence... quand ça devrait être... sur ma part !...

HOUDARD, avec force.

Au secours ! au secours !...

VAUDOYER.

Mais ses cris vont nous perdre !...

CHARMOULU.

Ses cris ?... (Tirant son mouchoir.) Eh bien... y ne criera pas !... (Bâillonnant Houdard.) Y n' criera pas !... Maintenant, tu ne crains plus rien... trouvons un moyen...

VAUDOYER.

Mais, malheureux... faudra-t-il vivre éternellement dans sa dépendance ?...

CHARMOULU.

Mais non...

VAUDOYER.

Trembler à la moindre menace... pâlir devant un de ses regards ?...

CHARMOULU.

Ah ! diable !...

VAUDOYER.

Là, sous cette pierre, va prendre le coffret...

CHARMOULU, en passant.

Le coffret...

VAUDOYER.

Moi, je me charge de lui !...

(Il marche vers Houdard.)

CHARMOULU, vivement et à voix basse.

Arrête !...

VAUDOYER.

Qu'y a-t-il ?...

CHARMOULU.

On a marché !...

VAUDOYER.

Attends, je vais voir...

(En ce moment, la porte s'ouvre lentement et Dominique paraît.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, DOMINIQUE.

CHARMOULU, bas.

C'est l'aveugle !

VAUDOYER.

Dominique !

DOMINIQUE.

Ah !... tiens... tiens !... c'est la voix de M. Vaudoyer... Je ne m'étais donc pas trompé... c'est bien ici sa petite maisonnette...

CHARMOULU, bas, à Vaudoyer.

Comment nous tirer de ce pas-là ?

VAUDOYER, bas.

Silence !... il faut qu'il me croie seul !... (Haut.) Que diable venez-vous faire ici à pareille heure, Dominique, et par un temps semblable ?...

DOMINIQUE.

Hélas ! mon bon monsieur Vaudoyer... je suis allé hier soir au hameau de Bruneval pour recevoir de petites aumônes que l'on me fait... Là, j'ai trouvé quelques bonnes âmes, de braves fermiers qui ont voulu me faire oublier un instant mes peines, en partageant avec moi leur repas du soir... Y m'ont fait lever le coude un peu plus qu, d'habitude, et... dame !... quand on vit de charités depuis des années, quand on est privé de toutes les petites jouissances de la vie... y n' faut pas grand' chose pour vous troubler la tête...

CHARMOULU.

Il est dans les vignes... Fameux !...

DOMINIQUE.

Si bien que j'ai pris un chemin pour l'autre... et au lieu de tourner vers not' village... j' me suis égaré en pleine forêt...

VAUDOYER, d'un air de compassion.

Ce pauvre Dominique!...

CHARMOULU, à part.

Eh ben! j' suis pas fâché qu'y soit venu...

DOMINIQUE.

Enfin, à force de tâtonner, j'ai reconnu l'avenue qui mène à vot' maison des bois, et j' suis entré pour tâcher d' trouver un abri contre la pluie... Mais j' vous croyais à c't' heure bien tranquille dans vot' lit... Paraît qu' l'orage vous aura surpris, comme moi, loin d' chez vous...

VAUDOYER.

Oui, en effet... un orage terrible, et qui rendait les chemins dangereux... Mais il me semble que maintenant on pourrait se remettre en route...

DOMINIQUE.

Ah! ben oui! Écoutez un peu!... ça ne fait que redouhler... En v' là d' l'eau!... ça gâterait le vin que j'ai bu... J' reste... Il y en a pour toute la nuit.

VAUDOYER, embarrassé.

Vraiment?...

DOMINIQUE.

Et si vous voulez ben l' permettre, mon bon monsieur Vaudoyer, je resterai ici jusqu'à demain...

VAUDOYER.

Jusqu'à demain?...

DOMINIQUE.

Les routes sont trop périlleuses pour un malheureux aveugle!

CHARMOULU.

Si les yeux lui manquent, il a du nez, le vieux!...

VAUDOYER.

Que faire?... Le renvoyer, ce serait éveiller les soupçons, dans le cas où la mort de cet homme viendrait à être connue.

DOMINIQUE.

Tenez!... je passerai la nuit dans ce coin-là... (En disant ces mots, il s'approche d'Houdard. — En tâtonnant, ses mains sont près de la toucher.—Mouvement de Vaudoyer qui l'arrête.) Si vous voulez bien le permettre...

VAUDOYER, s'élançant.

Oui, oui, vous pouvez rester... mais... là... là, de ce côté.

CHARMOULU, à part.

Diable d'aveugle, il m'a fait une peur!...

VAUDOYER.

Comme ça, sur ce lit de paille, vous pourrez dormir...

DOMINIQUE.

Dormir!... je n'aime pas dormir!... je rêve toujours que j'ai auprès de moi une famille... des enfans, dont l'affection me soutient et me console!... Je les presse dans mes bras!... je les vois!... et le réveil est trop cruel!

VAUDOYER.

Eh bien! père Dominique, nous jaserons... (Bas, à Charmoulu.) Maintenant... (Montrant Dominique.) je vais lui parler... l'occuper... toi, tu prends cette arme...

CHARMOULU.

Moi?...

VAUDOYER.

Car je veux la complicité, comme tu veux le partage...

CHARMOULU.

Non!...

VAUDOYER, lui mettant le poignard à la main et le poussant.

Je le veux!...

DOMINIQUE, se levant et poussant un cri.

Ah!... (Charmoulu s'arrête effrayé.)

VAUDOYER, à Dominique.

Qu'avez-vous donc?...

DOMINIQUE.

C'est un souvenir pénible qui m'a frappé.

VAUDOYER.

Un souvenir!

DOMINIQUE.

Oui, un devoir sacré que j'avais à remplir... et j'allais l'oublier... Ce matin, les braves dames du château m'ont fait la charité, en me recommandant de prier Dieu pour l'âme de Gaston de Luxeuil.

VAUDOYER.

Gaston de Luxeuil!

DOMINIQUE.

Oui, Gaston de Luxeuil, qui est mort assassiné dans une nuit terrible, comme celle-ci!... (Mouvement de Vaudoyer. — Charmoulu s'éloigne d'Houdard.) Oh! c'est une fatale histoire... et vous la connaissez, n'est-ce pas monsieur Vaudoyer?...

VAUDOYER.

Oui... oui... sans doute!

CHARMOULU, bas, à Vaudoyer.

Eh ben! tu vois...

VAUDOYER, repoussant Charmoulu, et marchant pas derrière vers Houdard.

Il le faut!...

DOMINIQUE, avec force.

Vaudoyer!...

VAUDOYER, s'arrêtant.

Que me voulez-vous?...

DOMINIQUE.

Pourquoi êtes-vous si loin de moi?... Je me sens plein de terreurs, comme si un malheur allait arriver...

VAUDOYER.

Un malheur ?... Que dites-vous donc là ?...

DOMINIQUE.

Pourquoi votre voix tremble-t-elle ?...

VAUDOYER.

Vous êtes fou !...

DOMINIQUE.

N'importe... ne me quittez pas...

(Il se lève et le suit.)

VAUDOYER, l'éloignant.

Allons, allons... arrière, père Dominique !

DOMINIQUE, s'élançant, le bâton levé, entre Houdard et Vaudoyer.

Arrière toi-même, misérable assassin !...

VAUDOYER et CHARMOULU.

Grand Dieu !...

DOMINIQUE.

Penses-tu donc que je te laisserai commettre un nouveau crime !...

VAUDOYER.

Un crime !... Vous êtes en délire, l'aveugle !...

DOMINIQUE.

Je ne suis pas en délire, car je te dis que tu as assassiné le comte de Luxeuil, et que voilà ton complice !... Je ne suis pas aveugle, car je vous dis à tous deux que vous êtes pâles et tremblans comme deux lâches !...

CHARMOULU.

Il y voyait !... nous sommes perdus !...

DOMINIQUE.

Oui, perdus !... (Il va pour détacher le bâillon d'Houdard.) car notre voix se fera entendre pour dénoncer votre crime !...

VAUDOYER.

Ta voix !... elle n'accusera personne !...

(En disant ces mots, il a tiré un pistolet de sa poche, et fait feu sur Dominique.)

DOMINIQUE, poussant un cri.

Ah !...

(Il vient tomber à l'avant-scène et ne donne plus aucun signe d'existence.)

CHARMOULU.

Malheureux !...

(Il s'agenouille près de Dominique.)

HOUDARD, s'agitant dans ses liens.

Au secours !...

CHARMOULU, mettant la main sur le cœur de Dominique, à part.

Il respire encore !... (Vaudoyer fait un pas vers Houdard. — Charmoulu semble prendre une résolution, et s'élance vers Vaudoyer.) Ecoute !... quatre heures !...

VAUDOYER.

Quatre heures !...

CHARMOULU.

Oui... le jour va renaître... (Ramassant le poignard.) Pars... il ne faut pas que là-bas on s'aperçoive de ton absence... Pars, te dis-je !... Je me charge d'en finir !...

VAUDOYER.

Comment, toi !... toi qui tremblais tout à l'heure !...

CHARMOULU.

Eh ! il ne s'agit plus maintenant de notre fortune... il s'agit de notre vie !... (On entend chanter au loin l'air des Paysans.) On vient !

VAUDOYER.

Je cours les empêcher d'arriver jusqu'ici, et je t'attendrai au château !...

CHARMOULU.

Au château.

(Il pousse Vaudoyer dehors, referme la porte, et s'avance lentement vers Houdard.)

HUITIÈME TABLEAU.

Un appartement du château.

SCÈNE I.

PHOEBUS, FLEUR DE LYS, GRAIN D'ÉPI, en domestique, JOSEPH.

PHOEBUS.

Allez prévenir votre maître que son ami, le baron Phœbus de Prévalé, désire l'entretenir.

JOSEPH.

J'y vais, monsieur.

FLEUR DE LYS, étalant sa toilette, et se carrant sur un divan.

Ah ça ! mon bon, me direz-vous pourquoi que vous me *conduisâtes* ici ?

PHOEBUS.

Plaît-il? Qu'est-ce qu'elle a dit ?

GRAIN D'ÉPI.

Elle a demandé pourquoi que vous la *conduisâtes* ici.

PHOEBUS.

J'avais bien entendu ! Pardon, chère amie : conduisîtes, s'il vous plaît ; prétérit défini, conduisîtes...

FLEUR DE LYS.

Bah ! duisîtes, *duisâtes*, ça m'est égal.

PHOEBUS.

Mais ça ne me l'est pas, et puisqu'il est con-

venu que la paysanne devient grande dame, je préfère duisites.

FLEUR DE LYS.

Préfer-duisites! Qué que c'est que c' mot-là?... Bah! nous devions partir ce matin pour Paris, lorsqu'il vous passa quelque chose par la tête, une lubie, un rat...

PHOEBUS.

Un rat!...

FLEUR DE LYS.

Vous me *conseillitea* de m'habiller...

PHOEBUS.

Seillites!...

FLEUR DE LYS.

Et vous *m'emmnitea* avec vous...

PHOEBUS.

Menites!... Menâtes donc, ma chère, menâtes!...

FLEUR DE LYS.

Ah! ma foi! tâchez de vous entendre avec vous-même...

PHOEBUS.

Nous remédierons à cela... Une fois à Paris, je vous donnerai toutes sortes de professeurs... et nous vous apprendrons tout ce que vous ne savez pas, chère amie, tout ce que vous ne savez pas...

FLEUR DE LYS.

D'abord, mon bon, j'ignore peut-être moins de choses que vous ne pensez... Mais tout ça ne me dit pas qué qu' nous y'nons faire ici?...

PHOEBUS.

Qué qu' nous v'nons...

GRAIN D'ÉPI.

Ah! c'le fois, c'est ben dit, mon bourgeois.

PHOEBUS.

Très ben dit! Voilà, mes enfans: nous venons faire nos adieux à mon ami, Raoul de Luxeuil, à qui je veux vous présenter l'un et l'autre, vous, mes deux consolations au milieu de mes infortunes champêtres, ma femme, ma naïve et chaste, et mon domestique, mon naïf Grain d'Épi, le seul bon grain que j'aie recueilli dans ces champs, où l'on doit semer pas mal de filous, si j'en juge par ce que j'ai récolté.

FLEUR DE LYS, rudement.

C'est bon... n'après?...

PHOEBUS.

N'après!... Eh! bien... n'après, nous filons sur Paris, où je vous épouse, Tubéreuse, où je renonce à mes folles idées agricoles; où je redeviens, comme autrefois, un élégant dandy, un charmant petit lion...

FLEUR DE LYS.

Un lion...ceau!

PHOEBUS.

Oui, je me rejette dans les petits soupers régence...

FLEUR DE LYS, s'oubliant.

C'est ça. Vive le champagne et la Maison dorée!...

PHOEBUS, étonné.

Plaît-il?

FLEUR DE LYS, confuse.

C'est... c'est vous qui parliez de ça, l'autre jour...

PHOEBUS.

Moi?...

FLEUR DE LYS.

Demandez plutôt à Grain d'Épi...

(Elle lui fait des signes.)

GRAIN D'ÉPI.

Ah! oui, vous avez parlé de la Maison dédorée...

PHOEBUS.

C'est possible...

JOSEPH, rentrant.

Voici M. le comte...

PHOEBUS.

Lui... Tenez-vous bien, chère amie; je veux qu'il approuve mon choix...

FLEUR DE LYS, se pavanant.

Soyez donc tranquille... mon bon... il me trouvera un peu chiquée... (Elle remonte la scène.)

PHOEBUS.

Chiquée!... D'où diable ma naïve paysanne sait-elle... chiquée?...

SCÈNE II.

LES MÊMES, RAOUL.

RAOUL, entrant.

Ah! c'est vous, mon cher Phœbus!...

PHOEBUS.

Oui, mon ami, c'est moi qui viens...

(Fleur de Lys, prenant l'air modeste et candide, redescend et baisse les yeux.)

RAOUL.

Eh bien?

PHOEBUS

Pardon, je renonce à la vie des champs; je viens vous faire mes adieux, et j'ai voulu vous présenter tout ce que j'ai trouvé de bon, ma femme et mon domestique.

RAOUL.

Votre femme...

GRAIN D'ÉPI, s'approchant.

Et son domestique...

PHOEBUS.

Oui, mon cher Raoul... (Prenant sans regarder la main de Grain d'Épi, qui se trouve près de lui.) Voilà celle que j'épouse...

RAOUL, riant.

Hein?... comment!

GRAIN D'ÉPI.

Moi, bourgeois?

PHOEBUS.

Pardon, mille pardons, chère amie. (Allant prendre la main de Fleur de Lys.) Voici la femme de mon choix...

RAOUL.

Madame!

FLEUR DE LYS, faisant la révérence.

Monsieur, j'ai bien l'honneur.

RAOUL.

Qu'ai-je vu!...

FLEUR DE LYS.

Ah! grand Dieu!...

PHOEBUS.

Quoi donc?...

RAOUL.

Mais c'est elle!...

FLEUR DE LYS, à part.

Mon petit Gustave!...

RAOUL.

Fleur de Lys.

PHOEBUS.

Fleur de Lys... Qui est-ce qui a parlé de Fleur de Lys!...

FLEUR DE LYS.

Patatras!... encore un mariage flambé.

PHOEBUS.

Comment, Tubéreuse... vous m'avez abusé!... mais je vous reprends mon cœur et ma main!

FLEUR DE LYS.

Bah! ça m'est bien égal...

PHOEBUS.

Ah!

FLEUR DE LYS.

Je n'en retrouverai peut-être pas un aussi riche; mais, à coup sûr, je n'en épouserai jamais un plus bête... (Elle remonte un peu la scène.)

PHOEBUS.

Qu'est-ce qu'elle a dit?...

GRAIN D'ÉPI.

Elle a dit : z'un plus bête.

FLEUR DE LYS, sortant.

Adieu, mon bon! Monsieur Gustave, j'ai bien l'honneur! (Elle monte sur le palier.) Adieu, mon bon!... (Elle sort.)

PHOEBUS.

Hélas! mon ami, je perds ma dernière illusion champêtre... Mais n'importe, je retourne à Paris, et, à l'avenir, je me relance dans le sport, je rentre dans les clubs, je redeviens œil-de-bœuf.

GRAIN D'ÉPI.

C'est ça, bourgeois; nous nous relançons dans le port, nous rentrons dans les clous, et nous redevenons... œil-de-veau...

PHOEBUS.

Adieu, mon ami, adieu...

(Il sort, suivi de Grain d'Épi.)

RAOUL, les suivant jusqu'à la porte.

Phœbus! Phœbus!...

SCÈNE III.

RAOUL, VAUDOYER, puis LA COMTESSE et VALENTINE.

VAUDOYER, entrant par la droite.

J'ai pu rentrer sans être vu, et reprendre ces vêtemens... Charmoulu ne tardera pas à me rejoindre... Tout marche à merveille...

RAOUL, se retournant.

Ah! monsieur Vaudoyer... J'allais faire prendre de vos nouvelles...

VAUDOYER.

Vous êtes mille fois trop bon, monsieur le comte... et moi-même!.. je voulais... je désirais vous entretenir...

RAOUL.

Oui... pour me parler de ce changement subit qui, depuis hier, semble s'être opéré dans la volonté de ma sœur?...

VAUDOYER.

Non... ce changement... ou plutôt cette hésitation n'a rien qui m'inquiète... car je sais un moyen d'y mettre promptement un terme....

RAOUL.

Un moyen...

VAUDOYER.

Bientôt vous ne douterez plus de mes paroles... Je voulais vous voir afin de convenir avec vous de quelques changemens nécessaires pour donner à... votre château...

RAOUL.

Dites au nôtre, monsieur...

VAUDOYER.

Pour donner à ce château un aspect moins triste, moins lugubre... On parle d'une chambre mortuaire...

RAOUL.

Celle de mon père... (Montrant la porte au fond.) En voici l'entrée...

VAUDOYER, avec effroi.

Là!...

RAOUL.

Voilà cette porte condamnée depuis de longues années, cette chambre où fut commis un crime horrible... et dont vous devez, comme nous, désormais, détester et maudire les auteurs.

VAUDOYER.

Moi... oui, oui, sans doute ..

RAOUL.

Mais pardon; voici ma mère; pas un mot devant elle...

VAUDOYER, allant à la comtesse.

Permettez-moi de vous remercier, madame, de l'hospitalité que vous avez bien voulu m'accorder dans votre château.

LA COMTESSE.

Pouvions-nous faire moins, monsieur, après

l'horrible tentative dont vous avez failli être la victime!...

VAUDOYER.

Mais dont la suite la plus grave aura été de retarder la conclusion de mon mariage... Enfin, madame la comtesse, rien ne s'oppose plus, je crois, à mon bonheur.

VALENTINE, à part, avec effroi.

Ciel!

VAUDOYER.

Et si vous voulez bien faire appeler le notaire... je me sens en état de signer aujourd'hui le contrat!...

VALENTINE, à part et très troublée.

Le contrat!... aujourd'hui?... (Haut avec agitation.) Raoul... ma mère!...

LA COMTESSE.

Qu'est-ce donc, Valentine?

RAOUL.

Pourquoi ce trouble?...

VALENTINE.

Pourquoi... C'est...

VAUDOYER, vivement.

Je vais vous l'apprendre...

VALENTINE.

Vous, monsieur?...

VAUDOYER.

Oui, moi, mademoiselle, moi qui sais à quel point vous a émue ce lâche guet-apens dirigé contre ma vie, puisque... (Bas, à Valentine.) puisque vous avez daigné vous-même courir chez le médecin du pays!

VALENTINE.

Vous savez!...

VAUDOYER, haut.

Je sais toutes vos craintes, mademoiselle; et j'attends ici quelqu'un qui les dissipera, quelqu'un qui fixera vos irrésolutions!...

VALENTINE.

Quelqu'un!...

LA COMTESSE.

Mais qui donc, monsieur?

JOSEPH, annonçant.

M. Lucien.

VALENTINE, à part.

Grand Dieu!...

RAOUL, à part.

Lui!... encore lui!...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LUCIEN.

VAUDOYER, allant à Lucien qui n'ose avancer.

Entrez, monsieur le docteur!

LUCIEN, à part.

Cet homme ici! Ah! mon Dieu!... ce mariage n'est donc pas rompu!...

LA COMTESSE, à Lucien.

Je m'étonne, monsieur, que vous ayez pu vous présenter ici...

VAUDOYER.

Pardon, madame la comtesse, c'est moi qui ai pris la liberté de le faire appeler...

LUCIEN.

Vous!

VAUDOYER.

Après ce qui s'est passé il y a deux jours, monsieur le docteur, vous êtes peut-être surpris de n'avoir pas été demandé?

LUCIEN.

Ce qui s'est passé... Que voulez-vous dire?...

VAUDOYER, le regardant en face.

Vous... ne savez donc pas, monsieur, qu'il y a eu, contre moi, une tentative d'assassinat?

LUCIEN.

En effet... on m'a dit qu'une blessure!...

VAUDOYER.

C'est précisément cela, monsieur, une blessure... dont vous allez constater le peu de gravité...

LUCIEN.

Moi!

VAUDOYER.

Celui qui me l'a faite n'avait pas la main sûre... La balle a seulement effleuré les chairs... Le chirurgien de la ville a posé le premier appareil; mais il s'est éloigné, et je désire que ce soit vous qui calmiez les craintes de ma fiancée...

LUCIEN, à part.

Sa fiancée!...

VALENTINE, avec force.

Monsieur!

VAUDOYER, froidement.

Et pour que vous puissiez prononcer en toute sûreté, savant docteur, je suis sûr qu'il vous suffira de connaître l'arme qui m'a frappé!

(Il va prendre un fusil déposé dans un coin.)

LUCIEN, à part.

Que va-t-il faire?

VAUDOYER, tranquillement, tout présentant le fusil.

C'est celui de l'assassin.

LUCIEN.

De l'assassin!...

VALENTINE, observant Lucien.

Cette terreur!...

VAUDOYER, à part.

Je ne me trompais pas...

RAOUL, à Lucien.

Qu'avez-vous donc, monsieur?... Auriez-vous reconnu cette arme?...

LUCIEN, troublé.

Moi?... Je... (A part.) Ah! je comprends tout... O mon père! mon pauvre père!...

LA COMTESSE.

Vous ne répondez pas?...

VALENTINE, allant rapidement à Lucien.

Lucien !...

LA COMTESSE, voulant aller à sa fille.

Valentine !... (Son fils l'arrête.)

VAUDOYER.

Laissez, laissez, madame; maintenant, M. le docteur va lever tous les obstacles, et décider mademoiselle votre fille...

VALENTINE, bas.

Mais c'est donc toi, malheureux ?.... Parle donc !...

LUCIEN, bas.

Valentine, ce fusil est à moi ; mais, il y a deux jours, mon père me l'a arraché des mains en me faisant promettre de vivre !...

VALENTINE.

Lui !

LUCIEN, bas.

Oui, lui, qui, pour nous sauver l'un et l'autre, s'est dévoué jusqu'à l'infamie, jusqu'au crime...

VALENTINE, bas.

Oh ! tais-toi, tais-toi !...

LUCIEN, bas.

Vous comprenez, Valentine, que, fût-ce au prix de ma vie, je ne me justifierai pas !...

VALENTINE, à Vaudoyer.

Mais quel est donc votre projet, monsieur ?...

VAUDOYER.

Celui qui a tenté de me tuer est un assassin... ou peut-être seulement un fou !...

TOUS.

Comment ?...

VAUDOYER.

Oui, mademoiselle ; si son crime, qui a suspendu mon bonheur en menaçant ma vie, devait avoir pour résultat de rompre notre mariage, je l'avoue hautement, la douleur, le désespoir de vous perdre me rendraient implacable, et je demanderais aux lois de me venger !

VALENTINE.

Grand Dieu !...

VAUDOYER.

Mais si, comme je l'espère, mon bonheur se réalise aujourd'hui, je ne veux pas que notre mariage s'accomplisse sous de tristes auspices ; nous serons clémens et miséricordieux : nous pardonnerons... Vous voyez, madame, que c'est dans vos mains que je remets la sentence ; vous voyez que c'est vous qui pouvez condamner ou absoudre !...

VALENTINE.

Moi... Oh ! je vous comprends... je vous comprends bien, monsieur... et je sais ce que me dicte mon devoir.... Mais, devant toi, ma mère, devant toi, Raoul, et devant vous, mon Dieu, je jure que Lucien n'a été coupable d'aucun crime, coupable d'aucune lâcheté... Et maintenant, monsieur, je suis prête à devenir votre femme...

LUCIEN.

Oh ! Valentine !... Valentine !...

VALENTINE.

Je ne vous demande qu'un instant, pour élever mon âme vers mon père, et lui demander de la force et du courage...

(La comtesse et Raoul s'approchent de Valentine, qui leur serre la main.)

VALENTINE, à voix basse.

Adieu, Lucien !... adieu !...

LUCIEN.

Tout est fini pour moi !... (Il sort à droite.)

VAUDOYER.

Dans un instant, mademoiselle...

VALENTINE, se dirigeant vers sa chambre, tandis que la comtesse sort appuyée sur le bras de son fils.

Dans un instant...

SCÈNE V.

VAUDOYER, puis CHARMOULU.

VAUDOYER, seul.

Un instant... encore un instant !... et tout danger aura disparu ; toutes mes terreurs seront dissipées. (Voyant entrer Charmoulu.) Ah ! te voilà enfin !...

CHARMOULU, les vêtemens en désordre, les traits pâles, parlant d'une voix sourde et brève.

Oui, me voilà !

VAUDOYER.

Comme tu as tardé !

CHARMOULU.

C'est qu'il y a loin d'ici à à cette cabane maudite !... c'est que mes jambes ne me soutenaient plus en route... et que le cœur me manquait !...

VAUDOYER.

Allons, fais comme moi, rappelle ton courage !

CHARMOULU.

Du courage !... ce n'est pas du courage que tu as, toi !...

VAUDOYER.

Comment !...

CHARMOULU.

C' n'est pas du courage qu'y t'a fallu pour frapper Dominique...

VAUDOYER.

Tais-toi !...

CHARMOULU.

C' n'est pas du courage qu'il fallait pour frapper aussi l'autre !... Deux vieillards sans défense !... Pauvre Dominique !..

VAUDOYER.

Et l'autre ?... (Charmoulu, sans rien dire, lui rend le couteau.) Ainsi, nous n'avons rien à craindre d'eux, n'est-ce pas ?...

CHARMOULU.

Mais du ciel ?...

VAUDOYER.

Allons, souviens-toi que nous serons riches, désormais.

CHARMOULU.

Je ne veux pas d' tes richesses !...

VAUDOYER.

Plus tard tu changeras d'avis ; maintenant, sais-tu bien où nous sommes ?

CHARMOULU.

Non...

VAUDOYER.

Eh bien... regarde... cette porte...

(Il montre celle du fond, dont il tire la portière.)

CHARMOULU.

Cette porte ?...

VAUDOYER.

Est celle qu'ils ont condamnée depuis quinze ans...

CHARMOULU.

Miséricorde !... Oui... c'est là... là qu'il est mort !...

VAUDOYER.

Et nous avons près d'une heure à nous... une heure sans que personne vienne nous déranger...

CHARMOULU.

Que veux-tu faire ?...

VAUDOYER.

Entrer dans cette chambre.

CHARMOULU.

Toi ?...

VAUDOYER.

Regarde... cette serrure est faible, et cette lame est solide...

CHARMOULU.

Malheureux !...

VAUDOYER.

Chut !... Écoute si personne ne se dirige de ce côté... Si tu entends venir, referme cette porte sur moi...

CHARMOULU.

Non, non, je ne veux pas que tu entres là !...

VAUDOYER, essayant d'ouvrir.

Insensé !... Mais cette preuve maudite sera anéantie, et nous sommes sauvés...

CHARMOULU.

Sauvés ?...

VAUDOYER, forçant la serrure.

Déjà elle cède à mes efforts... C'est ma vie, c'est notre salut à tous deux que je vais conquérir... Enfin...

(La porte s'ouvre. — Valentine paraît pâle et en désordre.)

VAUDOYER.

Qu'ai-je vu !...

CHARMOULU.

Grand Dieu !...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA COMTESSE, ROUL, DOMESTIQUES, accourus au bruit, VALENTINE, puis DOMINIQUE, HOUDARD, LUCIEN, MARGUERITE.

VALENTINE.

Venez-vous encore pour me contraindre à être votre femme ?... Ce n'est plus de ma mère... ce n'est plus de ceux qui sont là, qu'il vous faut obtenir ma main !... Assassin de mon père, viens donc... viens lui demander de bénir notre union

VAUDOYER.

Oh ! perdu ! perdu !...

CHARMOULU, à part.

Oh ! je le disais bien... la justice du ciel !...

VAUDOYER.

Oh ! maintenant, à tout prix, j'entrerai...

(Il s'élance vers Valentine.)

CHARMOULU.

Non !... non !...

VALENTINE.

Ma mère !... ma mère !...

LA COMTESSE, paraissant avec son fils, en même temps que des domestiques et des paysans qui paraissent aux autres portes.

Valentine !... là... là...

VALENTINE, allant auprès de sa mère.

Éloignez-vous de lui !... éloigne-toi de cet homme, ma mère, il est encore couvert du sang de ton époux !...

LA COMTESSE.

Parle, explique-toi, Valentine ?...

VALENTINE.

J'étais allée demander à mon père du courage pour accomplir jusqu'au bout le sacrifice... Agenouillée sur le prie-dieu, je le suppliais de m'éclairer, je le suppliais de me dire si, pour vous, je devais me vendre à ce Vaudoyer ; tout à coup une empreinte de sang frappe mes regards... je m'approche de plus près... je suis cette trace sanglante... mon père m'avait répondu !...

(Raoul entre dans la chambre mortuaire.)

TOUS.

Comment ?...

VALENTINE.

Allez lire cette réponse tracée sur la muraille. Oui, mon père m'a répondu : Vaudoyer est mon assassin !...

TOUS.

Son assassin !...

RAOUL, reparaissant.

Oui, son assassin !

VAUDOYER.

Eh ! qui me dit que ces mots n'ont pas été tracés par la main d'un ennemi ? .. Il faut d'autres preuves pour condamner un homme !...

CHARMOULU.

Regarde, Vaudoyer !...

(Il désigne Dominique et Houdard qui se montrent alors. — Dominique est soutenu par Marguerite et Lucien.)

VAUDOYER.

Houdard !... Dominique !...

(Dominique descend en scène et s'approche de Vaudoyer.)

DOMINIQUE.

D'autres preuves, as-tu dit ?... Eh bien ! nieras-tu encore, Vaudoyer ?...

VAUDOYER, se retournant vers Charmoulu et prêt à s'élancer sur lui.

Ah ! misérable ! tu as eu peur...

CHARMOULU, allant à Dominique.

Non !... je me suis repenti...

DOMINIQUE.

Et le ciel te pardonnera... (Montrant Vaudoyer.) Mais lui, le meurtrier de Gaston, il nous doit tout le sang qu'il a versé, toutes les larmes qu'il m'a fait répandre !...

VAUDOYER.

Vous avez flétri mon père... moi, j'ai frappé le vôtre, et je consommerai la ruine de sa famille, comme il a voulu le déshonneur de la mienne !...

(Il sort. — Raoul et les autres font un mouvement vers lui.)

DOMINIQUE.

Laissez !.. laissez !... Cet homme appartient à la justice, et la justice l'attend aux portes du château...

LA COMTESSE.

Mais... qui donc êtes-vous ?...

VALENTINE.

Ma mère ! c'est le pauvre accusé... c'est le frère de votre époux, qui a souffert et pleuré depuis quinze années !...

RAOUL.

Lui !...

LA COMTESSE.

Vous !... vous... monsieur !... Comment pourrons-nous racheter tant de douleurs ?...

DOMINIQUE, montrant Marguerite et Lucien qui viennent d'entrer.

Aimez ma famille, madame la comtesse !

LA COMTESSE.

Oh ! oui, oui !...

DOMINIQUE, prenant par la main Houdard qui se tient caché et qui pleure.

Toute ma famille, madame, et celui-là en est aussi.

HOUDARD.

Ah ! monseigneur !... monseigneur !...

DOMINIQUE.

Je me souviens qu'errant et proscrit, j'ai vécu de l'aumône de nos humbles paysans... je me souviens que je dois une récompense à ceux qui m'ont tendu la main... (A Charmoulu.) un pardon à ceux qui se repentent...

CHARMOULU.

Merci, monsieur, le comte, merci ! et moi, vieux pécheur repentant, j' ferai danser les mariés...

76699

FIN.

N° d' inventa 1536

Paris. — Imprimerie de Boulé, rue Coq-Héron, 3.